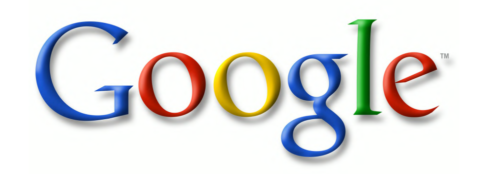
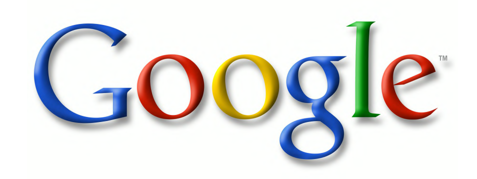
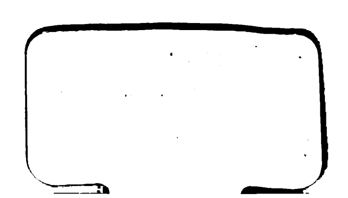





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



GŒTHE

SES PRÉCURSEURS ET SES CONTEMPORAINS

A LA MÊME LIBRAIRIE

COURS DE LITTÉRATURE ALLEMANDE FAIT A LA SORBONNE

Par A. BOSSERT

I. La littérature allemande au moyen age et les origines de l'Épopée germanique. 1 vol.

II. Gœthe, ses précurseurs et ses contemporains : Klopstock, Lessing, Herder, Wieland, Lavater, la jeunesse de Gœthe. 1 vol.

III. Gœthe et Schiller : la littérature allemande à Weimar, la jeunesse de Schiller, l'union de Gœthe et de Schiller, la vieillesse de Gœthe. 1 vol.

Tristan et Iseult, poëme de Gotfrit de Strasbourg, comparé à d'autres poëmes sur le même sujet. 1 vol. Librairie A. Franck. Paris, 1865. Prix : 3 fr.

Corbeil, imp. de Crété fils

COURS DE LITTÉRATURE ALLEMANDE

FAIT A LA SORBONNE

GŒTHE

SES PRÉCURSEURS ET SES CONTEMPORAINS

KLOPSTOCK, LESSING, HERDER, WIELAND, LAVATER

LA JEUNESSE DE GŒTHE

Avec un discours sur les caractères de la littérature classique en Allemagne

PAR

A. BOSSERT

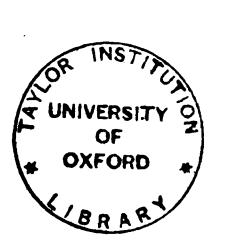
PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C[ie]

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—

1872


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
OF
OXFORD
LIBRARY

DES CARACTÈRES

DE LA

LITTÉRATURE CLASSIQUE EN ALLEMAGNE

DISCOURS D'OUVERTURE

Messieurs,

Du jour où la critique française s'occupa de l'Allemagne, elle s'aperçut qu'elle était en présence d'un sujet nouveau et sous bien des rapports embarrassant. Les littératures du Midi, parentes de la nôtre et déterminées comme elle par la civilisation latine, nous étaient connues depuis longtemps, soit par des traductions, soit par des imitations. On y avait trouvé, avec un développement plus ou moins rapide, un fonds d'idées commun et une poétique semblable. L'Espagne et l'Italie nous étaient devenues presque aussi familières que l'antiquité. Avec l'Allemagne, l'intimité devait être plus longue à s'établir. Déjà le peu de fixité de la

langue littéraire, qui n'a jamais été réglée comme en France par une tradition certaine, était pour l'étranger une cause de difficultés presque insurmontables. La diversité des genres n'était pas moins grande que celle des styles; ou plutôt les genres étaient si peu définis, que chaque œuvre d'une certaine originalité semblait le fruit d'une poétique particulière. Si l'on ajoute que le siècle classique de la littérature allemande se distingua, comme tous les grands siècles littéraires, par une extrême fécondité, on concevra qu'un ensemble d'ouvrages dont aucun ne ressemblait aux autres ni pour le fond ni pour la forme n'ait d'abord offert aux nations latines, et à la France en particulier, qu'une apparence d'irrégularité et de caprice.

L'état de la littérature allemande vers la fin du dix-huitième siècle paraissait d'autant plus étrange, que la littérature française, reconnue la première de l'Europe, offrait un spectacle tout contraire. L'histoire des lettres en France, depuis la fin du règne de Louis XIV, peut se résumer ainsi : progrès de l'intelligence pratique et sociale, décroissance de l'originalité poétique. Il y a dans l'histoire de tout grand peuple deux sortes d'époques, celles où l'on cultive l'idéal, et celles où l'on traite des affaires de ce monde. Le dix-huitième siècle est du nombre des dernières. D'une grande hardiesse de pensée, il est, en poésie, d'une timidité incroyable : je ne parle en ce moment-ci que de la France. Tandis que les historiens et les philosophes tentaient des voies nouvelles, les poëtes cheminaient docilement

sur les pas de Racine et de Boileau. Les règles acceptées par les écrivains de l'âge précédent comme les conditions d'une certaine beauté extérieure, limites nécessaires du génie dans une société très-cultivée, étaient formulées désormais comme des doctrines irrévocables. Des esprits indépendants s'en affranchissaient; mais ils suivaient malgré eux les habitudes critiques, fruits d'une longue tradition. Ainsi madame de Staël, qui s'élève contre les rigueurs de la poétique française, et qui demande que le domaine des arts s'élargisse en faveur de la littérature nouvelle qu'elle annonce, madame de Staël elle-même se montre choquée des prétendues incorrections que son goût français, son goût à elle, lui fait découvrir chez les poëtes allemands. Que de beautés ne trouve-t-elle pas dans *Faust!* Mais elle souhaite que de pareilles œuvres ne se renouvellent pas : et jusqu'à ce jour son vœu a été exaucé.

Le contraste que nous venons de reconnaître entre les littératures de la France et de l'Allemagne au dix-huitième siècle n'est point un fait partiel et isolé. Si nous comparons les deux littératures dans toute leur étendue, nous les trouvons constamment opposées l'une à l'autre, appliquant des méthodes différentes, tout en se faisant des emprunts réciproques ; l'une suivant des règles précises, formant des groupes et des écoles, l'autre risquant les aventures et offrant, comme la nature elle-même, avec des tentatives stériles, de superbes épanouissements de vie. Je ne veux point rechercher de quel côté est l'avantage au point du développement général de l'esprit :

de telles oppositions ont leur profonde raison d'être et tiennent au caractère même des nations. La littérature française doit sa régularité, et aussi son influence, à cette société d'élite qui a été de tout temps en France la modératrice des arts. L'Allemagne doit à l'esprit individuel de ses écrivains la variété de ses productions littéraires et cette hauteur idéale qui, pour se manifester, a besoin d'un certain isolement et d'une complète indépendance d'esprit.

Il y a certes un avantage immédiat pour l'écrivain à s'adresser d'abord à un petit nombre de lecteurs dont il est sûr d'être compris, et qui, échos fidèles, porteront plus loin sa parole. Mais cette alliance du génie créateur avec le goût ne va pas sans une certaine dépendance et une perte d'originalité. L'Allemagne n'a guère connu les sociétés littéraires, je veux dire les réunions exerçant une législature intellectuelle, que du temps de l'école romantique. Je ne parle point des associations fondées à l'instar de la France à la fin du dix-septième siècle : elles durèrent aussi peu que les œuvres qui en sortirent. Mais dans les beaux temps de la littérature allemande, alors que Gœthe et Schiller exerçaient leur empire et que la petite ville de Weimar osait se comparer à Athènes, où étaient les connaisseurs et les juges? Par qui se distribuaient les éloges et se fondaient les réputations? Des gens du monde, ayant moins d'instruction que de distinction naturelle, des femmes d'un esprit sérieux et délicat, se réunissaient autour des poëtes, des savants, des artistes, qui les dominaient. Leur rôle

se bornait presque à l'admiration complaisante des chefs-d'œuvre qui naissaient au milieu d'eux. Quelquefois les réunions avaient plus de solennité : on déclamait des scènes d'une tragédie nouvelle ; on représentait une comédie de circonstance ; la fête se terminait par le couronnement du buste d'un poëte. C'étaient les grands jours de Weimar. L'œuvre nouvelle, en quittant ce petit théâtre, allait, à ses risques et périls, affronter le public : elle allait, si elle renfermait quelque germe de vie, émouvoir les cœurs, exciter les esprits, dans toutes les contrées où se parlait la langue allemande.

En Allemagne, le public qui juge les œuvres de l'esprit, c'est la nation entière : c'est la société des grandes villes, c'est la jeunesse des écoles, c'est l'artisan, c'est le paysan, c'est tout le monde. Chez nous, il y a eu longtemps, il y a peut-être encore un petit monde d'élite, une petite France au milieu de la grande, une sorte de France littéraire, ayant son goût qu'elle proclame, ses traditions qu'elle défend, ses règles qu'elle impose. Elle se met en face de l'écrivain ; elle lui sert d'interprète elle juge parfois en dernier ressort. Notre poésie classique du dix-septième siècle a été d'abord la poésie de la cour de Louis XIV ; et cette seule origine explique pourquoi toutes les tentatives qui ont été faites pour la transplanter en Allemagne ont échoué. Au dix-huitième siècle, la société littéraire n'était guère plus nombreuse en France. Elle se composait des adeptes de l'école philosophique et de leurs adversaires. « Dans une ville telle

que Paris, dit Voltaire, peuplée de plus six cent mille personnes, je ne crois pas qu'il y en ait trois mille qui aient le goût des beaux-arts. » Aujourd'hui, ce serait faire injure à notre patrie que de ne pas estimer à plus de trois mille le nombre des personnes qui s'y intéressent aux lettres et aux arts ; mais ce qui restera toujours pour nous un fait curieux, sans parallèle dans notre propre histoire, c'est le spectacle d'une littérature voyageant pour ainsi dire d'une ville à l'autre, s'établissant tour à tour à Leipsick, à Gœttingue, à Weimar, à Dresde, à Berlin, et visitant successivement toutes les provinces de ce pays qu'elle est appelée à régénérer et à tourner vers l'idéal.

Nulle part les liens d'école n'ont été plus relâchés qu'en Allemagne ; nulle part le poëte ne s'est senti aussi libre ; nulle part il n'a trouvé un public aussi bienveillant et aussi empressé. L'Allemagne, dans cette courte et féconde période où elle a été livrée tout entière aux travaux de l'intelligence, a porté l'amour de la poésie jusqu'à la hauteur d'une religion. Elle n'a pas toujours éloigné de ses poëtes la misère ; mais elle ne leur a jamais mesuré l'admiration, et elle ne leur a jamais demandé compte de la manière dont ils exerçaient leur faculté créatrice. Elle les a considérés comme des êtres supérieurs, ne relevant que d'eux-mêmes et du dieu qui les inspirait. « C'est pour détacher les hommes de l'ivresse des sens, dit le comte de Platen, c'est pour montrer la suprême harmonie des choses, que Dieu envoya les poëtes en ce monde. » Que cette parole est loin de l'opinion de Malherbe, qui

pensait qu'un bon poëte était aussi utile à l'État qu'un bon joueur de quilles ! Ce n'est que pendant la triste période qui suivit la guerre de Trente-Ans, période de désolation extérieure et de mort intellectuelle, que la poésie a été regardée en Allemagne comme un simple amusement, comme une distraction au milieu des affaires de ce monde. Mais l'opinion qui a prévalu aux beaux jours de la littérature allemande a été exprimée en vers éloquents par Schiller : « Heureux, dit-il, celui que les Dieux propices ont aimé dès sa naissance ! Vénus l'a bercé tout enfant dans ses bras ; Phébus lui a ouvert les paupières ; Hermès lui a délié la langue, et Zeus, du sceau de la puissance, l'a marqué au front. Un sort lui est échu, un sort sublime et divin ! Avant que la lice ne soit ouverte, ses tempes sont ceintes de la couronne. Avant qu'il n'ait vécu, la plénitude de la vie est en lui. Il n'a pas encore fait un effort, que déjà la Grâce l'a comblé de ses dons... Hommes, réjouissez-vous de ce que le don de la poésie soit descendu du ciel, de ce que le poëte vous fasse entendre ce que la Muse lui enseigne ! C'est grâce au dieu qui l'anime qu'il peut devenir un dieu pour vous. S'il n'était le favori du ciel, les bienfaits du ciel ne descendraient point sur la terre. » Ainsi le poëte est l'instrument des bienfaits du ciel, l'organe privilégié de la vérité éternelle. Dès lors, il ne peut être question de lui imposer des lois, et la poétique se réduit à étudier la nature du génie, à déterminer les caractères de l'œuvre d'art, à distinguer les vocations vraies des missions usurpées.

La critique allemande a donc surtout cherché à définir les lois fondamentales de la poésie et la place qu'elle occupe dans l'ensemble des arts. Elle n'a pas atteint du premier coup ce point de vue général; elle ne s'y est même pas toujours maintenue. Elle a discuté longtemps, à la suite de la critique française et avec moins de fruit qu'elle, les règles particulières des genres, les unités du drame, la valeur relative des anciens et des modernes. Mais la poétique qui a été contemporaine des chefs-d'œuvre de notre littérature classique, et qui apparemment convenait au génie français, est restée tout à fait stérile de l'autre côté du Rhin. On ne saurait imaginer à la fois une théorie plus mesquine et une poésie plus froide que celles qui régnèrent en Allemagne au dix-septième et au commencement du dix-huitième siècle. Déjà cependant les réformes de Lessing se préparaient. Une discussion en apparence futile eut des résultats considérables. Quelques écrivains, formant une petite école à Zurich, avaient soutenu que la poésie n'était qu'une peinture, et que le poëte n'avait qu'à prendre modèle sur le monde extérieur. Lessing, sans prendre parti ni pour les poëtes zurichois ni pour leurs adversaires, posa les limites de la poésie et de la peinture, et détermina les caractères essentiels de toute création originale. Lessing, né critique, devint poëte par un vif sentiment des arts. Herder, né poëte, porta l'enthousiasme dans la critique; il donna une expression plus générale aux doctrines de son prédécesseur, et, par cet esprit curieux qui le portait vers les

monuments littéraires de tous les âges, il élargit à l'infini le champ de la poésie allemande. Dès lors la poésie et la critique restèrent unies. Se soutenant et s'éclairant mutuellement, elles produisirent une littérature à la fois très-libre et très-raisonnée, pouvant s'abandonner à l'inspiration après s'être solidement établie sur le terrain des principes de l'art et des lois immuables du beau.

Ainsi, indépendance de l'écrivain vis-à-vis des écoles et des traditions, alliance de la critique et de la poésie dans la personne même du poëte, et, de là, grande variété des œuvres littéraires et caractère très-personnel de chaque œuvre en particulier : tel est le premier trait qui distingue la littérature classique en Allemagne.

Mais ce serait vous donner, Messieurs, une idée fort incomplète de la littérature allemande que de vous la présenter comme une série d'œuvres et de tentatives individuelles, et je me hâte de vous signaler un second caractère de cette littérature, qui corrige et complète le premier : je veux dire son universalité, ce penchant qui l'entraine à exprimer non-seulement ce qui est allemand, mais ce qui touche aux intérêts de l'humanité entière.

Il y a dans l'esprit allemand un penchant inné à chercher ce qui est général, universel, infini. C'est ce penchant qui l'engage souvent dans des routes hasardeuses où l'esprit français, ami d'une certaine vérité moyenne, claire et nette, refuse d'entrer, parce qu'il n'y voit que de l'ombre. S'il n'est pas vrai que tout ce

qui est obscur soit allemand, il faut avouer que bien des livres allemands seront toujours obscurs pour nous, à moins que les Allemands ne se donnent eux-mêmes la peine de nous les expliquer. Le Français préfère le connu à l'inconnu; il s'exagère volontiers la valeur de ce qu'il possède, pour ne pas être tenté de poursuivre des chimères. L'Allemand, au contraire, est attiré et séduit par ce qu'il entrevoit dans un lointain douteux. Le mystère l'excite; la poursuite l'enflamme. C'est un Allemand qui a dit ce mot, que si Dieu lui offrait dans l'une de ses deux mains fermées la vérité toute trouvée, et dans l'autre la vérité à chercher éternellement, ce serait la dernière qu'il ouvrirait. Je m'imagine qu'un Francais eût ouvert la première; non, assurément, que nous manquions d'ardeur dans la poursuite de la vérité, mais nous sommes très-impatients. Nous nous plaisons dans un petit domaine, pour peu qu'il soit riant et commode, tandis que l'Allemand est possédé du désir de savoir ce qui est au delà des montagnes qui bornent son horizon.

Aucun peuple n'a senti aussi vivement que le peuple allemand les rapports qui unissent entre elles les différentes branches de la famille humaine. Déjà son histoire, mêlée à celle de toutes les nations modernes, le préparait à comprendre cette parenté des hommes et des races. N'a-t-il pas, durant tout le moyen âge, usé ses forces à créer un nouvel Empire romain, à perpétuer un simulacre de monarchie universelle? Les révolutions qui l'ont agité ont eu bien plutôt pour résul-

tat un renouvellement de l'esprit humain qu'un changement dans l'organisation intérieure de l'Allemagne. Dans tous les faits importants de son histoire, le point de vue national disparaît devant le point de vue de l'humanité. Ce n'est pas sans raison que les historiens allemands ont traité de préférence l'histoire universelle. Lorsqu'ils s'arrêtent à un sujet particulier, ce sujet est choisi de telle sorte que l'histoire de plusieurs peuples s'y mêle pour produire des résultats communs. En France, on fait et on refait l'histoire de la France : en Allemagne, l'on commence et l'on finit par l'histoire universelle.

La littérature des Allemands est cosmopolite comme leur histoire. De toutes les parties d'une littérature, celle qui en exprime les caractères généraux de la manière la plus frappante, c'est le théâtre. Eh bien ! parcourez le recueil des pièces de Schiller : ce sera un voyage que vous ferez, à la suite du poëte, à travers toutes les contrées de l'Europe. Vous vous trouverez tour à tour en Espagne avec *Don Carlos,* en Italie avec *Fiesque* et la *Fiancée de Messine*, en Suisse avec *Guillaume Tell,* en France avec *Jeanne d'Arc,* en Angleterre avec *Marie Stuart,* en Russie avec *Démétrius.* Hors d'haleine, vous revenez en Allemagne ; il est vrai que le poëte a consacré à sa patrie son chef-d'œuvre, *Wallenstein.* On a reproché aux Allemands de n'avoir pas de théâtre national, et ils en ont eux-mêmes parfois accusé leurs poëtes. Le jour où l'Allemagne aura un théâtre national, elle sera une nation constituée, elle aura une

société littéraire, mais sa littérature aura perdu sans doute cette souplesse qui lui fait prendre tour à tour l'empreinte de tous les âges et de tous les pays.

L'universalité de la littérature allemande ne se montre pas seulement dans la variété des sujets qu'elle emprunte aux nations étrangères. Une littérature où se rencontrerait l'histoire de toutes les nations pourrait n'avoir qu'une apparence d'universalité. A quelque siècle, en effet, que le poëte emprunte ses tableaux, de quelque vêtement qu'il couvre ses personnages, il ne les anime que de son propre génie. L'Espagnole Eboli, dans le drame de *Don Carlos,* parle le même langage que l'Allemande Thékla dans *Wallenstein.* Plus l'inspiration du poëte est profonde, plus la vérité historique lui échappe. Mais l'universalité du peuple allemand s'est surtout montrée dans la facilité avec laquelle il a adopté tour à tour toutes les littératures étrangères, et dans la promptitude avec laquelle il s'en est assimilé l'esprit.

Aucune des littératures de l'Europe moderne n'est restée complétement isolée. Chacune a reçu, à une certaine époque, le contre-coup d'une littérature voisine; et toutes ont subi l'influence plus ou moins profonde de l'antiquité grecque et latine. Mais l'Allemagne semble avoir eu pour mission spéciale de concentrer en elle par un travail lent, souvent interrompu, mais toujours repris avec persévérance, tous les éléments de civilisation qui l'avaient précédée. Sa littérature, venue la dernière, semble n'avoir pu se former que par l'in-

fluence combinée et par une sorte de mixtion de toutes les autres. Chaque période de son histoire est déterminée par une imitation nouvelle, ou, disons mieux, par une impulsion qui lui fait chercher de nouvelles formes poétiques et de nouvelles sources d'inspiration.

C'est surtout au contact du génie anglais que s'est révélée l'originalité poétique des Allemands. Auparavant, ils hésitaient entre plusieurs directions : Shakspeare leur ouvrit la voie. Déjà cependant un autre poëte avait inauguré le règne de la poésie anglaise en Allemagne, ce long règne qui dure encore. Un écrivain zurichois, Bodmer, homme doué d'un vif sentiment de l'art, quoique dépourvu d'invention, publia en 1732 une traduction en prose du *Paradis Perdu,* accompagnée de notes critiques. Gottsched, ami de Voltaire, dont il prenait les éloges au sérieux, répéta les observations du philosophe français sur Milton, et blâma l'entreprise de Bodmer. Celui-ci répliqua et, dans son traité du *Merveilleux en poésie*, posa ce principe, alors très-nouveau, que la poésie tient plutôt de l'imagination que de la raison. La discussion continua pendant une dizaine d'années, avec une grande vivacité : Voltaire seul ne répondit point. Ce qui donna la victoire à Bodmer, ce ne furent pas les efforts de sa dialectique, mais la publication des premiers Chants de la *Messiade,* qui confirmaient sa théorie. L'immense enthousiasme qui accueillit l'œuvre de Klopstock acheva la défaite de Gottsched, et mit fin en Allemagne à l'influence de la

littérature française dont il s'était fait le défenseur maladroit.

Ce qui portait l'Allemagne vers l'Angleterre, c'était à la fois la parenté de race, l'analogie des langues, la conformité de l'esprit. Mais l'influence de la littérature anglaise ne fut véritablement prépondérante que du jour où Lessing recommanda l'étude et l'imitation de Shakspeare. Le poëte anglais avait déjà paru sur le théâtre allemand. Il s'était trouvé des écrivains qui avaient tenté sur lui des opérations semblables à celles que Ducis lui fit subir en France. Lessing cria au sacrilége, et il institua ce culte de Shakspeare qui dès lors ne manqua plus d'adeptes. Il se servit du théâtre anglais non-seulement pour combattre l'influence française qui, il faut le dire, avait égaré la littérature allemande à ses premiers pas, mais surtout pour ramener les auteurs de son temps à la nature. « Shakspeare, dit-il, c'est la nature projetée sur un plan, comme les images dans la chambre obscure. » Gœthe, plus tard, présenta Shakspeare comme le poëte complet qui avait décrit tous les mouvements de l'âme et toutes les situations de la vie. L'admiration des Allemands pour Shakspeare ne se démentit jamais. Les critiques abdiquèrent devant lui ; les poëtes déposèrent leurs couronnes à ses pieds ; toutes les écoles furent d'accord pour le louer, et il resta, à travers toutes les variations du goût et toutes les réactions littéraires, l'influence dominante sur le théâtre allemand. Il eut une part à *Gœtz de Berlichingen*, à *Egmont,* aux drames de Schiller, aux

productions de l'école romantique. Mais, chose plus remarquable, il passa sur la scène allemande avec tout son répertoire. Plusieurs traductions, reproduisant la forme de l'original, firent de lui un vrai poëte allemand. Il est représenté aujourd'hui sur les grands théâtres de l'Allemagne plus fréquemment peut-être que Schiller et Gœthe, et avec une exactitude plus scrupuleuse que sur les scènes anglaises. Il n'y a pas, dans l'histoire littéraire, un second exemple d'un poëte ainsi naturalisé dans un pays étranger.

Pendant que l'Allemagne trouvait chez une nation d'origine germanique une vive source d'inspiration et une poétique conforme à son génie, elle remettait au jour les anciens monuments de sa propre littérature. Au moment de renaître à la vie littéraire, elle se souvenait qu'elle avait eu autrefois une période de grande gloire poétique. Ce retour vers l'épopée du moyen âge, vers la poésie lyrique et chevaleresque du treizième siècle, et aussi vers la chanson populaire qui n'avait jamais été complétement abandonnée, rendit aux Allemands le goût des beautés simples et naturelles, qu'ils avaient perdu au milieu de la civilisation du dix-huitième siècle. Il est vrai qu'ils n'eurent plus de véritable épopée : l'âge de ces sortes de créations était passé ; mais le spectacle de la grandeur épique ne pouvait être que salutaire à une littérature qui cherchait à refleurir. Ce fut encore Bodmer qui, le premier, publia le poëme des *Nibelungen* et, le premier aussi, le recueil d'anciennes poésies lyriques contenues dans le manuscrit de

Manesse. Quand Herder, après lui, rassembla les chants populaires non-seulement de l'Allemagne, mais de toutes les nations connues, on l'accusa de chercher la poésie dans les carrefours; mais ce que la littérature savante pouvait gagner au contact de ces manifestations franches et naïves de la vie populaire, Gœthe et Uhland le montrèrent plus tard. Tout le moyen âge, avec ses légendes et ses récits d'aventures, fut peu à peu rendu à la lumière. La science et la poésie s'unirent dans ces restaurations où un écrit longtemps oublié ne reparaissait que pour revivre aussitôt dans une œuvre nouvelle qui s'en inspirait. L'esprit moderne s'allia aux anciennes traditions, et, grâce à leur éloignement, y trouva parfois de mystérieuses profondeurs. Un livre populaire, humble et jusqu'alors peu remarqué dans la littérature, donna le sujet du poëme de *Faust*.

En exhumant les monuments de son ancienne littérature, l'Allemagne ne faisait que profiter de ses propres richesses; même l'imitation de Shakspeare la mettait en présence d'un génie peu différent du sien; mais déjà elle attirait dans son domaine l'Orient et la Grèce. Qu'était-ce que l'Orient pour les écrivains allemands du dix-huitième siècle? C'était surtout la Perse et la Judée. L'imitation de la Perse produisit en Allemagne un genre de poésie lyrique, plus élégant et plus orné que la chanson populaire, répondant à un ordre de sentiments plus nuancés et plus délicats; elle encouragea aussi le genre sentencieux et allégorique. Herder fut l'initiateur de cette sorte de poésie mixte, que

Gœthe et Rückert illustrèrent plus tard, mais qui se perdit bientôt en un futile assemblage de consonnances rhythmiques. Un emprunt plus considérable que l'Allemagne fit à l'Orient, ce fut la poésie biblique. Quand Herder signala, comme un objet d'étude et d'imitation, la poésie des psaumes et des prophètes, les théologiens purs lui reprochèrent de mêler à la littérature profane les augustes documents de la foi. C'était, en effet, une étrange alliance si l'on n'admettait la poésie que comme un simple divertissement. Mais pour Herder elle était une seconde religion; et le poëte, à ses yeux, était un révélateur, au même titre que le législateur sacré. Il regardait la poésie comme un langage universel par lequel Dieu et la nature se manifestaient aux hommes et dont les littératures particulières n'étaient que des idiomes. L'ouvrage de Herder sur la poésie hébraïque n'a presque rien perdu de son intérêt; les traductions qui y sont insérées sont restées des modèles. C'est un grand mérite de la critique allemande et une preuve de sa haute sincérité que d'avoir gardé le sentiment de la poésie biblique tout en soumettant à l'examen les doctrines et les croyances contenues dans la Bible.

Cependant ce ne fut pas à l'Orient, mais à la Grèce que l'Allemagne emprunta les formes les plus idéales de son art. L'Angleterre avec la variété de sa littérature dramatique, le moyen âge avec ses poëmes héroïques et chevaleresques, l'Orient avec son lyrisme éclatant et son éloquence religieuse, c'étaient autant de modèles

différents au milieu desquels l'antiquité classique vint heureusement jeter un principe d'unité. Il se produisit dans chaque genre quelques ouvrages d'un goût plus exquis, où la sévérité germanique se tempéra de beauté et de grâce antique. Dans la poésie lyrique, à côté du chant populaire, se bornant à l'expression des sentiments les plus généraux, on vit naître un genre plus élevé, exprimant surtout des vérités de l'ordre philosophique et moral. Quelques poésies non rimées de Gœthe et de Schiller ont ce caractère. Au théâtre, à côté du drame passionné, où le conflit des intérêts précipite l'action, il se forma une sorte de tragédie hellénique, d'une allure plus noble et d'un sentiment plus idéal. Pour comprendre l'influence de l'antiquité classique sur la poésie allemande, il suffit de comparer entre elles deux pièces de Gœthe, *Gœtz de Berlichingen*, inspiré par Shakspeare, et *Iphigénie*, où respire le génie grec. La première nous donne le spectacle d'une lutte ardente qui aboutit à une double catastrophe, à la chute du héros et à celle de la société qu'il représente. Dans la seconde, l'action est bornée à un conflit de sentiments; mais tous les personnages sont d'une nature trop également noble pour avoir longtemps des intérêts contraires. Aussi, comme les chocs s'émoussent! Comme tout fait prévoir la conciliation finale, dont l'attente est le véritable attrait et l'unité morale de la pièce! J'ai cité *Iphigénie*, je pourrais citer *Torquato Tasso*, conçu dans le même esprit, quoique le sujet soit moderne; je pourrais citer ce drame d'*Hélène*, inséré

dans la seconde partie de *Faust*. A peine la scène de *Faust* est-elle transportée en Grèce, que Méphistophélès, l'esprit de contradiction, s'efface, et que tout se concilie et s'harmonise. C'est ainsi que l'art grec, après avoir inspiré successivement l'art romain et l'art français du dix-septième siècle, se renouvela une dernière fois et s'incarna dans les meilleures productions de l'art allemand. Herder compare la poésie à un Protée, parlant mille langages et revêtant mille formes : cette comparaison s'applique bien à la poésie grecque, source inépuisable de grâce et de beauté, qui, après vingt siècles, coule encore.

J'ai indiqué les influences qui ont agi le plus fortement sur la littérature allemande. Mais je n'ai pu les indiquer toutes : il aurait fallu, pour cela, passer en revue le monde ancien et moderne. J'ai parlé de l'Angleterre, de l'Orient, de la Grèce : je pourrais ajouter l'Italie, l'Espagne, la France. Pétrarque, le Tasse, l'Arioste, furent traduits en allemand dès le commencement du dix-septième siècle, et les conteurs italiens trouvèrent dès cette époque des imitateurs en Allemagne. Le théâtre espagnol fut introduit par l'école romantique ; Caldéron balança un moment l'autorité de Shakspeare ; quelques-unes de ses pièces, grâce à de bonnes traductions, sont restées au théâtre allemand. La France elle-même rentra dans ses honneurs à une époque où, l'Allemagne ayant trouvé sa voie, la séduction de l'esprit français devenait moins dangereuse pour elle. Vous le voyez, le peuple allemand, c'est l'imitateur universel. S'il n'avait

fait qu'imiter, c'est-à-dire copier, sa littérature serait un immense plagiat. Mais tout ce qui tombait dans son domaine prenait vie et germait, comme une semence féconde. Il transformait et renouvelait ses modèles, grâce à ce don particulier d'assimilation qui semble être un privilége de son génie ; et il remplissait ainsi la première condition de toute grande littérature, qui est de réunir et de concentrer en elle les éléments de toutes les littératures antérieures. Songez à ce que la Grèce ancienne devait à l'Égypte et à l'Orient, et vous ne serez pas étonnés de ce que l'Allemagne doit à l'antiquité et à l'Europe moderne. Les grandes littératures n'inventent pas, elles résument ; elles sont chacune les héritières d'une civilisation qu'elles n'ont pas créée, mais qui leur doit une forme définitive et une valeur universelle.

Ainsi, Messieurs, la littérature allemande, telle que j'ai essayé de vous la dépeindre, se distingue par deux caractères qui semblent s'exclure, mais qui, en réalité, se complètent réciproquement : d'abord la puissance de l'esprit individuel, par laquelle l'écrivain s'affranchit des liens et des conventions d'école ; ensuite cette tendance à l'universalité par laquelle l'esprit allemand aspire sans cesse à résumer sous une forme nouvelle tous les éléments des civilisations antérieures.

De ces deux caractères résulte, pour l'étude de la littérature allemande, une double méthode. Comme toute œuvre importante procède d'une inspiration directe et d'une idée personnelle, c'est dans l'âme même du poëte qu'il faudra chercher le secret de sa poésie. Il faudra

connaître sa nature intime, suivre les progrès de son éducation intellectuelle, étudier les transformations de son esprit; il faudra voir, en un mot, ce qu'il est en lui-même, et comment il est devenu ce qu'il est. La connaissance du temps où il a vécu ne sera pas inutile, mais elle ne suffira pas. Il faudra déterminer ce qu'il a pris autour de lui, ce qu'il a reçu du passé, ce qu'il a emprunté à l'étranger, surtout ce qu'il doit à lui-même, comment enfin, de ces éléments réunis, il a formé un tout idéal, marqué au coin de sa personnalité. Gœthe disait que toutes ses poésies étaient des poésies de circonstance, que chacun de ses ouvrages était un fragment d'une grande confession : tout poëte allemand pourrait, jusqu'à un certain point, en dire autant. De là vient que les Allemands ont multiplié les biographies de leurs écrivains. Il n'est presque pas une semaine de la longue vie de Gœthe, où nous ne sachions ce qu'il a fait et pensé. Nous avons commencé à emprunter aux Allemands le goût des recherches biographiques ; mais il faut avouer que ces sortes d'ouvrages sont bien moins utiles dans notre littérature que dans la leur. En France, où les écrivains se groupent par écoles, ce qu'il importe de connaître, c'est le progrès général des idées, ce sont les révolutions de l'esprit public. Par exemple, quoi de plus propre à nous initier au théâtre de Racine que la connaissance de la cour de Louis XIV! Mais, d'un autre côté, quel charme nouveau la poésie de Gœthe emprunte à l'étude des témoignages que lui-même nous a laissés sur sa vie !

Ce qui complique l'histoire de la littérature allemande, c'est que, par les comparaisons qu'elle rend nécessaires, elle se mêle à tout moment à l'histoire générale des littératures. Certaines littératures ont leur domaine nettement délimité; d'autres franchissent à chaque pas le cercle où l'on essaie de les enfermer. Cette différence tient à l'esprit même des nations. L'esprit français a des qualités nettes et précises, et la littérature qui en est l'expression a des limites exactes. Mais comment définir l'esprit allemand, si ce n'est par ce penchant même à l'universalité qui en paraît être le trait essentiel ? Tel est ce penchant inné, que l'idée d'une littérature universelle n'a jamais cessé de préoccuper les grands écrivains de l'Allemagne. Herder proclamait cette idée par l'étonnante variété de ses études ; Gœthe en croyait dans une certaine mesure la réalisation possible. Lui qui s'intéressait d'une manière active au mouvement général des sciences et des lettres, non-seulement en Allemagne, mais dans l'Europe entière, il croyait à une alliance prochaine des esprits les plus distingués du monde civilisé. Il pensait que ces hommes d'élite, traduisant les mêmes principes dans toutes les langues et travaillant à l'avancement général de l'humanité, devaient chercher à s'aider et à s'encourager mutuellement, et préférer un succès durable à une popularité rapide, récompense des œuvres éphémères. Il prédisait la formation d'une petite Église, composée d'adeptes de toutes les nations, ayant foi dans l'avenir, continuant silencieusement sa tâche, et ame-

nant peu à peu l'établissement du vrai et la glorification du beau sur la terre. Conçue de cette manière, l'idée d'une littérature universelle n'a rien de chimérique, et il suffirait, pour la réaliser, d'un état de civilisation à peu près pareil dans plusieurs pays ayant entre eux des relations étroites et régulières.

Mais de quelque manière qu'on envisage l'universalité en littérature, qu'on y voie la recherche exclusive de ce qui intéresse l'humanité entière, ou une communauté d'esprit entre les hommes d'élite de plusieurs nations, c'est toujours un idéal dont il est beau d'approcher, mais que nul génie humain, quelque grand qu'il soit, ne saura réaliser complétement. Quelque élevé que soit le point de vue d'un poëte, son horizon aura toujours des bornes. Lors même qu'il oublierait sa nationalité, il resterait l'enfant de son siècle : heureux si son siècle et sa patrie lui fournissent une matière assez riche pour des œuvres d'un intérêt durable.

Ce n'est pas, à vrai dire, aux œuvres d'imagination qu'il faut demander l'universalité, mais à cette partie de la littérature qui s'occupe de comparer et de coordonner les autres : je veux parler de la critique littéraire. La vraie critique ne crée rien, mais elle comprend tout, et, en faisant tout comprendre, elle prépare des créations nouvelles. Elle s'inspire de la poésie comme la poésie elle-même s'inspire de la nature. Si le poëte recueille dans la nature les éléments de son œuvre, la critique recueille dans les œuvres de la poésie les éléments de son idéal. C'est en se pénétrant de l'esprit de

toutes les littératures qu'elle découvre les lois invariables du beau; mais elle n'acquiert le droit de juger qu'à la condition de tout embrasser. Elle deviendrait la plus stérile des occupations humaines, si elle voulait, d'après une littérature particulière ou d'après le système d'une école, déterminer les règles de toute poésie. Elle doit interroger successivement toutes les époques et toutes les nations, rechercher les différences qui les séparent et surtout les liens qui les unissent. C'est ainsi qu'elle assignera à chaque œuvre la place qui lui appartient dans l'ensemble d'une littérature, et à chaque littérature la part qui lui revient dans le développement général de l'humanité.

Mais comment la critique, ainsi comprise, se retrouvera-t-elle dans la masse des œuvres de tout pays et de tout esprit qui sollicitent son attention? Il est, Messieurs, un signe invariable auquel se reconnaissent les grandes choses, à quelque moment de l'histoire et en quelque lieu de la terre qu'elles aient pris naissance : c'est le don d'exciter l'admiration. L'essentiel est de les aborder avec une âme capable d'enthousiasme et un esprit libre de prévention. Si une œuvre d'art, interrogée de la sorte, reste muette pour vous, c'est que la nature a été muette pour l'artiste. Si elle vous charme par un côté seulement, c'est par ce côté qu'il faudra la juger d'abord : on juge mieux ce qu'on a d'abord admiré outre mesure. C'est surtout dans l'appréciation des littératures étrangères qu'il faut se garder des méthodes exclusives. Quel que soit le goût d'une époque, d'une

nation, d'un individu, le vrai n'a pas d'âge, et le beau n'a point de patrie. C'est la mission de la critique de retrouver la poésie, qui est éternelle, sous le vêtement dont chaque siècle l'a couverte, et de construire ainsi, à l'aide de toutes les littératures, cette littérature universelle qui est l'expression même de l'esprit humain.

GŒTHE

SES PRÉCURSEURS ET SES CONTEMPORAINS

I

LA LITTÉRATURE ALLEMANDE

AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

Des causes qui ont retardé le développement de la littérature allemande. Les peuples germaniques en opposition avec la civilisation latine. Effets désastreux de la guerre de Trente-Ans. — Le roman de *Simplice*. Utopies politiques et littéraires de l'auteur. Comparaison entre l'Allemagne et la France; règne de l'imitation française en Europe. — Le poëte silésien Opitz; ses efforts pour répandre l'usage de la langue nationale.

Une question principale domine l'histoire de la littérature allemande. Les grandes nations modernes ont commencé en même temps leur existence politique; elles ont toujours vécu entre elles dans des relations étroites : d'où vient l'inégalité de leur développement littéraire? Pourquoi la littérature allemande en particulier suit-elle de si loin les autres littératures de l'Europe?

L'histoire d'une nation s'explique par ses origines. Qu'on

se représente une race à demi barbare, composée d'un grand nombre de tribus, et occupant l'Europe depuis l'embouchure du Danube jusqu'aux îles et presqu'îles de l'Occident. Ces tribus rencontrent sur leur chemin la civilisation romaine, c'est-à-dire plus de cinq siècles de vie littéraire et scientifique. Qu'arrivera-t-il? Victorieuses des soldats romains, elles seront vaincues par les lumières de Rome; mais leur culture à elles-mêmes sera d'autant plus rapide que la civilisation romaine sera plus fortement représentée sur le territoire où elles s'établiront.

De là, dès les premiers temps du moyen âge, une différence marquée entre les nations qui se formèrent sur le sol même de l'empire d'Occident et les successeurs des anciens Germains, restés au delà du Rhin et du Danube. L'Italie, la Provence, l'Espagne, la France du Nord, devinrent les héritières directes de Rome; leur première éducation leur fut d'abord d'un grand secours et détermina toute leur carrière. L'Allemagne, au contraire, presque abandonnée à elle-même, eut de la peine à dépouiller l'antique rudesse germanique; et si elle garda une plus grande originalité, ce fut au prix de longs retards et de tâtonnements infinis.

Pendant tout le moyen âge, l'Allemand honnête, sérieux, austère, mais peu lettré, fut un objet d'étonnement pour les peuples latins. Ce n'étaient pas seulement les formes élégantes de la culture italienne qui lui manquaient; il restait en dehors de tout ce mouvement d'idées qui, du Midi, se répandait sur l'Europe barbare. Rome représentait à la fois, au moyen âge, le christianisme et l'antiquité classique, l'Église et l'École : l'Allemagne n'accepta ni l'une ni l'autre avec empressement. Sa conversion

ne fut achevée qu'au neuvième siècle, en partie par la force des armes; et trois siècles plus tard elle poussait déjà le cri de la révolte. Aussi longtemps que durèrent les guerres des empereurs et des papes, les poëtes et les moralistes allemands se livrèrent contre l'Église à une vive polémique qu'on peut regarder comme le prélude de la Réforme. L'Allemagne fut pendant tout le moyen âge en état de rébellion contre Rome, la dominatrice de l'Occident. Elle resta germanique, dans le vieux sens du mot. La civilisation latine l'effleura sans la pénétrer.

D'autres causes moins importantes ralentirent les progrès de la culture littéraire en Allemagne. Au sortir de la Renaissance, tandis que les États voisins entraient successivement dans une période de gloire et même de prospérité, l'Allemagne subissait les horreurs de la guerre de Trente-ans. Les villes s'appauvrissaient; les villages étaient déserts. Le bourgeois retombait en servage; le paysan vivait de rapine, ou mourait de faim. La misère et l'ignorance passaient toute mesure. Le tableau de cette désolation physique et morale a été souvent fait : ce qui est moins connu en France, c'est un roman du temps, qui s'appelle, du nom de son héros, *Simplicissimus*, et qui montrera, mieux que ne pourraient le faire toutes les descriptions, ce qu'était l'Allemagne à une époque où la France possédait à la fois Racine, Molière et Bossuet.

Le héros de ce roman apparaît au début dans un état complet de dénûment et d'abandon. Il n'a ni patrie ni asile; il n'a même pas de nom : vrai symbole de l'Allemagne de ce temps, que toutes les armées de l'Europe se disputaient, et qui ne savait encore si elle s'appartiendrait jamais à elle-même. Sa mère s'était enfuie devant une horde armée :

étaient-ce des soldats ou des brigands? on ne pouvait le dire. Elle s'arrêta dans une cabane, et y mourut, laissant son enfant. Mais la cabane était hospitalière. Des paysans recueillirent l'enfant, et lui firent garder leurs troupeaux dans les montagnes du Spessart. C'était une population pauvre, ignorante, superstitieuse. « Ce que je savais le mieux dans ma jeunesse, dit Simplice (il ne reçut ce nom que plus tard, on verra comment), c'était la musique. Je sifflais des airs dont la montagne retentissait. Le reste de mon instruction était digne de la fortune de mon père adoptif. En théologie, j'étais unique dans la chrétienté : je ne savais rien ni de Dieu ni des hommes, ni du ciel ni de l'enfer, ni des anges ni du démon. Je ne distinguais pas le bien du mal, et, avec cette science, je vivais comme nos premiers parents dans le Paradis, qui ne connaissaient encore, dans leur innocence, ni la maladie, ni la mort, ni la résurrection. Quelle noble vie je menais! Car la profondeur de ma théologie me dispensait de rien savoir de la médecine, de la jurisprudence et des autres sciences qui ont cours parmi les hommes. »

Simplice avait dix ans, quand la cabane où il avait été recueilli fut surprise et dévastée par une troupe de cavaliers. Il se sauva dans la forêt, courut toute la journée, et se coucha le soir dans le creux d'un arbre. Il allait s'endormir, lorsqu'il vit venir à lui un personnage ayant une longue barbe et couvert d'une robe noire. Quelque peu avancée que fût son instruction, il avait appris de son père deux choses : c'est que le soldat régnait dans la plaine et le loup dans la montagne. Simplice eut une grande frayeur : il pensa au loup. Ce qui le rassura d'abord, ce fut une prière que chantait l'inconnu : « Seigneur, toi qui apaises notre

faim et qui étanches notre soif.... » Simplice ne comprenait pas bien ce langage figuré; mais il avait faim et soif. Si une part de bénédiction pouvait tomber sur moi? pensa-t-il. Cette pensée l'encouragea à sortir de son arbre. L'inconnu, qui était un ermite, s'approcha de lui, lui témoigna de la bonté, et l'emmena dans sa hutte.

Le jeune homme avait vécu jusqu'alors dans la plus complète ignorance du monde et de lui-même. — Comment te nomme-t-on ? lui demanda l'ermite. — On me nomme garçon, répondit-il. — Mais ta mère comment t'appelait-elle ? — Garçon aussi, et elle me donnait encore d'autres noms, quand je désobéissais. — Et ton père comment le nommait on? — On lui disait père, dans la maison. — Mais ta mère comment lui disait-elle ? — Père aussi, ou autrement, lorsqu'elle le grondait. — Je vois bien que tu es un pauvre enfant, reprit l'ermite, et je t'appellerai Simplice : c'est le nom qui te convient le mieux. Sais-tu prier, au moins ? connais-tu le bon Dieu ? — Oui, je le connais, dit Simplice. Ma mère le rapporta un jour de la foire, et l'accrocha sur la porte : elle s'agenouillait là, quand elle priait. — Si je savais où est ta mère, continua l'ermite, je te conduirais auprès d'elle. — Où irais-je ? dit Simplice, la mère est partie, la cabane est brûlée. — Par qui la cabane a-t-elle été brûlée? — Par des hommes de fer qui sont venus. Ils étaient montés sur des bêtes grandes comme nos bœufs, mais sans cornes. Ils ont tué le bétail ; alors je me suis sauvé, et de loin j'ai vu la cabane qui brûlait. — Et maintenant, où veux-tu aller ? — Maintenant, répondit Simplice, je veux rester ici.

Mais le pauvre Simplice n'était pas au bout de ses malheurs. La mort de l'ermite le laissa encore une fois sans

secours. Il prit son chemin au hasard, et rencontra un corps suédois, qui l'emmena de force. Il vécut quelques années dans la suite d'un officier, en qualité de page et même de fou. Puis il fut enlevé par une troupe de Croates engagés au service de l'empereur. Mais que faire d'un pareil prisonnier ? Il s'échappa, sans trop de peine. Il avait été pris tour à tour par les deux armées ennemies : ainsi, de tous ces camps qui se dressaient sur l'Allemagne, pas un n'était un refuge ; de tous ces soldats, pas un n'était un ami. Les armées se combattaient l'une l'autre ; mais le peuple allemand était l'enjeu du combat et en quelque sorte l'ennemi commun : de quelque côté que tournât la victoire, il n'avait rien à y gagner. Dans un tel état de choses, que pouvait faire le paysan, le bourgeois ? Ses biens étaient la proie du premier venu : il ne lui restait que de prendre les biens d'autrui. Dans une société désorganisée, on se tourne vers les métiers douteux et violents. Simplice, après beaucoup d'aventures qui lui apprirent à connaître le monde où il vivait, se fit soldat. Il adopta les mœurs guerrières de son temps, se fit craindre du paysan, admirer de ses compagnons. Tantôt il se joignait à une armée régulière, tantôt il exerçait le brigandage avec une petite troupe. En peu de temps, il fut riche. Alors il voyagea, traversa plusieurs fois l'Allemagne, arriva même à Paris, y dépensa tout son avoir, et regagna le Rhin à grand'peine, vivant d'aumônes et de charlatanisme.

Sa vie est tellement remplie d'événements, que le récit en paraîtrait invraisemblable si tous les détails ne nous transportaient au milieu d'une époque extraordinaire et presque invraisemblable elle-même. Simplice apprit à la fin que l'ermite qui avait pris soin de sa jeunesse était son père,

et, comme lui, fatigué et saisi de remords, il termina ses jours dans une hutte solitaire au fond d'un bois.

L'auteur du roman de Simplice, Christophe de Grimmelshausen, avait passé une partie de sa vie dans les camps. Il remplit plus tard des fonctions municipales dans une petite ville aux environs de Bade. C'était un patriote affligé de la décadence politique et littéraire de l'Allemagne. Dans Simplice, il personnifiait le peuple allemand. En faisant tomber son héros de la misère dans l'ignorance, et de l'ignorance dans la dépravation, il montrait combien le mal lui semblait profond, et quelles inquiétudes lui inspirait l'avenir. Désespérait-il de voir naître des jours meilleurs? On pourrait le croire d'après un passage de son livre, où il traite directement des malheurs publics. Ces malheurs proviennent, selon lui, de deux causes, de l'abaissement des communes et de la vie turbulente des nobles. Tout en signalant les abus, il pense aux moyens de les corriger; mais il a si peu de foi dans l'avenir, qu'il met ses plans de réforme dans la bouche d'un fou.

Un jour Simplice avait mis sa troupe en embuscade au bord d'un chemin, pour surprendre un convoi. Le convoi tarda, mais Simplice fit un prisonnier qu'il n'avait pas attendu. C'était un homme qui se donnait pour le dieu Jupiter. — « Le bruit des iniquités humaines, disait-il, est monté jusqu'au ciel, et il a été décidé dans le conseil des dieux que la terre serait visitée par un déluge comme au temps de Lycaon. Mais je suis l'ami du genre humain, et, avant d'employer les mesures de rigueur, j'ai résolu de voyager pour m'éclairer davantage sur les actions et les pensées des hommes. Je trouve que tout est au plus mal; cependant ma pitié s'émeut à l'idée d'une destruction gé-

nérale, et je commencerai par punir les plus méchants, en essayant de tourner les autres à ma volonté. »

— « Seigneur Jupiter, dit Simplice, votre bon cœur vous abuse. Tout remède partiel est insuffisant. Que feriez-vous aussi, pour ne frapper qu'une partie de l'humanité perverse ? Si vous envoyez une guerre, les coquins en profiteront, et les honnêtes gens souffriront seuls. Si vous faites naître une disette, vous rendrez service aux usuriers, qui spéculeront sur les grains. Si vous répandez une peste, beaucoup d'hommes mourront, et leurs héritages tomberont aux mains des avares. Croyez-moi, renoncez à vos pensées de miséricorde, et faites tomber les nuées du ciel. »

Jupiter lui répondit : « Tu en parles selon ton pauvre sens humain. Ce n'est pas que les dieux s'inquiètent, quand ils veulent frapper un coupable, de faire tomber un innocent à côté de lui ; mais j'ai encore d'autres projets. J'enverrai mon messager sur la terre. Il apparaîtra aux hommes comme un héros doué d'une force surnaturelle. Il franchira l'enceinte des villes ; il renversera les châteaux forts. Enfin, il réformera l'Allemagne. Voyageant d'une province à l'autre, il donnera en propriété à chaque ville le territoire dont elle est entourée, afin qu'elle le cultive, le gouverne, et en dispose à son gré. Chacune enverra deux de ses habitants, les plus instruits et les plus sages, pour former un Parlement (*ein Parlament*). Toutes les villes allemandes s'uniront par une alliance. Il n'y aura plus ni dîmes, ni corvées, ni guerres, ni oppressions, et les hommes sauront enfin que je les ai créés pour le bonheur. »

— « Mais que diront les seigneurs et les princes ? » demande Simplice. — « Avant tout, répond Jupiter, je tuerai

comme des vilains ceux dont la vie est tout à fait criminelle. Quant aux autres, j'en ferai deux parts. Ceux qui refuseront de reconnaître l'ordre établi par moi, je les conduirai, à travers la Hongrie, la Valachie, la Macédoine, jusqu'en Asie ; et là, ils seront tous rois et condamnés à guerroyer éternellement. Ceux qui aimeront mieux rester en paix dans leur patrie que d'aller en exil, vivront comme le commun des gens ; mais alors la vie d'un paysan sera plus enviable que celle d'un prince d'aujourd'hui, et les seigneurs ressembleront tous à Fabricius, qui refusa la moitié d'un royaume pour rester citoyen d'un pays libre. Enfin, je descendrai moi-même de l'Olympe, avec tout le cortége des dieux. Je transporterai l'Hélicon en Allemagne, et les Muses viendront y habiter. Moi-même j'oublierai le grec, et je parlerai l'allemand. La paix régnera parmi les tribus allemandes et entre toutes les nations du monde ; et les nobles travaux de l'intelligence succéderont aux vulgaires occupations de la guerre. »

Ce n'étaient là, malheureusement, que les rêves d'un fou, et Grimmelshausen mourut sans avoir vu la moindre de ses prédictions réalisée. La noblesse allemande ne montra nul empressement à suivre l'exemple de Fabricius. La guerre cessa, non par raison, mais par fatigue ; et les fruits de la paix tardèrent à mûrir. Aucun sommet poétique, aucun Hélicon nouveau ne perça le ciel brumeux de l'Allemagne. Quant aux Muses, elles habitaient Paris ; elles s'appelaient Corneille, Racine, Molière, La Fontaine. Si Jupiter avait été tenté à ce moment-là d'adopter une langue nouvelle, il aurait appris le français : c'est du reste ce que faisait l'Europe, et en particulier l'Allemagne. On copiait la France dans sa littérature et dans ses mœurs. Toute petite capitale

avait un petit parc et un petit château, à l'imitation du grand château et du grand parc de Versailles. On étudiait le beau langage aux leçons d'un maître qui venait de Paris; on apprenait l'art d'écrire dans Boileau et dans Scaliger. On passait pour un homme tout à fait cultivé lorsqu'on avait fait un voyage en France, et une réputation n'était solidement établie que du jour où elle était consacrée par le témoignage public d'un écrivain français. Voilà où en était l'Allemagne au dix-septième siècle. Profondément troublée et déchirée, incertaine de sa route et doutant de son avenir, elle cherchait à l'étranger quelques éléments de culture, en attendant qu'un nouvel esprit se manifestât dans son propre sein.

La littérature française était reconnue alors la plus parfaite des littératures européennes. Grâce à l'esprit d'ordre et de discipline qui la régissait, elle avait pris un caractère d'unité qui frappait d'étonnement les nations étrangères. Elle semblait construite, ainsi qu'un édifice, d'après un plan tracé d'avance. Lorsqu'on embrassait d'un coup d'œil tout le développement littéraire depuis les premiers succès de Corneille jusqu'à la fin du siècle, on en recevait une seule et grande impression de noblesse et de beauté. Un tel spectacle était fait pour séduire l'Allemagne, dans le chaos littéraire où elle se débattait. Elle ne trouvait pas seulement en France une littérature très-arrêtée dans ses formes, une poétique d'une précision remarquable, mais encore l'exemple d'une société littéraire, la plus distinguée qui fût jamais. Aucune ville de l'Europe n'offrait alors une réunion de gens d'élite comparable à la cour de Louis XIV. En Allemagne surtout, l'écrivain se sentait isolé; sa voix tombait dans le vide; il n'avait pas de public. La bour-

geoisie était pauvre et ignorante ; la noblesse, en général, n'avait pas le goût des choses de l'esprit : il restait la classe savante, qui commençait à former un corps nombreux et respecté, mais qui se tournait de préférence vers les lettres anciennes. Les poëtes allemands cherchaient donc des modèles en France ; ils cherchaient aussi, dans des amitiés contractées à Paris, une considération et des éloges dont l'écho leur revenait dans leur patrie. Une telle situation était unique dans un groupe de nations dont chacune avait eu une période de grand éclat littéraire ; mais, par cela même qu'elle faisait contraste à l'état général de l'Europe, elle ne pouvait durer. L'Allemagne s'éleva rapidement au siècle suivant, et fit oublier, par les fruits abondants de sa maturité, les hésitations de sa longue enfance.

L'homme qui montre le mieux la direction générale de la poésie allemande au dix-septième siècle, c'est le chef de l'école de Silésie, Opitz. Il vécut de la faveur des princes, et, dans les différentes fonctions qu'il remplit, sut garder assez de loisir pour s'occuper utilement de littérature et même de science. Sa vie ressemble à celle d'un Ménage ou d'un Chapelain. Il passa quelques années de sa jeunesse à Heidelberg, dans une société toute formée à l'école de la France ; plus tard il fit un voyage à Paris. Il fut d'abord connu par un recueil de vers latins. Mais sa *Poétique allemande* fut celui de ses ouvrages qui eut le plus d'influence. Il y recommandait, à l'exemple des critiques français, l'imitation de l'antiquité et une versification correcte. Il traduisit lui-même l'*Antigone* de Sophocle et les *Troyennes* de Sénèque. Ses poésies lyriques sont froides, ses poëmes trop descriptifs. On éprouve quelque déplaisir à voir une ode d'Horace délayée en plusieurs centaines de vers alexandrins :

c'est la forme de vers qu'il introduisit, et qui passa désormais pour le type consacré du genre ennuyeux.

Opitz eut cependant un mérite incontestable : il insista sur l'usage de la langue allemande. On ne croyait pas encore qu'un sujet sérieux pût être traité autrement qu'en latin. Dans les relations ordinaires de la vie et dans la correspondance épistolaire, il était de bon ton de se servir du français. Lorsqu'on écrivait en allemand, on pensait du moins relever son style en l'accommodant de mots étrangers. Opitz montra qu'il n'y avait aucune hiérarchie entre les langues, qu'elles étaient toutes d'égale noblesse et d'égale dignité, et que chaque homme pouvait tout exprimer dans la sienne. Il exposa ses vues à cet égard dans un ouvrage intitulé : *Aristarque, ou du mépris de la langue allemande*. C'est son plus beau titre de gloire ; mais, par une singulière contradiction, cet ouvrage qui avait pour but de répandre l'usage de la langue allemande est écrit en latin.

Ainsi Opitz lui-même cédait encore au goût de son siècle. La considération qu'il avait acquise dans le monde savant contribuait autant et peut-être plus que son talent littéraire à le faire reconnaître comme chef d'école. Il n'aurait pas eu la même autorité s'il n'avait été qu'un poëte allemand. La langue vulgaire était traitée comme une langue inférieure ; on la bannissait des réunions élégantes ; on lui fermait l'enceinte des écoles. Le jurisconsulte Thomasius souleva une vive opposition lorsqu'il osa, en 1687, à l'université de Leipsick, faire afficher un programme de cours en langue allemande : on ne croyait pas que ce qui se disait en allemand pût fournir matière à un discours sérieux.

Une langue nationale, assouplie par un certain usage,

appropriée à tous les mouvements de la pensée, est un instrument indispensable de toute culture littéraire. Privée de cet instrument, l'Allemagne resta sous la dépendance des littératures étrangères jusqu'au milieu du dix-huitième siècle, jusqu'au jour où le génie entreprenant de Klopstock lui inspira plus de confiance en elle-même et lui apprit à user de ses forces cachées. Elle fut la dernière, par rang d'âge, des nations littéraires de l'Europe; mais ses retards mêmes la favorisèrent enfin. Si la littérature allemande s'était formée un siècle plus tôt, elle serait restée l'organe d'une aristocratie peu nombreuse, la seule partie de la nation qui eût alors des loisirs et quelques lumières. Arrivant à une époque où un besoin de liberté travaillait les nations, elle représenta d'abord des intérêts plus considérables. Le poëte du dix-septième siècle était l'ornement d'un cercle choisi; il dédiait ses vers à un seigneur dont la munificence le faisait vivre. Le poëte du siècle suivant était réduit à gagner son public et, pour ainsi dire, à le rassembler de toutes parts; mais sa voix avait plus de retentissement, et, s'il manquait de la protection utile d'un Mécène, il pouvait devenir l'éducateur d'un peuple.

Au temps de Klopstock, la population des villes se relevait déjà de son ancienne ignorance, et prenait quelque souci de ce qui se passait autour d'elle. Les écoles n'affectaient plus le même dédain pour la langue et la culture nationales. Il se formait peu à peu, autour des écrivains, un auditoire à la fois très-mobile et très-mélangé, composé de ce qu'il y avait de plus libéral dans le monde savant et de plus éclairé dans la classe bourgeoise : public assez cultivé pour être sensible aux attraits de la poésie et de l'art, mais trop disséminé pour imposer une mode et faire préva-

loir un goût; public restreint d'abord, mais qui pouvait devenir la nation entière. La littérature allemande s'éleva donc dans des conditions très-favorables. Même les efforts pénibles qui avaient marqué ses commencements ne furent pas sans résultats. Il est vrai qu'en imitant la France, l'Angleterre, l'Italie, l'antiquité, on n'avait eu ni un Homère ni un Shakspeare; mais on avait pensé, comparé; on avait accru ses connaissances, agrandi ses vues ; on s'était mis en communion d'esprit avec les peuples voisins et avec les temps passés. Or, dans la vie de l'esprit, rien ne se perd, et toute semence porte ses fruits. Les poëtes allemands de la fin du dix-huitième siècle profitèrent du travail obscur des siècles précédents ; et nul n'en profita autant que Gœthe. Si son nom a été mis en tête de cette série d'études, c'est qu'en lui s'exprime avec le plus d'énergie le génie de son temps et de sa nation. Si un seul homme peut devenir le représentant de toute une littérature, c'est bien celui qui appelait tous les esprits généreux de son siècle à travailler ensemble à l'éducation des peuples et à l'avancement de la civilisation.

II

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE

KLOPSTOCK.

Rôle de Klopstock ; caractère de sa poésie. La littérature allemande au temps de sa jeunesse ; les écoles rivales de Gottsched et de Bodmer. — Arrivée de Klopstock à Leipsick. Les trois premiers Chants de la Messiade. Les Odes. — Klopstock à Zurich. Jugement de Bodmer. Apogée de la gloire de Klopstock. — Séjour à Copenhague et à Hambourg. Méta Moller. La *République des lettres*. L'École poétique de Gœttingue. Isolement de Klopstock dans les dernières années de sa vie.

L'Allemagne se souvient encore à l'heure qu'il est de l'épigramme de Lessing : « Chacun admire Klopstock ; mais chacun le lit-il ? non. J'aimerais mieux avoir moins d'admirateurs et plus de lecteurs. » Mais ne soyons pas injustes envers Klopstock : il aurait eu moins d'influence sur ses contemporains s'il avait été plus simple, plus naturel, plus vrai. Il y a des époques où il faut surtout de brillants défauts pour réussir. Klopstock fut avant tout un hardi novateur : il apprit aux Allemands à oser. Chacun de ses ouvrages fut un coup d'audace, une de ces tentatives qui, soit qu'elles réussissent, soit qu'elles échouent, laissent une trace profonde. Tout jeune, il forma le projet de doter son pays d'un poëme épique qui pût se comparer à ceux d'Homère. Il avait vingt-quatre ans lorsqu'il publia les trois premiers Chants de la Messiade. Rien d'aussi important

n'avait paru dans la poésie allemande depuis le moyen âge. Un enthousiasme indescriptible accueillit le nom du jeune poëte, et dès lors, sans s'effrayer des difficultés inséparables de son sujet, il poursuivit pendant vingt-cinq ans son entreprise. Klopstock avait la candeur des âmes hautes ; il nourrissait une ambition qu'il avouait ingénument. Égaler l'Allemagne aux grandes nations littéraires, s'égaler soi-même aux poëtes les plus illustres ; faire de l'Allemagne une Italie du temps de la Renaissance, une France du dix-septième siècle, et lui-même être un Homère : cette idée lui souriait. Les illusions qu'il avait sur lui-même furent une des causes de son succès : pour oser quelque chose, il est bon de se croire capable de tout. Klopstock s'imagina, dans un naïf élan de patriotisme, que les anciens Germains avaient eu une corporation de poëtes nationaux. Ce que les Germains avaient eu, pourquoi les Allemands ne l'auraient-ils pas? Dès lors, on échangea le nom de poëte allemand contre celui de barde germain ; au lieu de ballades et de chansons, on composa des *bardits* ; on célébra la gloire d'Arminius, et l'on vit dans la défaite de Varus l'emblème de la défaite prochaine des races latines dans le champ de l'art. De pareilles erreurs sont fécondes, et quand plus tard elles se dissipent, elles ont déjà porté leurs fruits. Klopstock fut regardé par ses contemporains comme le représentant d'une littérature nouvelle : il ne fut, en réalité, qu'un précurseur ; mais il donna une si vive excitation à l'esprit public, que cette littérature qu'on avait cru réaliser en un moment d'enthoutiasme se forma en effet avec une étonnante rapidité.

Au temps de la jeunesse de Klopstock, c'est-à-dire vers 1750, deux écoles se partageaient l'Allemagne littéraire.

D'un côté, un professeur de l'université de Leipsick, Gottsched, continuait, à un siècle de distance, les traditions du poëte silésien Opitz. De l'autre, un écrivain suisse, Bodmer, d'abord isolé, mais bientôt soutenu par quelques jeunes gens, tentait des voies nouvelles.

Gottsched n'était pas poëte ; mais sa femme essayait de l'être pour lui. Madame Gottsched avait de l'esprit, de l'imagination, de la beauté. Elle traduisait tour à tour Molière, Voltaire, Destouches, qui étaient en grand honneur sur le théâtre allemand. Elle composait elle-même des comédies. Son mari n'était qu'un grammairien; mais, par l'autorité qu'il sut prendre sur de jeunes littérateurs, il constitua une véritable école. Il publia une Poétique, d'une précision et d'une exactitude qui passaient tout ce qu'on avait connu avant lui. Depuis les principes généraux jusqu'aux plus minutieux détails, tout était prévu. Il n'y avait qu'à suivre la route indiquée : on était sûr de produire un chef-d'œuvre. Quelques jeunes poëtes se laissèrent tenter, et ne firent rien de bon ; mais Gottsched leur persuada, et persuada au public, qu'ils avaient parfaitement réussi. Par ce moyen, il garda longtemps des disciples. Ce qui augmenta sa considération, c'est qu'il avait des amis en France, tels que Voltaire, qui ne pouvait pas le lire, et qui le félicitait néanmoins. Mais il était évident que le plus faible essai de littérature originale devait ruiner cette autorité qui ne reposait sur aucun titre sérieux. Gottsched acheva lui-même de se perdre par le ridicule. Lorsqu'il se vit abandonné, il devint despote. Un jour le directeur du théâtre de Dresde s'avisa de faire jouer un opéra ; Gottsched, qui haïssait la musique, lui écrivit une lettre très-vive, en français, et remplie de fautes ; le directeur la fit recopier,

et la répandit à profusion. Une autre fois une tragédienne, madame Neuber, fit recevoir au théâtre une traduction d'*Alzire*, faite par un jeune poëte de Hambourg ; mais madame Gottsched avait fait aussi une traduction d'*Alzire* : de là, de nouvelles récriminations. La tragédienne se vengea en mettant Gottsched lui-même en scène. Dès lors, ce fut presque une mode parmi les poëtes allemands de se moquer de lui : mode qui n'était pas encore passée au temps de la jeunesse de Gœthe.

Le règne de Gottsched dura une vingtaine d'années, de 1730 à 1750. Il y avait cependant un coin de terre, allemande par le langage, où sa royauté n'était pas reconnue, et où s'élevaient de nouvelles théories sur l'art : c'était la Suisse. Pourquoi la régénération de l'art allemand a-t-elle commencé en Suisse ? La beauté des sites, ou une nature d'esprit particulièrement saine et vigoureuse, avaient sans doute prédestiné ce pays. Il faut songer aussi que la littérature française, ou plutôt les mauvaises imitations qui en tenaient lieu pour l'Allemagne, n'avaient point pénétré là. La Suisse eut donc une école, dont le chef fut Bodmer, et dont le siége fut à Zurich, ancienne ville universitaire, encore aujourd'hui l'un des centres de la littérature helvétique. Bodmer était, en tout, l'opposé de Gottsched : celui-ci, homme du monde, sans profondeur ni originalité, superbe et vaniteux ; l'autre, homme d'étude, à la figure expressive, aux manières timides et embarrassées, ayant des idées saines, mais vivant dans une sphère étroite. Zurich avait été le centre de la réforme en Suisse, et l'ancienne rigidité protestante s'y était maintenue jusqu'au milieu du dix-huitième siècle. La sévérité des mœurs y était telle, dit Klopstock dans une lettre, qu'on voyait rarement un jeune homme adresser

la parole à une jeune fille. Bodmer habitait une maison de campagne au-dessus de la vieille ville, sur une des hauteurs qui dominent la rive gauche du lac. La vue s'étendait sur les vignobles qui bordent la côte opposée, et au loin sur la chaîne des Alpes. C'est là que Bodmer était né, et il n'avait jamais eu d'autre demeure ; et c'est dans ce petit monde à part, original sous bien des rapports, que nous retrouverons tout à l'heure Klopstock, qui y passa la plus belle année de sa jeunesse.

Nulle trace, chez Bodmer et ses amis, de culture française. Mais ce furent ces hommes qui, dans leur vie simple et studieuse, et devant le beau paysage qu'ils avaient constamment sous les yeux, retrouvèrent le premier principe de l'art. Quel était-il? l'imitation de la nature. Voulez-vous des paysages ? disait Bodmer, voici le lac, voilà les montagnes. Des hommes ? descendez dans les rues de Zurich, et si les Zurichois ne vous suffisent pas, voyagez. De là, dans ses écrits, de belles pages sur les caractères des individus et des nations. La poésie, pour lui, n'était qu'une peinture, une copie fidèle de ce que le monde offre à nos regards : principe juste, mais insuffisant. Lessing montra d'abord que le poëte était plus qu'un copiste, et que le grand art consiste à choisir dans la nature un ensemble de traits pour en former un idéal. Mais Bodmer ne voyait qu'un point où, selon lui, l'art dépassait la nature : c'était l'application morale. De là, la préférence qu'il accordait à la poésie religieuse ; de là sa *Noachide*, où il célébrait le patriarche Noé en douze Chants et en vers hexamètres.

Bodmer fit plus tard quelques disciples illustres. Le premier fut Klosptock, que nous allons suivre à travers les événements de sa vie jusqu'au moment où il arriva à Zurich.

On se figure volontiers le chantre de la Messiade comme un homme tout rempli de pensées célestes, et tellement absorbé par son sujet qu'il en oublie jusqu'au soin de sa gloire. Il s'est formé sur lui une véritable légende, qui date de son vivant même. Quand les premiers Chants de la Messiade parurent, on les considéra surtout par le côté moral et religieux. Klopstock lui-même voulait être jugé à ce point de vue ; il se plaisait à dire que la seule envie d'exalter la religion lui avait mis la plume à la main. On se figura donc le jeune poëte avec toute l'austérité du rôle qu'il s'attribuait. On ne parlait de lui qu'avec vénération, on ne l'approchait qu'avec crainte. Il fallait bien, cependant, que le dieu sortît de son sanctuaire, et alors ceux à qui il était donné de le contempler face à face s'étonnaient de ne voir qu'un mortel ou même un profane. Un jour d'intimité suffisait pour dépouiller le prophète de son auréole, et il en résultait une déception d'autant plus grande que lui-même avait mis plus de soin à entretenir ce culte que des âmes pieuses lui adressaient et qui n'était pas inutile à sa gloire.

Aujourd'hui la vie de Klopstock et sa poésie nous apparaissent sans voiles. Du prophète, il reste un homme d'une sensibilité assez vive, mais sans passion profonde, assez égoïste et très-avide de renommée. Du poëte sacré, il reste un grand artisan de style, cachant le vide de la pensée sous les magnificences de la forme. Il n'y a point, comme on le voit, de contradiction entre l'homme et l'écrivain : c'est toujours le même personnage, voulant paraître grand, et l'étant quelquefois par l'effort même qu'il faisait pour le devenir.

Klopstock est né, le 2 juillet 1724, dans la petite ville de Quedlinbourg, située au pied des montagnes du Harz. C'était

autrefois une résidence favorite de l'empereur Henri l'Oiseleur : on voit encore, sur un rocher au-dessus de la ville, l'abbaye fondée par lui, et l'église métropolitaine ; elles étaient défendues par un *burg* construit au pied du rocher. Un étroit sentier conduit de l'abbaye au burg, et ensuite sur une place, où se trouve, entre l'Hôtel-de-Ville et la maison d'école, l'ancienne habitation de la famille Klopstock. C'était une famille de franche et rude bourgeoisie. Un protestantisme rigide y tenait lieu de toute culture intellectuelle. La mère n'était, à ce qu'il paraît, qu'une ménagère sage et économe, qui éleva chrétiennement ses dix enfants. Le père était un caractère entier et despotique. Sa piété était ardente et prompte à la riposte. Il ne souffrait pas en sa présence une parole légère, et il disait qu'une offense faite à Dieu le regardait personnellement. Il était déjà, dans sa maison et dans son entourage, ce que Klopstock essaya d'être plus tard vis-à-vis de l'Allemagne. Pour faire l'éducation de ses enfants, il loua exprès une maison de campagne, où il les mit sous la surveillance d'un maître; il leur donna peu de livres, mais il leur fit faire les exercices les plus périlleux. Le jeune Klopstock arriva ainsi à l'âge d'adolescence, sachant peu, mais ayant l'esprit dispos, et jouissant d'une santé robuste. A quinze ans, il fut envoyé à l'école de Pforta, où il fit des progrès rapides. On y apprenait aux élèves, selon la méthode du temps, à composer des vers latins, grecs et même allemands : Klopstock brillait dans ces exercices. Il se faisait remarquer aussi par un grand talent de déclamation. Déjà son penchant l'entraînait vers la poésie épique; il lisait Homère et Milton. S'il faut en croire son principal biographe [1], il conçut dès

[1] C. F. Cramer, *Klopstock, Er und über Ihn:* 6 volumes, publiés irre-

lors le plan de la Messiade. Il avait songé d'abord à chanter sur la lyre d'Homère le bienfaiteur de sa ville natale, Henri l'Oiseleur; mais il trouva bientôt que ce serait tenir son vol trop bas. Les poëtes d'autrefois avaient célébré les actions glorieuses des héros : chanter la mort et la résurrection d'un dieu, lui sembla le comble de l'art. Il s'arrêta donc à l'idée de la Messiade ; les souvenirs de la maison paternelle le confirmèrent sans doute dans le choix de ce sujet.

Klopstock quitta l'école de Pforta en 1745; il avait vingt-un ans. Le sujet de son discours de sortie, qu'il prononça en latin, fut une comparaison entre Homère, Virgile et Milton [1]. Il commença ses études de théologie à Iéna ; mais il ne perdit pas de vue ses projets littéraires. Il écrivit les trois premiers Chants de la Messiade en prose, n'étant pas encore fixé sur la forme du vers qu'il choisirait. Dès l'année suivante, il se rendit à Leipsick, qui était le centre de la littérature allemande, et où l'autorité de Gottsched diminuait de jour en jour. Quelques jeunes écrivains rédigeaient ensemble un recueil périodique qui s'appelait la *Revue de Brême* (*Bremer Beitræge*), du nom de la ville où elle s'imprimait. Klopstock publia dans cette Revue, en 1748, ses trois premiers Chants, qu'il avait mis en vers alexandrins.

Il avait déjà commencé à écrire des odes sur des rhythmes antiques. Une des premières a pour titre : *La Femme que j'aimerai un jour*. On y trouve d'abord ces mots :

gulièrement de 1780 à 1793. Ouvrage verbeux, composé par un disciple enthousiaste, mais intéressant par les documents qu'il renferme.

[1] *Declamatio qua poëtas epopoeiæ auctores recenset F. G. Klopstockius scholæ valedicturus*. Le discours a été traduit en allemand par Cramer (I, p. 54).

« Pourquoi, ô nature, pourquoi, mère cruelle, m'as-tu donné un cœur trop facile à émouvoir? pourquoi suis-je forcé d'aimer, lorsque je n'ai aucun être à qui je puisse confier mon amour?

« Toi qui m'aimeras un jour (si toutefois le destin m'envoie jamais un être aimant pour essuyer mes larmes), toi qui seras choisie entre toutes les femmes pour m'aimer, dis-moi où, en ce moment, loin de moi, s'égarent tes pas? Sens-tu, comme moi, une attraction puissante? Me cherches-tu sans me connaître? Oh! alors, ne me le cache pas. Qu'un mot, un son inarticulé, me décèle ta présence[1]!... »

Klopstock trouva la femme prédestinée. Il la trouva même une seconde fois; alors il reprit sa pièce de vers, et il y ajouta ces mots: « Quel sera son nom? sera-ce Fanny? sera-ce Cidli? — Oui, Cidli! ainsi t'appellera mon chant. » Et, à la fin, il s'écrie: « Comme j'aimerai Cidli! c'est ce que nul poëte, c'est ce que nous-mêmes, qui aimons, nous ne saurions exprimer en paroles. »

Ne voit-on pas ici le versificateur qui développe un thème? Si la première impression était vraie, quelle erreur était-ce de la corriger, de la dénaturer même en donnant de la précision à ce qui n'avait d'abord eu d'autre charme que le vague du sentiment! Quelle erreur de mettre des noms après coup, et de prédire, avec des larmes, que dans trois ans on aimera Cidli! Peut-on croire à la sincérité d'un poëte qui commence par accuser la nature, et qui, vingt lignes plus loin, tourne ses peines en prédiction galante à l'adresse de ses deux fiancées?

Fanny, ou, pour la désigner par son vrai nom, Sophie

[1] *Die künftige Geliebte.* L'ode porte, dans le recueil, la date de 1748.

Schmidt, était une cousine germaine de Klopstock. Il la connut à Langensalza, où il remplit des fonctions de précepteur. Était-il sincèrement épris d'elle, ou la prenait-il seulement pour prétexte de ses méditations poétiques? On ne saurait le dire d'après ses vers, ni même d'après ses lettres. Dans une ode (*An Fanny*), il lui déclare qu'il sera uni avec elle après la mort, au jour de la résurrection finale. Dans une autre (*An Gott*), il supplie le ciel de lui donner la femme qui a été créée pour lui, promettant de chanter ensuite avec plus d'ardeur la gloire du Messie. Fanny goûtait-elle ces vers? On ne peut qu'en douter lorsqu'on lit dans une lettre de Klopstock les lignes suivantes :

« En la quittant après une visite, je lui remis une ode alcaïque. Je la revis quelque temps après, et, sauf un léger embarras, un peu de rougeur, et quelques regards presque aimables, je ne pus savoir quelle impression l'ode avait produite sur elle. Si la finesse de son sentiment ne m'était connue, si je n'avais eu souvent l'occasion d'apprécier toute la délicatesse de son jugement dans ces sortes de choses, — mais brisons là [1]... »

Quelle que fût son opinion dans ce cas particulier, Sophie Schmidt avait, selon tous les indices, trop de naturel dans l'esprit pour goûter la poésie sentimentale. Elle montra par sa conduite ce qu'elle pensait et ce qu'elle espérait des transports du jeune poëte. Elle se laissa chanter pendant quelques années; elle supporta même les reproches que des amis de Klopstock lui adressèrent; mais, lorsqu'elle crut avoir suffisamment rempli son rôle de Muse, elle se maria. Du reste, toute l'Allemagne littéraire était

[1] Lettre à Bodmer, du 2 décembre 1748; à la suite des Œuvres de Klopstock.

dans le secret de ses relations avec le grand poëte du jour, et Klopstock avait parfois recours à des intermédiaires pour lui exprimer ses sentiments. Ainsi, dans une lettre à Bodmer, après avoir témoigné à celui-ci tout ce qu'il lui devait pour l'intelligence d'Homère et de Virgile (*tandis que j'avais Homère à ma droite, j'avais vos œuvres critiques à ma gauche*), après l'avoir loué pour sa traduction de Milton, il continuait :

« Maintenant, je vais vous introduire, si vous me promettez un secret absolu, dans le sanctuaire de mes plus chers intérêts. J'aime *la jeune fille la plus tendre et la plus sainte* qui existe [1] (ma troisième ode lui est adressée); et je l'aime de l'amour le plus tendre et le plus saint. Elle ne se déclarera sans doute jamais; car sa position est trop différente de la mienne. Mais je ne saurais être heureux sans elle. Je vous conjure donc, par l'ombre de Milton, par celle de votre fils, par votre grand esprit, de faire en sorte que je sois heureux, si vous le pouvez. »

Bodmer écrivit donc une longue lettre à Fanny, pour lui faire comprendre que son rôle était de nourrir les grands sentiments dans l'âme du poëte, et de devenir ainsi la collaboratrice de la Messiade. « Quand la postérité lira la Messiade, disait-il, sa seconde pensée sera pour vous, et cette pensée sera une constante bénédiction. Des nations entières vous devront, non-seulement le poëme, mais le salut éternel qu'elles auront trouvé dans la lecture du poëme [2]. »

[1] *Das zærtlichste und heiligste Mædchen.* Lettre du 10 août 1748. — Dans une autre lettre à Bodmer (12 avril 1749), on lit : « Pourquoi avez-vous trahi mon secret ? Vous serez puni : je ne vous dirai rien de Fanny, *aujourd'hui.*

[2] Voir la lettre entière, caractéristique pour Bodmer, dans : Mœrikofer, *Klopstock in Zürich*, nouvelle édition, Berne, 1861.

La lettre de Bodmer ne fit pas ce que les odes de Klopstock n'avaient pu faire; mais elle resserra les liens entre les deux poëtes. Bodmer trouvait dans la Messiade son idéal réalisé; il désirait connaître l'auteur, qu'il avait déjà recommandé à l'admiration de l'Allemagne. Klopstock partit de Langensalza, au mois de mai 1750; il traversa la Franconie et la Bavière, en compagnie de deux écrivains du groupe zurichois, Sulzer et Schulthess, dont le premier est l'auteur d'une *Théorie des beaux-arts* qui a été longtemps estimée. Ils écrivirent ensemble le journal de leur voyage. A Schaffouse, devant la chute du Rhin, Klopstock eut une grande impression, et il trouva, pour la rendre, des accents plus vrais que ses odes. « Ici, dit-il, en face de la chute du Rhin, et au bruit de ses vagues bondissantes, ici, étendu sur l'herbe, au penchant d'une colline, je vous salue, vous tous qui êtes mes amis, que vous soyez loin ou près de moi. Et toi aussi, salut, terre hospitalière qui vas me recevoir! Que ne puis-je réunir autour de moi tous les hommes qui me sont chers, et jouir avec eux de ce beau spectacle! Je voudrais vivre et mourir ici, tant ce lieu est beau! c'est tout ce que j'en puis dire. On ne saurait avoir ici d'autre pensée ni d'autre souhait que d'y rester toujours, entouré de ses amis. Au nom de tous ceux que j'aime, je dis : Amen! Alleluia! »

Ils arrivèrent à Zurich, le 23 juillet. Klopstock et Bodmer s'étaient promis une telle joie de se voir, qu'ils furent déçus l'un et l'autre. Bodmer s'était attendu à trouver un jeune homme doux, triste, docile, à qui il lirait ses poëmes, et qui l'aiderait peut-être à les finir : il vit venir à lui un gai voyageur, alerte et curieux, qui ne demandait qu'à oublier pour un temps son rôle de poëte sacré. Klopstock, de son

côté, s'était figuré Bodmer comme une sorte de patriarche, bon et indulgent, qui le couvrirait de sa protection, sans trop le gouverner : il trouva un vieillard à idées étroites et non dépourvu de vanité. Ils restèrent amis, mais amis tièdes. Klopstock rechercha peu à peu des sociétés plus jeunes, vécut en touriste et en homme du monde, non sans composer quelques odes qui le firent apprécier davantage. Un épisode mémorable de son séjour à Zurich fut cette promenade sur le lac qu'il a racontée dans une lettre à Schmidt, le frère de Fanny (du 15 août 1750) :

« Je n'ai jamais éprouvé, dit-il, une joie si vive et si continue. La société se composait de seize personnes; il y avait huit dames. C'est ici l'usage que les jeunes filles ne parlent que rarement aux jeunes gens; elles ne se voient qu'entre elles. On disait que jamais, sans moi, une telle réunion n'aurait pu se former, et l'on m'en félicitait comme d'un miracle. Nous prîmes un des grands bateaux qui étaient sur le lac, et nous partîmes à cinq heures du matin. Le lac est d'une tranquillité incomparable ; l'eau est d'un vert transparent ; les deux bords sont couronnés de vignobles, qui entourent de gracieuses villas. Du côté où le lac fait un angle, on voit une longue ligne de montagnes qui s'avancent dans le ciel. Je n'ai jamais vu dans un paysage tant de beautés réunies.

« Après une heure de promenade, nous descendîmes dans une villa, où le déjeuner nous attendait. La conversation s'anima ; on fit connaissance. Madame Hirzel était la reine de la société : cela s'entend, puisqu'il avait été décidé que je lui donnerais le bras [1]. Elle est encore jeune ;

[1] Hirzel, auteur d'ouvrages sur la littérature populaire de la Suisse,

ses yeux bleus ont beaucoup d'expression, et elle chante la *Doris* de Haller avec une voix qui pénètre. Mais je ne tardai pas à lui être infidèle. La personne la plus jeune de la société, la plus jolie aussi, et celle qui avait les yeux les plus noirs, Mlle Schinz, sœur d'un jeune homme qui était des nôtres, fut cause de cette infidélité. Mon cœur battit lorsque je l'aperçus à vingt pas devant moi ; car elle ressemblait à une jeune fille qui, dans sa douzième année, m'avait déclaré son amour. Inutile de vous conter cette histoire : je l'ai contée à Mlle Schinz, avec beaucoup d'autres. Elle était frappée, dans son innocence de dix-sept ans, d'entendre tant de choses nouvelles à la fois, et de les entendre de moi, devant qui elle baissait ses beaux yeux noirs avec une expression de douce et aimable vénération. Elle avait parfois des pensées hautes et imprévues, et elle me dit une fois, en se plaçant devant moi avec un air d'extase, que je devais penser combien elle me considérait, moi dont les écrits lui avaient d'abord inspiré une plus haute idée de la divinité... Je dois ajouter que j'ai embrassé la bonne enfant : mon récit pourrait devenir, sans cela, trop sérieux.

« Nous avions dîné dans une villa, à quelques lieues de Zurich. Nous descendîmes dans une île très-verdoyante. Le souper fut servi sur le rivage. Au départ, j'étais devenu tout à fait infidèle à madame Hirzel. Je ne donnais plus le bras qu'à Mlle Schinz. En revenant, nous sortîmes plusieurs fois du bateau, lorsque la côte offrait de beaux

fondateur de la Société Helvétique, avait été l'organisateur de la petite fête que la jeunesse de Zurich offrait à Klopstock. Il en a lui-même donné une relation dans une lettre au poëte Kleist, qu'on peut lire dans l'ouvrage cité de Mœrikofer (p. 56).

endroits de promenade. Nous fûmes de retour à dix heures. Je retrouvai toutes ces dames chez madame Muralt (la plus âgée de la société). »

Klopstock a chanté cette journée dans une de ses odes les plus célèbres, intitulée : *Le Lac de Zurich.* Il invoque, dans cette ode, la déesse de la Joie; il veut qu'elle lui inspire un chant qui soit gracieux comme le visage de M[lle] Sch..., c'est-à-dire Schinz, du moins selon la première édition; car plus tard il remplaça cette initiale par le nom de Fanny, qui est resté dans l'édition définitive.

Klopstock avait reçu du roi de Danemark l'invitation de se rendre à Copenhague. On lui promettait une pension pendant tout le temps qui lui serait nécessaire pour finir la Messiade, et ensuite des fonctions à la cour. Il quitta Zurich, en février 1751. Ce fut pour Bodmer un soulagement. Il n'est pas sans intérêt de connaître la dernière impression que le pieux écrivain suisse a gardée de l'auteur de la Messiade. Il l'a exprimée avec une grande franchise, et non sans amertume, dans une longue lettre à son ami Zellweger, médecin aux environs d'Appenzell, et auteur d'une histoire de cette ville. La lettre est du 5 septembre 1750 : Klopstock était encore à Zurich, mais il avait déjà quitté la maison de Bodmer :

« M. Klopstock n'est plus chez moi, dit Bodmer; cependant il est encore à Zurich, et il y passera tout l'hiver. Il demeure chez M. Hermann Rahn, jeune manufacturier qui a trouvé le moyen d'imprimer des fleurs sur les étoffes [1]. M. Klopstock s'est associé avec lui, mais j'i-

[1] Rahn se ruina dans sa manufacture. Il se retira dans sa vieillesse chez son gendre, le philosophe Fichte, à Iéna.

gnore quelle peut être la nature de leur association. Parmi les premières lettres qu'il reçut d'Allemagne, il s'en trouvait une du baron de Bernsdorff, très-flatteuse pour lui, où on lui annonçait que le roi de Danemark lui offrait une pension de 400 thalers, pour qu'il pût terminer à loisir la Messiade. On voulait lui envoyer en même temps de l'argent pour le voyage; on l'attendait à Copenhague avant l'hiver. M. Klopstock parut d'abord ravi de cette nouvelle; mais il fit bientôt la remarque, qu'il ne serait pas libre à Copenhague, et qu'il serait séparé de ses amis. Trois semaines se passèrent, sans qu'il répondît. Il écrivit enfin, mais sans me donner à lire sa lettre.

« En attendant, il menait une vie très-dissipée. Les jeunes gens de son âge, avec lesquels il s'était promené sur le lac, lui procuraient chaque jour de nouvelles distractions. Il dînait et soupait en ville, passait dehors des nuits entières, ne rentrait que le matin. Il se couchait tard, se levait plus tard encore. Il boit très-fort (*er trinkt sehr stark*), et supporte le vin. Il n'était jamais de meilleure humeur que lorsqu'il revenait d'une visite chez des dames. Il prétend que c'est pour lui un grand plaisir d'étudier le caractère des jeunes filles. Pendant la promenade sur le lac, il a fait la connaissance d'une jeune personne dont il admire beaucoup l'innocence et l'esprit naturel. Il paraissait sérieusement épris d'elle. Il prétendait, il est vrai, que ce n'était de sa part que galanterie, dont ses relations à Langensalza ne souffriraient pas. Son plaisir était de ravir des gants, des baisers, et de folâtrer.

« .... Quand je l'introduisais de force dans une société sérieuse, il s'y ennuyait. Nulle envie de connaître la constitution civile et politique de Zurich et des autres cantons.

Nulle curiosité pour voir les Alpes, ni de près ni de loin. Quand Sulzer tournait la longue-vue vers les glaciers, la sienne était braquée sur les fenêtres de la ville. Il n'a jamais demandé à voir mes livres, *et cœtera*[1]. Une demi-douzaine de *galopins* n'ont pas de peine à l'éloigner de moi. Il était triste dans ma maison et dans ma société; avec des hommes plus jeunes, il était tout *badin*. M. Breitinger[2] est souvent venu le voir : il ne lui a jamais rendu une visite. Pour des *égards* et de la *considération*, il en a fort peu. Il lui est arrivé fréquemment de me tourner le dos pour causer avec des jeunes gens.

« .... Il travaille très-lentement. Dans les deux dernières années, il n'a pas composé plus de deux Chants, qui ne sont même pas terminés. Il attribue ces retards à ses relations à Langensalza. Mais la vraie cause, c'est son esprit distrait, je veux dire ce penchant incorrigible qui l'entraîne vers les plaisirs futiles et les sociétés bruyantes. Il prétend que c'est dans de pareilles sociétés que sa pensée est le plus libre, et qu'il se prépare le mieux à travailler à son poëme.

« .... Depuis qu'il est ici, il n'a composé qu'une cinquantaine de vers; mais ils sont excellents, saints, divins. Il a pour ainsi dire deux âmes en un seul corps : il est tantôt l'auteur de la Messiade, tantôt Klopstock. Il n'a pas mauvais cœur; il ne lui manque que d'être plus sévère, moins léger. Il est possible que ce que j'appelle légèreté ne soit qu'un besoin de distraction, une certaine faiblesse qui ne lui

[1] Par *et cœtera*, il faut entendre sans doute les propres écrits de Bodmer. Les mots soulignés dans les phrases suivantes sont en français dans la lettre.

[2] L'écrivain le plus important de l'école, après Bodmer, et l'auteur d'une *Poétique* qu'on opposait à celle de Gottsched.

permet pas de résister aux avances qu'on lui fait : ce que lui-même appelle *humanité*. Il ne distingue pas entre les joies qui seraient dignes de lui et celles qui ne le sont pas. Il ne songe pas quel grand exemple le chantre du Messie doit au monde. Aussi sa conduite est-elle en contradiction avec son poëme : elle n'est pas sainte. Quand je lui racontai que nous nous étions attendus à trouver en lui un jeune homme saint et austère, il me répondit : « Est-ce que vous vous figuriez que je mangeais des sauterelles et du miel sauvage ? »

« Dieu veuille que les gens ne croient point que les célestes pensées de la Messiade ne sont qu'un produit de sa fantaisie, et que son cœur n'y a aucune part !

« .... Il semble que le créateur l'ait fait exprès pour écrire la Messiade ; il semble que ce soit là sa vocation. Cependant, c'est un singulier phénomène que cet homme : si grand dans son poëme, si petit dans sa vie ! Je ne doute pas qu'il ne se lasse bientôt de la vie industrielle, peut-être même de la vie frivole : alors il reviendra vers moi. Il y a déjà de la jalousie entre ses jeunes amis, à cause de la préférence marquée qu'il paraît accorder à Rahn. Du reste, ces petits messieurs ont été ravis de voir qu'un si grand poëte, notre Homère, mangeait, buvait, riait, plaisantait, embrassait..., ni plus ni moins qu'eux-mêmes : c'était un point par où ils pouvaient se comparer à lui [1]. »

Ainsi Bodmer a vu le côté mortel de Klopstock ; mais le génie poétique de celui qu'il appelle l'Homère de l'Allemagne ne cesse pas de lui apparaître dans des hauteurs inaccessibles. Il persiste à croire à la divinité de la Mes-

[1] Mœrikofer, *Klopstock, in Zurich* : p. 90.

siade : c'est pour lui un article de foi ; et, pour se confirmer dans sa religion littéraire, il imagine une distinction subtile entre l'homme et l'écrivain, entre Klopstock et le chantre du Messie : distinction inadmissible en principe, car il n'est pas plus naturel de séparer l'homme de l'écrivain, le poëte de son œuvre, que de séparer l'arbre de ses fruits. Mais la partie la plus favorable du jugement de Bodmer fut seule connue du public, et, en somme, la gloire de Klopstock reçut en Suisse sa consécration définitive. Lorsqu'il traversa l'Allemagne pour se rendre à Copenhague, on lui fit partout le plus grand accueil, et les jeunes poëtes se rangèrent autour de lui comme autour de leur chef naturel.

A Brunswick, Klopstock retrouva un ami de jeunesse, Giséké, qui s'était fait quelque réputation dans le monde littéraire. Il reçut de lui une lettre pour une famille de Hambourg, et, en particulier, pour une jeune personne qui admirait beaucoup la Messiade : c'était Méta (ou Margarétha) Moller, qui devint la femme de Klopstock, et qu'il chanta sous le nom de Cidli, ou Cidalie. Elle avait dix-sept ans ; elle était instruite ; elle avait du goût pour la littérature, mais surtout pour la littérature triste. Elle était en correspondance avec Young, l'auteur des *Nuits*. Klopstock fit une grande impression sur elle ; elle apprit de lui l'histoire de ses relations avec Sophie Schmidt de Langensalza. Elle blâma l'indifférence de Sophie : ce fut entre eux un premier sujet de sympathie. Ils se marièrent après s'être adressé pendant trois ans des hommages réciproques, et ils demeurèrent à Copenhague. Méta mourut en 1758 ; Klopstock lui donna une place dans la Messiade, et publia ses œuvres, qui contiennent des odes, des cantiques, même l'esquisse d'une tragédie sur la mort d'Abel, et sur-

tout des lettres aux principaux écrivains de l'époque. Voici, par exemple, une de ses lettres à Richardson, où se montre le tour sentimental de son esprit. L'auteur de *Clarisse* s'était informé des progrès de la Messiade :

« C'est pour moi un grand plaisir, répondit Méta, de vous entretenir du poëme de mon mari. Personne ne peut le faire aussi bien que moi, car personne ne connaît aussi bien les morceaux qui ne sont pas publiés. J'assiste, pour ainsi dire, à leur naissance. Le poëme arrive par fragments, selon que l'âme du poëte est remplie de tel ou tel sujet. Vous pensez bien que deux personnes qui s'aiment comme nous ne se séparent pas souvent. Nous nous tenons habituellement dans la même chambre ; moi, tranquille, tranquille avec mon petit ouvrage, et de temps en temps risquant un regard vers le visage de mon mari, si aimable, si vénérable surtout, quand, tout absorbé par son sublime sujet, il verse des larmes de pieux attendrissement. »

L'activité littéraire de Klopstock fut très-grande à Copenhague. Il publia, en 1755, les dix premiers Chants de son poëme, qui vont jusqu'à la mort du Messie. Il augmenta le recueil de ses odes. Il composa des cantiques, dont quelques-uns sont restés dans le culte protestant. Les *Bardits*, où il essaya de réveiller l'ancien patriotisme germanique, furent une protestation indirecte contre les idées et les mœurs françaises, introduites par Frédéric II. Enfin, en 1773, la Messiade fut terminée : il y avait vingt-cinq ans que les premiers Chants avaient paru.

C'est alors, à l'entrée du dernier quart du dix-huitième siècle, que l'influence de Klopstock fut le plus considérable. Il fut regardé comme le poëte national de l'Allemagne, et il

entra si bien dans son rôle, qu'il conçut de vastes projets pour l'avenir des lettres. Il imagina de réunir tout ce qui s'occupait des travaux de l'esprit, poëtes, critiques, imprimeurs, enfin tous les gens de goût et d'influence, dans une grande association ayant des assemblées régulières et prenant des mesures d'intérêt commun. Il exposa son plan dans un ouvrage en prose qu'il appela *la République des lettres*[1]. Mais, comme rien chez lui ne se passait dans la simple réalité, comme les poëtes n'étaient plus des poëtes, mais des bardes, il transporta sa république dans des temps reculés; et il figura une sorte d'académie bardique et druidique, imitant vaguement les institutions civiles des peuples modernes. Il fit débattre par des personnages imaginaires et dans un langage suranné des questions qui, après tout, intéressaient l'Allemagne du dix-huitième siècle ; et il tomba dans une telle confusion d'idées et de mots, que le public eut peine à comprendre quels étaient au juste ses plans de réforme. Ce que cet ouvrage eut de plus curieux, ce fut sa publication même. Jusque-là, il avait été d'usage qu'un auteur vendît son travail pour quelques thalers. L'éditeur n'y gagnait pas toujours, car les livres se répandaient peu ; mais, quelque mince que fût le bénéfice, il en retirait les neuf dixièmes. Klopstock publia sa République des lettres par souscription, après l'avoir fait pompeusement annoncer par les libraires. Sa gloire était à l'apogée : toute l'Allemagne souscrivit [2]. Quand l'ouvrage parut, la plupart des souscripteurs furent désappointés. Les gens de lettres s'y

[1] *Die deutsche Gelehrtenrepublik*. Hambourg, 1774.

[2] La liste des souscripteurs fut publiée ; elle atteignit le chiffre de 3599. Dans ce nombre, la ville de Gœttingue figure pour 342, Hambourg pour 133, Berlin pour 90 seulement. Francfort compte 22 souscripteurs, et parmi eux Gœthe et sa sœur Cornélie.

intéressèrent; mais dans le public on ne fut pas éloigné de croire à une mystification. « La surprise était générale, dit Gœthe dans ses Mémoires ; mais Klopstock jouissait d'une considération si grande, que c'est à peine si l'on osa murmurer. »

Le rêve de Klopstock fut réalisé autant qu'il pouvait l'être. Il y eut une école, et presque une société constituée, qui l'accepta pour chef. Le siége de cette société fut Gœttingue. Ses principaux membres étaient : Bürger, connu surtout par ses ballades ; Voss, le traducteur d'Homère, l'auteur du poëme idyllique de *Louise;* Hœlty, auteur de chansons et d'élégies; les deux frères Stolberg, amis de Gœthe, et dont nous aurons à parler plus tard. La fondation de la société eut quelque chose de solennel. Dans la soirée du 12 septembre 1772, quelques jeunes gens, parmi eux Voss et Hœlty, sortirent de la ville et se rendirent dans un lieu ombragé de chênes, qu'on appelait le Bosquet (*der Hain*). Là, ils s'unirent au nom de la poésie et de l'amitié, et décidèrent que Klopstock serait leur maître et leur modèle. Ce fut l'Alliance du Bosquet (*der Hainbund*). Le but de la société était de relever la poésie nationale, et de combattre l'imitation française, qui était représentée par Wieland. On se réunissait souvent; on lisait des vers; on s'entendait sur les règles à suivre. Un exemplaire des Odes était constamment sur la table dans la salle des réunions. On célébrait chaque année l'anniversaire de la naissance de Klopstock, et, ce jour-là, pour offrir un digne hommage au maître, on mettait solennellement en pièces un poëme de Wieland. Un jour même, on brûla le buste de Wieland.

Klopstock présida en personne quelques réunions du

Bosquet lorsqu'il se rendit, en 1774, à l'invitation du margrave de Bade, qui l'avait appelé à Carlsruhe. L'année suivante, il s'établit définitivement à Hambourg. Il se remaria, en 1791, avec une nièce de Méta, Jeanne de Winthem. Il mourut en 1802 (le 14 mars); la ville de Hambourg lui fit de magnifiques funérailles.

Pendant ces dernières années, il acheva encore quelques drames religieux, et augmenta la collection de ses odes. Mais il vécut en dehors du vrai mouvement littéraire. Les genres qu'il avait créés, l'ode, le poëme sacré, le chant bardique, parurent bientôt trop étroits. Lui-même se sentit incapable de suivre la marche du siècle. Il continuait d'écrire dans les formes littéraires qu'il avait inaugurées autrefois, tandis que de jeunes écrivains ouvraient partout des routes nouvelles. En Allemagne, les formations sont lentes, mais les éclosions sont rapides. Un fait s'y prépare durant des siècles, puis éclate subitement, quand l'heure de la maturité est venue. La Messiade était à peine terminée, qu'elle était suivie d'un grand nombre d'ouvrages dans les genres les plus divers. Gœthe, dans son premier drame, remettait au jour la chevalerie et le moyen âge; puis il se tournait vers l'antiquité, en même temps que dans ses romans il essayait de peindre la vie moderne. Herder étudiait tour à tour la Grèce, l'Orient, la poésie primitive des peuples, et traçait le plan d'une histoire universelle. Schiller créait définitivement le théâtre national. C'était un essaim tumultueux de jeunes poëtes, impatients de se faire jour, n'obéissant à aucun mot d'ordre, poussant parfois l'originalité jusqu'à l'excès, mais parmi lesquels s'élevèrent des hommes d'un véritable génie. Klopstock fut débordé; il vécut retiré dans sa ville de Hambourg, vénéré encore,

mais peu consulté : semblable à une idole abandonnée au fond du sanctuaire, qu'on tolère par un reste d'habitude, mais à qui l'on n'adresse plus les mêmes vœux qu'autrefois. L'Allemagne se transformait; il lui fallait d'autres maîtres; Klopstock ne lui suffisait plus. Les poëtes vraiment grands se renouvellent par l'étude et l'observation; mais ceux qui n'ont qu'une manière se condamnent au silence quand cette manière est usée et vieillie.

III

KLOPSTOCK ET GŒTHE

LA MESSIADE

Influence de la Messiade sur la jeunesse de Gœthe. Jugements de Gœthe sur Klopstock. Rapports personnels entre les deux poëtes ; Klopstock à Francfort; sa courte correspondance avec Gœthe; sa position vis-à-vis de l'école de Weimar. — La Messiade. Le Merveilleux dans les épopées primitives et dans les épopées d'imitation. L'emphase en poésie.

Gœthe était encore enfant lorsque la première partie de la Messiade parut. Sa jeunesse se passa au milieu du concert de louanges qui s'élevait autour du nom de Klopstock. Lui-même subit l'entraînement général. A cet âge, on n'éprouve guère qu'un besoin d'admiration qui se satisfait sur le premier objet venu. On ne choisit pas : l'idée même de choisir et d'examiner serait le signe d'un enthousiasme refroidi. Plus tard, on revient sur des impressions qui ont surtout servi à exciter en nous le sens du beau. On les regrette parfois, mais involontairement on les juge. On en sourit peut-être; mais le souvenir même en est si charmant, que l'on n'ose pas les désavouer tout à fait. Gœthe, âgé de cinquante ans et écrivant ses Mémoires, se souvint de son enthousiasme pour Klopstock; mais la manière dont il en parle, la nuance d'ironie qui se mêle à son récit, montrent combien son opinion était changée.

« Le nom de Klopstock nous arrivait de loin, dit-il, et produisait déjà sur nous une vive impression. On s'étonnait d'abord de ce qu'un homme si distingué eût un nom si bizarre[1]; mais on s'accoutumait bientôt à entendre ces deux syllabes, sans penser davantage à leur signification. Je n'avais encore trouvé dans la bibliothèque de mon père que les poëtes des époques précédentes, surtout ceux dont la réputation avait pour ainsi dire grandi avec lui. Tous ces poëtes avaient fait usage de la rime, que mon père regardait comme indispensable à la poésie. Canitz, Hagedorn, Drollinger, Gellert, Creutz, Haller, se suivaient sur les rayons, en beaux exemplaires. Après eux venaient le *Télémaque* de Neukirch, la *Jérusalem délivrée* de Koppen, et d'autres traductions. J'avais lu ces livres assidûment, dès mon enfance; j'en avais retenu des morceaux, qu'on m'invitait souvent à réciter en société. Mais ce fut pour mon père une époque fâcheuse que celle où il entendit admirer partout, grâce à la Messiade, des vers qui à ses yeux n'étaient pas des vers. Il se serait bien gardé d'acheter cet ouvrage; mais un ami de la maison, le conseiller Schneider, le fit passer en contrebande, et le glissa entre les mains de la mère et des enfants.

« La Messiade avait produit dès l'origine une forte impression sur cet homme qui lisait peu et dont la vie était prise par les affaires. Ces sentiments de piété exprimés avec tant d'éloquence, ce langage si noble et si brillant, lors même qu'on ne voulait y voir qu'une prose harmonieuse, l'avaient séduit malgré sa froideur habituelle. Les dix premiers Chants (car il n'est question que de ceux-là) pas-

1. Le mot de *Klopstock* peut se traduire par *Bâton qui frappe*.

saient à ses yeux pour un magnifique livre d'édification. Régulièrement, pendant la semaine sainte, où il se dérobait aux affaires, il les relisait, s'y recueillait, s'y délectait pour l'année entière. Il songea d'abord à faire part de ses impressions à son vieil ami; mais il fut très-surpris de rencontrer chez lui une répugnance invincible pour un ouvrage d'un contenu si précieux, à cause d'une particularité de forme, selon lui sans importance. On pense bien que leur conversation retomba souvent sur ce sujet; mais ils furent toujours plus loin de s'entendre; il y eut même des scènes vives, et le brave conseiller se résigna finalement à se taire sur son livre favori, pour ne pas perdre à la fois un ami de jeunesse et un bon dîner tous les dimanches.

« C'est un désir naturel à l'homme de faire des prosélytes, et notre ami trouva une consolation secrète dans l'empressement avec lequel son saint fut accueilli par les autres membres de la famille. L'exemplaire dont il ne se servait que pendant une semaine de l'année, nous était confié le reste du temps. Ma mère le gardait, et ma sœur et moi nous nous en emparions dès que nous le pouvions. A peine notre travail était-il fini, que nous nous retirions dans un coin pour apprendre par cœur les passages les plus frappants; et les scènes qui brillaient par l'éloquence ou la passion furent bientôt gravées dans notre mémoire.

« Nous récitions à l'envi le songe de Portia, et nous nous étions partagé les rôles dans le farouche dialogue où éclate le désespoir de Satan et d'Adramélech, précipités dans la mer Rouge. Le premier rôle, le plus violent, m'était échu ; ma sœur s'était chargée de l'autre, un peu plus lamentable. Leurs imprécations mutuelles, horribles mais sonores,

étaient constamment sur nos lèvres; et nous nous lancions à tout propos une de ces salutations infernales.

« C'était un samedi soir, en hiver. Notre père se faisait toujours raser à la lumière, afin de pouvoir s'habiller à loisir le dimanche matin, pour aller à l'église. Nous étions assis sur un escabeau derrière le poêle, et, tandis que le barbier savonnait, nous murmurions nos imprécations habituelles. Le moment arrivait, où Adramélech saisit Satan avec son bras d'airain. Ma sœur m'empoigna vivement; et, contenant sa voix, tout en s'animant par degrés, elle récita ces vers :

> Secours-moi ! Je t'implore, et, si tu l'exiges,
> Monstre, je t'adorerai ! Réprouvé, noir criminel,
> Secours-moi ! Je souffre le tourment de la mort, de l'éternelle
> [vengeresse !...
> Je pouvais te haïr naguère, d'une haine ardente et furieuse :
> Je ne le puis plus ! Douleur nouvelle et poignante !

« Jusque-là tout allait bien; mais elle cria tout haut et d'une voix terrible les paroles suivantes : « Oh ! comme je suis brisé ! » Le bon barbier, saisi d'effroi, répandit le plat à barbe sur la poitrine de mon père. Toute la maison fut en mouvement. On fit une enquête sévère, eu égard surtout au malheur qui aurait pu arriver si le barbier avait déjà tenu le rasoir. Pour prouver notre innocence, nous fîmes l'aveu de nos rôles diaboliques; mais le mal que les hexamètres avaient causé était trop manifeste, pour que la proscription qui les frappait ne fût pas renouvelée.

« C'est ainsi que les enfants et le peuple se font un jeu du sublime : autrement, comment le supporteraient-ils [1] ? »

1. Gœthe, *Vérité et Poésie*, Livre II, à la fin.

La Messiade fut pour Gœthe comme un confident de sa première jeunesse. Chaque homme n'a-t-il pas eu dans sa vie un livre avec lequel il a commencé à sentir et à penser, et qu'il a embelli de toute la poésie qu'il portait lui-même au fond de son âme? Mais Gœthe fut frappé de bonne heure du caractère artificiel de certaines œuvres de Klopstock. Lui, pour qui l'idéal n'était que la plus grande réalité, lui qui ne chantait que ce qu'il avait vu et senti, il trouvait étrange qu'on allât chercher dans l'antique Germanie des héros que l'on connaissait à peine. La poésie bardique lui semblait le résultat d'une convention aussi gênante pour l'auteur que pour le lecteur. L'auteur s'étudiait d'abord à exprimer sa pensée dans un style suranné; ensuite le lecteur la traduisait à grand'peine en langage moderne : il est vrai qu'on l'aidait par des notes historiques et mythologiques, souvent aussi étendues que l'ouvrage. Au reste, Gœthe ne croyait pas à l'opportunité des pièces patriotiques en temps de paix. Voici ce qu'il dit du fameux drame-bardit que Klopstock composa sur la bataille de Teutobourg : « Les Germains se délivrant du joug de Rome y étaient merveilleusement peints, et c'était une image bien propre à exciter le sentiment national. Mais comme le vrai patriotisme, pendant la paix, consiste à balayer devant sa porte, à vaquer à son emploi, à faire son devoir afin que toute la maison prospère, le sentiment patriotique excité par Klopstock ne trouva aucune occasion de se signaler. Frédéric II avait sauvé l'honneur d'une partie de l'Allemagne en face d'une coalition : il était loisible à tout Allemand d'applaudir aux victoires de ce grand homme et de s'y associer par la pensée. Mais que faire de l'exaltation guerrière? Contre qui la tourner? Quel résultat

pouvait-elle produire? Ce fut d'abord une simple forme poétique; mais, l'impulsion une fois donnée, on vit naître en foule ces chants bardiques tant décriés dans la suite, et qui parurent si ridicules [1]. »

Le jugement le plus complet que Gœthe ait porté sur Klopstock se trouve dans un passage de ses *Conversations*, recueillies par Eckermann :

« J'ai passé la soirée avec Gœthe, dit Eckermann. Nous avons parlé de Klopstock et de Herder, et j'ai éprouvé un vif plaisir à l'entendre développer les mérites de ces deux grands hommes.

« — Sans ces puissants précurseurs, disait-il, notre littérature ne serait pas devenue ce qu'elle est. A l'époque où ils parurent, ils étaient en avance sur leurs contemporains, et ils les ont pour ainsi dire entraînés avec eux. Maintenant le siècle, dans sa marche rapide, les a dépassés; et, après avoir été si nécessaires, si importants, ils ont cessé d'être des guides. Un jeune homme qui voudrait aujourd'hui se former sur Klopstock et Herder, resterait bien en arrière de son temps. —

« Nous avons parlé de la Messiade et des odes de Klopstock, de leurs mérites et de leurs défauts. Nous avons reconnu que Klopstock n'avait aucun goût pour le monde sensible, ni aucun talent pour le peindre. Il lui manquait donc les qualités essentielles du poëte épique et dramatique, et l'on pourrait dire du poëte en général.

« — Je me rappelle, dit Gœthe, une ode où il fait courir dans la carrière la muse allemande et la muse anglaise; et

1. *Vérité et Poésie*, Livre XII.

en vérité, si l'on pense quelle image offrent ces deux jeunes filles qui courent, et font de grands pas, et soulèvent la poussière, il faut bien admettre que le bon Klopstock ne se représentait pas par les sens et d'une manière vivante ce qu'il écrivait. Autrement, il n'aurait pas pu se méprendre à ce point [1]. —

« J'ai demandé à Gœthe quels avaient été pendant sa jeunesse ses rapports avec Klopstock, et quelle avait été alors son opinion sur lui.

« — Je le vénérais, a-t-il dit, avec le sentiment pieux qui était en moi ; je le considérais comme un ancêtre. J'éprouvais devant ses œuvres un respect religieux, et je n'avais pas l'idée de les examiner ou de les critiquer. Je laissais ses beautés agir sur moi, en suivant d'ailleurs ma voie particulière [2]. »

Mais entrons dans le détail des relations personnelles entre Klopstock et Gœthe. Une seconde cause de rapprochement, après la Messiade, fut la publication de la *République des lettres*. Il y eut même dès lors entre les deux poètes un commencement de correspondance, aujourd'hui perdu.

Lorsque Klopstock, appelé à la cour du margrave de Bade, fut annoncé à Francfort, Gœthe alla au-devant de lui jusqu'à la ville voisine de Friedberg ; mais le voyage ayant été retardé, sans doute par les ovations que Klopstock recevait le long de sa route, ils ne se rencontrèrent que

1. Madame de Staël, dans son livre *De l'Allemagne*, a traduit cette ode, qu'elle considère comme l'une des plus belles de Klopstock. N'est-il pas étrange que ce soit ici l'homme et l'Allemand, et non la femme et la Française, dont la délicatesse soit choquée ?

2. Eckermann, *Gesprœche mit Gœthe* : à la date du 9 novembre 1824. — Voir l'excellente traduction de M. Délerot : I, p. 139.

quelques jours plus tard à Francfort même. Cependant ils se virent assez pour s'observer l'un l'autre.

« Klopstock, dit Gœthe, était petit, mais bien fait. Ses manières étaient graves et réservées, sans roideur. Sa conversation était nette et agréable. Il avait dans sa tenue quelque chose du diplomate qui s'est imposé la tâche difficile de soutenir à la fois sa propre dignité et celle du gouvernement qu'il représente, de concilier son propre intérêt avec les intérêts plus considérables d'un prince ou d'un État. Dans cette situation délicate, il faut plaire avant tout. Klopstock se conduisait à la fois comme un homme important qu'il était, et comme le représentant d'êtres supérieurs, de la religion, de la morale, de la liberté. Il avait pris aux gens du monde un autre trait caractéristique : il évitait dans la conversation les sujets sur lesquels on voulait l'entretenir. Il parlait rarement de littérature et de poésie. Il nous expliqua longuement le bel art de patiner, que mes amis et moi nous pratiquions avec passion, et dont il avait fait l'objet d'une étude profonde.... Il connaissait aussi l'équitation et le dressage des chevaux, et il en parlait volontiers. Il évitait ainsi, de parti pris, à ce qu'il me semblait, les objets de sa compétence, pour s'étendre avec d'autant plus de liberté sur ses occupations d'amateur. Je citerais encore beaucoup de particularités de cet homme extraordinaire, si des personnes qui l'ont connu davantage ne nous en avaient suffisamment instruits. Je ne ferai plus qu'une seule remarque : c'est que les hommes qui ont reçu de la nature des dons exceptionnels, mais qui ont été placés dans une sphère étroite ou du moins hors de proportion avec leurs talents, tombent d'ordinaire dans la bizarrerie. Ne trouvant pas l'emploi naturel de leurs fa-

cultés, ils ont recours à des excentricités pour se faire valoir [1]. »

Gœthe avait alors vingt-cinq ans; il avait fait *Gœtz de Berlichingen*, *Werther* et quelques drames. Quant à Klopstock, il apparaissait au jeune débutant comme un maître reconnu, car il était au plus haut de sa renommée. Quand, revenant de Carlsruhe, il passa une seconde fois par Francfort, Gœthe lui montra les premiers fragments de *Faust:* Klopstock en parut satisfait, quelle que fût d'ailleurs la différence de leurs opinions littéraires [2]. Voilà où en étaient les relations entre les deux poëtes lorsque l'un alla s'établir à Hambourg et que l'autre s'attacha au jeune duc de Saxe-Weimar. Klopstock voyait en Gœthe un disciple fidèle et soumis. Celui-ci lui témoignait en effet la plus grande déférence, mais il n'en prétendait pas moins garder sa liberté; et Klopstock eut le tort d'affirmer trop hautement vis-à-vis de Gœthe, ainsi que de tous les jeunes écrivains, l'autorité qu'il avait acquise sur la littérature allemande. Il s'attribuait la mission de réformer les mœurs autant que la poésie; il jugeait la conduite des gens de lettres, non moins que leurs ouvrages. Or, à peine fut-il arrivé à Hambourg, qu'il reçut de Weimar des nouvelles dont il se montra très-alarmé.

La cour de Weimar célébrait bruyamment le retour du jeune duc. Celui-ci et Gœthe étaient devenus amis intimes. Ils ne se quittaient pas; mais leurs divertissements n'étaient

1. *Vérité et Poésie*, Livre XV.
2. Selon les Mémoires de Gœthe (Livre XVIII), ils se seraient trouvés réunis à la cour du margrave de Bade; mais Klopstock avait déjà quitté Carlsruhe lorsque Gœthe y passa (fin mai 1775) pour faire son premier voyage en Suisse.

pas toujours littéraires. Deux mois s'écoulèrent en fêtes et en mascarades. Wieland, le plus ancien des hôtes de Weimar, trouvait que Gœthe mettait la cour et la ville à l'envers, et il l'appelait le *Lion furieux*. Gœthe lui-même écrivait à Merck : « Nous sommes plus que fous : nous ressemblons au cortége du démon.» C'était alors l'âge révolutionnaire de la littérature allemande. Tout ce qu'on faisait était *infini :* c'était le mot du témps. Le génie était infini, non moins que la passion et la folie. Puis, quand les premiers emportements furent calmés, on revint à des occupations plus sérieuses et plus nobles. Le groupe littéraire se compléta ; Schiller arriva ; le théâtre fut organisé : les beaux jours de Weimar commencèrent.

Mais on pense bien qu'une si grande effervescence n'avait pas échappé à l'œil vigilant de Klopstock. Il envoya une lettre à Gœthe. De même qu'autrefois il s'était séparé de Bodmer, maintenant on se séparait de lui. Mais, tandis que le cœur de Bodmer s'était discrètement épanché dans le sein d'un ami, les remontrances de Klopstock allèrent droit à leur adresse. Voici sa lettre (du mois de mai 1776) :

« Je vais vous donner, mon cher Gœthe, une preuve de mon amitié. Je le fais presque à contre-cœur, mais je suis forcé de le faire. Laissez-moi vous dire d'abord que je suis bien renseigné : autrement, je me tairais. Ne croyez pas que je sois déterminé par l'envie de me mêler de vos affaires ; ne croyez pas non plus que je vous condamne parce que nous avons peut-être en tel ou tel point des principes différents. Mais, à part nos principes, les vôtres comme les miens, que peut-il advenir à la longue de tout cela ? Si le duc continue de boire jusqu'à s'en rendre malade, il abré-

gera sa vie, au lieu de fortifier son corps, comme il le prétend. On a vu des hommes très-forts (et le duc ne l'est certes pas) se tuer ainsi.

« Les Allemands ont toujours reproché avec raison à leurs princes d'avoir eu trop peu de rapports avec les gens de lettres. Aujourd'hui, ils font une exception en faveur du duc de Weimar. Mais les autres princes ne seront que trop excusables de persévérer dans leur ancienne conduite, si ce que je crains arrive. La duchesse, aujourd'hui, peut encore réprimer sa douleur; mais cette douleur sera bientôt un chagrin ; et alors, que deviendra-t-elle ? Ne vous vantez pas, Gœthe, d'avoir pour elle autant d'amitié que moi.

« Il dépend de vous de montrer cette lettre au duc. Je ne m'y oppose pas : au contraire. Car sans doute il n'en est pas encore venu au point de ne pouvoir supporter la vérité de la bouche d'un ami sincère. »

Gœthe répondit :

« Épargnez-nous à l'avenir de pareilles lettres, mon cher Klopstock. Vous ne nous sauverez pas ; vous nous causerez seulement quelques heures d'ennui. Vous sentez vous-même que je n'ai rien à vous répondre. Car ou bien, comme un écolier, j'entonnerais un *pater peccavi*, ou je vous donnerais de mauvaises raisons, ou de bonnes, ou de simples phrases ; mais à quoi bon ? Ainsi, plus un mot de cette affaire. Croyez-moi, il ne me resterait pas un instant de liberté dans mon existence, si j'écoutais tous les conseils que l'on me donne.

« Ce qui a fait de la peine au duc, c'est qu'une pareille lettre vînt de Klopstock. Il vous aime et vous honore. Vous savez que je fais de même. Adieu donc. »

Klopstock fut profondément blessé; il ne répliqua que ces quelques mots :

« Vous avez méconnu la preuve d'amitié que je vous ai donnée, quelque grande qu'elle fût : d'autant plus grande que je ne me mêle pas volontiers, sans y être convié, des affaires d'autrui. Et puisque vous confondez *ma* lettre avec toutes les lettres, et *mon* conseil avec tous les conseils que l'on vous donne, je vous déclare que vous ne méritiez pas cette preuve d'amitié [1]. »

Gœthe ne répondit plus. Cependant cette polémique eut encore un dernier acte, et non le plus honorable pour le chantre du Messie. Un jeune homme, nommé Cramer, écrivit, sous les yeux de Klopstock, un livre intitulé : *Klopstock, fragments de lettres écrites par Tellow à Elisa.* Le jeune Cramer prouvait que Klopstock avait atteint la perfection dans l'art, que Gœthe était un mauvais poëte, aussi bien que Shakspeare, et qu'à Weimar on ne savait pas écrire l'allemand. Toute l'école de Weimar, y compris Herder et Wieland, était frappée d'anathème. En même temps, la vie de Klopstock était exposée par Cramer à l'admiration de tous les amis de la poésie et de la morale [2].

Klopstock lui-même publia encore quelques traités et dialogues, où il montra que la langue allemande, restaurée

1. *Kurzer Briefwechsel zwischen Klopstock und Gœthe, im Jahre* 1776. Leipsick 1833.

2. *Klopstock in Fragmenten aus Briefen von Tellow an Elisa.* Hambourg 1777,78. — Cramer est également l'auteur de la Biographie de Klopstock citée plus haut. Il était membre du *Hainbund* de Gœttingue; il mourut, libraire à Paris, en 1807. Son père avait été pasteur dans la ville natale de Klopstock, et fut appelé dans la suite, en qualité de premier prédicateur, à Copenhague.

par lui, se gâtait entre les mains de ses successeurs. Ainsi, la scission était complète. A Weimar, cependant, on prenait la querelle moins au sérieux. De temps en temps, on y faisait une épigramme sur Klopstock, et elle ne s'imprimait pas toujours ; ou on le faisait figurer dans une mascarade, sous la robe d'un grand-prêtre. Lorsque Schiller composa le répertoire du théâtre de Weimar, il essaya d'y introduire le drame d'*Arminius*, mais il vit bientôt que la pièce n'avait aucune des qualités exigées pour la scène. Quant à Gœthe, il continuait de reconnaître et de proclamer les services que Klopstock avait rendus à l'Allemagne, et, par les voyageurs qui allaient de Weimar à Hambourg, il envoyait ses compliments au vieux poëte, qui n'y répondait pas.

De tous les ouvrages de Klopstock, celui qui a le plus longtemps soutenu sa réputation, et qui a le plus contribué à la répandre au dehors, c'est son épopée de la Messiade, qui mérite, pour cette raison, un examen spécial.

L'épopée moderne est un genre imité, emprunté à un autre âge. Or, lorsqu'on emprunte un genre de poésie au passé, il faut le transformer selon les idées du temps où l'on vit. Il est loisible à chacun d'écrire une tragédie, mais il est inutile de refaire l'œuvre de Racine. On peut toujours composer une épopée, mais on ne doit pas reproduire l'Iliade. Si l'on veut chausser la sandale d'Homère, il faut du moins la tailler à sa mesure. C'est une règle que les poëtes épiques ont trop souvent oubliée : ils ont écrit dans le style d'Homère et avec les idées d'Homère, au lieu de s'inspirer franchement des idées et des sentiments de leur siècle.

L'épopée est une création des littératures primitives.

C'était l'histoire nationale, à une époque où il n'y avait pas d'autre histoire. Le poëte vraiment épique n'inventait pas son sujet ; il chantait ce que d'autres avaient chanté avant lui, ce que d'autres chantaient en même temps que lui, ce qui était dans toutes les mémoires et dans toutes les bouches. A la légende des héros, il mêlait celle des dieux, parce que les dieux, aussi bien que les héros, comptaient parmi les ancêtres de la nation. Le mélange d'actions divines et humaines dans le récit, l'intervention des dieux dans les affaires des hommes, c'est ce que plus tard on appela le *merveilleux*. Mais, pour le chantre des anciens temps, le merveilleux ne se distinguait en rien de la simple vérité. Homère racontait les actions de Jupiter et d'Apollon, non comme fictions poétiques, mais comme événements historiques, au même titre que les exploits d'Achille et de Diomède. La chronique de l'Olympe était pour lui aussi réelle que la relation du siége de Troie. C'est précisément ce mélange, non préconçu et non calculé, de choses divines et humaines, ce rapprochement inattendu de deux sphères de la nature, cette simplicité d'esprit qui confond à tout moment ce qui est de la terre et ce qui appartient au ciel, ce sont tous ces traits réunis qui font l'éternel charme de la poésie d'Homère.

Homère est un conteur : si son récit le conduit dans l'Olympe, il fait des contes sur les dieux, comme il en faisait tout à l'heure sur les héros; mais il ne pense pas, à ce moment-là, faire du merveilleux, c'est-à-dire quitter la simple réalité pour entrer dans le domaine des fictions. Le merveilleux n'est, chez lui, que l'esprit naïvement religieux des temps primitifs. Mais les poëtes plus récents se persuadèrent qu'il avait inventé les figures mythologiques pour

donner plus d'éclat à sa poésie; et, afin d'arriver au même résultat que lui, ils inventèrent des figures semblables, ou ils lui empruntèrent simplement les siennes, auxquelles leurs lecteurs et eux-mêmes ne croyaient plus. De là vient déjà la froide mythologie de Virgile; de là, toutes les inventions de l'épopée moderne, depuis la forêt enchantée du Tasse jusqu'à la vision céleste d'Henri IV. On comprit cependant qu'il n'était pas convenable de mêler la mythologie païenne à des sujets chrétiens; alors on composa une mythologie chrétienne, plus ou moins apocryphe, et tout artificielle, sans penser qu'il aurait encore mieux valu présenter les sujets avec leur poésie simple et naturelle, comme le naïf Homère l'avait fait autrefois.

En ce qui concerne le sujet de la Messiade, il y avait deux partis à prendre: le premier était de garder le récit tel qu'il était donné par les Évangiles, avec les événements très-dramatiques qu'il contenait, et avec l'impression religieuse qui s'en dégageait naturellement: c'était le bon parti. L'autre consistait à s'attacher aux éléments surnaturels de l'histoire évangélique, à les multiplier et à les développer encore, à y ajouter le dogme ecclésiastique dans ses formules les plus abstraites, à traiter en sous-ordre ce que l'on pourrait appeler le côté humain du sujet, en un mot, à faire du merveilleux: c'était le mauvais parti; ce fut celui auquel Klopstock s'arrêta.

La Messiade se divise en deux grandes parties. La première, composée de dix Chants, et achevée en 1755, finit à la mort du Messie; c'est celle qui contient le plus de beaux vers et même de belles pages. Les dix derniers Chants, publiés en 1773, se réduisent presque à une série d'apparitions, et vont jusqu'à l'Ascension du Sauveur. Les endroits les

plus touchants du poëme sont ceux que l'abus du merveilleux ne gâte pas. Telle est la scène entre Marie, mère du Rédempteur, et Portia, femme de Pilate. Au moment où Jésus est conduit au prétoire, Marie implore la pitié, non de Pilate, mais de Portia; elle pense que celle-ci, étant femme et mère, saura mieux la comprendre[1]. Un gracieux épisode est celui de Sémida et Cidli, le jeune homme de Naïm et la fille de Jaïre, tous deux rappelés à la vie, qui s'aimaient auparavant, qui s'aiment après leur réveil, et qui font vœu de consacrer au Messie une existence qui n'est plus qu'à moitié de ce monde[2].

Les événements principaux sont traités d'après un procédé uniforme, qui consiste à raconter en peu de mots l'événement lui-même, et à citer ensuite tous les agents surnaturels que l'on peut y faire intervenir. Un frappant exemple, c'est le fait central du poëme, la mort du Christ. Il faut d'abord que l'ange Eloha consacre le lieu du supplice, et ordonne à la troupe des Anges gardiens de se ranger autour du Golgotha. En même temps, Gabriel va chercher dans le soleil les âmes des patriarches, pour qu'elles assistent à la Rédemption. Mais Eloha aperçoit Satan et Adramélech, qui planent orgueilleusement au-dessus de la Croix; il s'élance à leur poursuite, et il les précipite dans la mer Rouge. Ensuite Uriel va prendre dans l'espace l'étoile qui doit être placée devant le soleil et l'obscurcir. Les deux Anges de la Mort descendent, volent sept fois autour de la Croix, et remontent au ciel. Un chérubin recueille les âmes des héros païens qui viennent de mourir, pour qu'elles

1. Chant VII.
2. Chant IV.

adorent le Rédempteur. Enfin, l'un des Anges de la Mort apparaît une dernière fois, et le Messie expire.

Le développement excessif des parties surnaturelles dans la Messiade tient au caractère même de la poésie de Klopstock, qui tend constamment à revêtir les formes les plus pompeuses. Klopstock appartient à une classe d'écrivains qui a des représentants dans toutes les littératures, et qu'on pourrait appeler les emphatiques.

L'emphase, c'est l'apparence de la grandeur. Elle se distingue de la grandeur véritable en ce que celle-ci est dans la pensée, tandis que l'emphase n'est que dans l'expression. Le poëte vraiment grand dit naturellement les choses les plus grandes, parce qu'il s'y élève sans effort. Le poëte emphatique monte péniblement; il grossit sa voix, pour faire croire qu'il a de grandes choses à dire. Il ressemble à l'amphibie de la fable : — Est-ce assez? — Non. — M'y voilà donc? — Point encore. — Et il s'enfle toujours, jusqu'à ce que son style crève et éclate. Ce qui caractérise le poëte emphatique, c'est que chez lui l'expression est toujours d'un degré au-dessus de la pensée. Qu'il ait une chose simple à dire, il emploiera un grand mot. Qu'une idée grande se présente à lui, il voudra qu'exprimée par lui elle devienne sublime. L'emphase n'exclut pas la véritable grandeur; mais elle ne la suppose pas non plus, et les hommes qui aiment par-dessus tout la vérité et le naturel se passeront volontiers des faux ornements qu'elle prodigue, qui n'ajoutent rien aux petites choses et qui sont inutiles aux grandes.

IV

LESSING

La jeunesse de Lessing; traits de son caractère; sa science précoce. — Son arrivée à Leipsick; essais dramatiques. — Lessing à Berlin. Les *Lettres sur la littérature*. Courtes relations avec Voltaire. *Minna de Barnhelm*. *Emilia Galotti*. Le *Laocoon*. — La *Dramaturgie de Hambourg*; jugement de Lessing sur la tragédie française. — Les *Fragments de Wolfenbüttel*. Opinions philosophiques et religieuses de Lessing. *Nathan le Sage*.

L'influence de Klopstock fut tout immédiate; mais elle fut considérable. Un grand mouvement se produisit dans le sein de la nation allemande; le goût des lettres pénétra plus avant dans les classes moyennes. Il ne resta plus qu'à secouer définitivement le joug des imitations étrangères: ce fut le rôle de Lessing. Jamais deux écrivains de qualités plus opposées ne furent appelés à concourir à la même œuvre: l'un, homme d'imagination, dénué de critique, et d'un esprit peu étendu; l'autre, homme de pensée et d'étude, ferme et pénétrant, abordant toutes les questions et y portant toujours la lumière. Leur destinée fut aussi différente que l'était leur caractère. Le premier vécut tranquille dans la pleine possession de sa gloire; le second eut toujours deux ennemis à combattre: l'esprit d'autorité, dont il affranchit l'Allemagne, et le malheur, qu'il ne vainquit jamais.

Lessing n'eut point à se louer de la fortune. Il déclare lui-même n'avoir pas eu dans sa vie une seule année de

bonheur non interrompu. Déjà sa jeunesse a quelque chose de sévère. Son père était pasteur protestant dans la petite ville saxonne de Kamentz. C'était un homme très-instruit, très-éclairé, infatigable dans la science, mais d'un tempérament vif, et résolu à faire de son fils un pasteur comme lui. La mère était douce, bonne, mais d'un esprit ordinaire; elle eut peu d'influence sur l'éducation de ses enfants. Cependant elle contribua plus tard à maintenir l'harmonie entre son mari et son fils, quand celui-ci s'engagea dans la carrière pour laquelle il se sentait fait.

Lessing est né le 22 janvier 1729. Ses premières études se firent à Meissen, dans une école qui ressemblait plus à un couvent qu'à un collége. Tous les élèves y étaient internés, et reçus à peu près gratuitement, après un examen. La tenue y était aussi sévère que les études étaient fortes. On se rappelle combien l'éducation de Klopstock avait été différente. Lessing dépensa l'énergie de sa jeunesse à exagérer encore le régime austère qu'il subissait. Tout voir, tout savoir, telle fut sa première passion. Quand parfois la vivacité naturelle de son âge reprenait en lui le dessus, il exerçait son esprit à saisir les travers de ses camarades et de ses maîtres. Un des premiers témoignages qu'il reçut à l'école fut conçu en ces termes : « Bon garçon, un peu moqueur. » Et quand plus tard un de ses frères plus jeunes se présenta pour être admis, le recteur lui dit : « Sois moins curieux que ton frère. » Lessing quitta l'école avant le temps révolu. Ses maîtres n'avaient plus rien à lui apprendre ; le directeur écrivit au père : « Nous ne pouvons plus rendre aucun service à cet élève; les leçons que ses camarades trouvent trop difficiles sont un jeu pour lui : *c'est un cheval qui demande double avoine.* »

Lessing avait dix-sept ans, et la tête bourrée de science, lorsqu'il fut envoyé à Leipsick pour y faire ses études de théologie. C'était la première fois, pour ainsi dire, qu'il voyait le monde, et il fut saisi d'un étonnement profond. Leipsick était alors la ville la plus animée de l'Allemagne, le centre de la littérature, le rendez-vous des plaisirs et du bon ton ; on l'appelait le petit Paris. Le jeune Lessing s'était figuré jusque-là, comme il le dit lui-même, que la vie et le bonheur étaient renfermés dans les livres. Quelle fut sa surprise de voir des étudiants, non rêveurs et sérieux comme ceux qu'il avait connus, mais à l'œil vif et à la démarche résolue ! Dans les sociétés où on le présenta, il s'aperçut que sa science lui était inutile. Il fit plus tard à sa mère, dans une lettre, la confidence de ses mésaventures :

« Je compris, dit-il, que les livres avaient fait de moi un savant, mais non pas un homme. Lorsque je me risquais à sortir de ma chambre et à fréquenter mes semblables, bon Dieu ! que je me sentais différent d'eux ! J'étais embarrassé de ma personne ; je doutais que je fusse fait comme tout le monde ; j'abordais les gens avec une mine qui leur faisait croire que j'avais mauvaise opinion d'eux ; enfin j'étais comme un pauvre ignorant qui ne sait se conduire. Je fus honteux, comme je ne l'avais jamais été. Et, sans tarder, je pris la résolution de me transformer. J'appris la danse et l'escrime. Je veux confesser tous mes méfaits : je pourrai ensuite dire du bien de moi-même, après en avoir dit franchement du mal. En peu de temps, ceux qui m'avaient prédit que je n'arriverais jamais à rien, furent étonnés de mes progrès. Je gagnai de l'adresse ; enfin, j'entrai hardiment dans la vie, et j'appris à vivre [1]. »

1. Lettre du 20 janvier 1849. — L'édition la plus complète des Œuvres

On voit quel était le caractère de l'homme : il ne faisait rien à demi. Il devait entrer, selon la volonté paternelle, à la Faculté de théologie; mais il se fit inscrire à l'École de médecine, tout en suivant les cours littéraires; et, pour compléter sa métamorphose, il écrivit une comédie, *Le jeune Savant*, où il persiffla sa science d'autrefois. C'était, du reste, un faible début dans un genre où il s'illustra quelques années plus tard. Lessing avait rencontré, dès son arrivée à Leipsick, un ami d'enfance, nommé Mylius, qui dirigeait une petite Revue, et qui, en sa qualité de journaliste, avait des relations au théâtre. L'art dramatique était alors, en Allemagne, dans un état très-rudimentaire. Il y avait peu de théâtres permanents; les comédiens voyageaient d'une ville à l'autre, et des troupes françaises leur faisaient une forte concurrence. Leipsick était pour eux un excellent séjour, à cause des grandes foires. La troupe du directeur Neuber y donnait alors des représentations. Madame Neuber avait une certaine réputation de tragédienne; elle jouait surtout dans les pièces que madame Gottsched ou Félix Weisse traduisaient du français. Lessing lui présenta sa comédie; elle la joua, et la fit réussir : la vocation du jeune écrivain était décidée.

Cependant toutes ces choses ne pouvaient manquer de s'apprendre à Kamentz. On était au mois de décembre de l'année 1747, au moment de la foire de Noël : une foire qui est encore en usage dans beaucoup de villes allemandes, et qui a pour prétexte une exposition de joujoux. Un autre usage s'est conservé en Saxe : on fait dans chaque famille

de Lessing a été publiée par LACHMANN, en 13 vol. in-8° ; Berlin 1739,40. — Pour la vie de Lessing, voir : ADOLF STAHR, *Lessing, sein Leben und seine Werke*; 2e éd. 2 vol. Berlin 1862.

un gâteau de Noël, et l'on envoie sa part à l'enfant qui est loin de la maison. Un ami du pasteur de Kamentz, se rendant à la foire, fut chargé de rendre visite au jeune Lessing. Il le trouva en société avec quelques comédiens, et il eut le regret de voir le gâteau mangé par eux. Il apprit aussi les autres méfaits de Lessing, et il en fit un récit fidèle au presbytère de Kamentz. Le père ne put retenir son indignation, la mère perdit connaissance, et alors le pasteur écrivit cette lettre, qu'on a de la peine à lui pardonner :

« Prends la poste au reçu de cette lettre ; viens à la maison ; ta mère se meurt, et veut te voir une dernière fois. »

Lessing se mit en route, au fort de l'hiver, et voyagea, sans perdre un instant, en poste, à pied, comme il put. Il arriva, épuisé de fatigue et transi de froid ; et la première personne qui vint à sa rencontre, ce fut sa mère, qui l'entoura de ses bras. Le père eut un remords. Ce qui l'apaisa surtout, ce fut l'érudition de son fils, qui prouva que, tout en faisant des comédies, il n'avait pas perdu son temps ; et la réconciliation fut complète lorsque le jeune homme offrit d'écrire les sermons de son père, et les écrivit mieux que lui. On décida que Lessing continuerait ses études littéraires et scientifiques, pour entrer plus tard dans la carrière universitaire, et, au printemps de l'année 1748, il retourna à Leipsick.

Là, il composa quelques nouvelles comédies, tout en faisant des traductions pour vivre. Sa première société se dispersa bientôt. Les comédiens s'en allèrent à Vienne. Lui-même suivit son ami Mylius à Berlin. C'est dans cette ville qu'il marqua d'abord nettement sa position comme critique. Il se mit en relation avec quelques jeunes écrivains : c'étaient surtout le philosophe Moïse Mendelsohn, esprit

large et généreux, auteur d'un bel ouvrage sur *L'Immortalité de l'âme*, et Nicolaï, fils d'un libraire, l'un des fondateurs du rationalisme moderne, mais qui tourna plus tard à la scolastique sèche et raisonneuse, et qui parodia le *Werther* de Gœthe. Entre eux et autour d'eux se forma un petit groupe qui, par la critique surtout, exerça une grande influence sur la littérature allemande. Lessing s'y fit remarquer par la sûreté et la finesse de son jugement, en même temps que par un style vif et net, inconnu avant lui, et dont il est resté le modèle. La phrase de Lessing est courte et rapide; elle est le contraire de la grande période; elle a quelque chose de français dans son allure : c'est une forme admirable pour la polémique, la critique, le dialogue. Lessing fut pendant plusieurs années l'un des collaborateurs les plus actifs des *Lettres sur la littérature du jour* [1]. Il était convenu entre lui et ses amis que chacun donnerait, dans un style familier, ses impressions sur les ouvrages nouveaux, prenant les sujets au hasard, faisant peu de théorie, montrant la vérité par des exemples. Quant à l'esprit général, on restait surtout indépendant de Klopstock, la grande autorité du moment. Lessing, en particulier, traitait le maître avec respect, et reconnaissait les services qu'il avait rendus à la poésie nationale; mais il contestait énergiquement au chantre du Messie et à ses disciples le droit de juger les productions de l'art au point de vue d'une théologie dogmatique et étroite. Après les systèmes absolus des écoles précédentes, une telle critique, à la fois simple et ferme, ne pouvait manquer d'avoir une heureuse influence [2].

1. *Briefe die neueste Literatur betreffend*; 24 séries, Berlin, 1759-65, chez Nicolaï.

2. Les Lettres écrites par Lessing ont été recueillies dans ses Œuvres. Voir, sur Klopstock et son école, les Lettres XLIX et LI.

La critique de Lessing se fondait sur une étude assidue des littératures étrangères. Il connut à Berlin un jeune Français, nommé Richier, pauvre comme lui, qui venait quelquefois le voir dans sa mansarde, et avec lequel il lisait les écrivains classiques de la France. Richier devint la secrétaire de Voltaire, qui logeait alors au château royal de Berlin. Nulle comparaison, à ce moment-là, entre la gloire européenne de Voltaire et la réputation naissante de Lessing. C'était un grand honneur pour celui-ci d'être admis parfois à la table du philosophe. Leurs relations furent de courte durée; mais elles laissèrent dans l'esprit de Lessing un éloignement invincible pour l'homme qui cherchait par tous les moyens à être le dominateur de son siècle.

Il y a dans la vie de Voltaire des circonstances où l'on a besoin de se souvenir qu'il fut le défenseur de Calas et de Sirven. Il était alors en contestation avec les juges de Berlin; et Lessing avait été chargé, par l'intermédiaire de Richier, de traduire en allemand les mémoires que Voltaire rédigeait en français pour sa défense.

C'était à la fin de la première guerre de Silésie. La paix de Dresde avait consacré les victoires de Frédéric II. La Saxe était, comme toujours, victime des démêlés entre l'Autriche et la Prusse; elle payait une indemnité d'un million de thalers. Cette indemnité et les frais de la guerre avaient épuisé le trésor saxon; et l'électeur avait été obligé de faire une émission de papier-monnaie. Après la paix, ces valeurs tombèrent; mais une partie en avait déjà été apportée en Prusse. Frédéric déclara que les valeurs saxonnes aux mains des sujets prussiens seraient remboursées par le trésor royal; mais il défendit d'en introduire de nouvelles. Là-dessus, Voltaire envoya un banquier juif, nommé Hirsch, acheter du papier

saxon à Dresde; mais à peine Hirsch fut-il parti, que Voltaire reçut d'un autre juif, Ephraïm, l'offre d'un marché semblable à un taux inférieur. Alors il fit revenir le premier, le fit arrêter et même maltraiter, garda des diamants qu'il tenait de lui en dépôt, et déclara ne rien lui devoir : de là le procès.

Frédéric, ayant eu connaissance du fait, ordonna de relâcher le juif, et il laissa le procès suivre son cours. Loin d'intervenir en faveur de son ami, il écrivit sa comédie de *Tantale en procès*, première cause de mésintelligence entre le poëte et le souverain[1]. Mais les juges de Berlin n'osèrent ce jour-là être intègres : Voltaire eut gain de cause.

Le procès jugé, Voltaire alla passer la saison d'été à Potsdam, où il mit la dernière main au *Siècle de Louis XIV*. L'impression était terminée lorsqu'il revint à Berlin, et Richier fut chargé, avant la publication, de préparer les exemplaires destinés à la famille royale. Lessing était impatient de lire le *Siècle de Louis XIV*. Poussé par sa fatale curiosité, il pria Richier de lui prêter un exemplaire, le lut rapidement, et commit l'imprudence de le communiquer à un ami, lequel fut indiscret. Voltaire apprit tout, conçut des soupçons, s'imagina qu'on préparait une contrefaçon de son ouvrage, ou une traduction clandestine. Pour comble de malheur, Lessing venait de quitter Berlin pour quelques jours. Voltaire manda son secrétaire, le força d'écrire à Lessing une lettre qu'il lui dicta, et ensuite le chassa de sa maison.

La lettre de Richier est perdue; mais la réponse, dont Richier n'eut pas connaissance, a été retrouvée plus tard

1. La comédie est-elle réellement de Frédéric II ? Le fait est qu'on la lui attribua dans l'origine.

dans les papiers de Lessing, et publiée par son frère. Elle est écrite en français ; Lessing flatte indirectement Voltaire, espérant obtenir ainsi le pardon de son ami :

« Vous me croyez donc capable, monsieur, d'un tour des plus traîtres? et je vous parais assez méprisable pour me traiter comme un voleur qui est hors d'atteinte ? On ne lui parle raison que parce que la force n'est pas de mise.

« Voilà l'exemplaire dont il s'agit. Je n'ai jamais eu le dessein de le garder. Je vous l'aurais même renvoyé sans votre lettre, qui est la plus singulière du monde. Vous m'y donnez des vues que je n'ai pas. Vous vous imaginez que je m'étais mis à traduire un livre dont monsieur Henning a annoncé il y a longtemps une traduction comme étant déjà sous presse. Sachez, mon ami, qu'en fait *des* occupations littéraires, je n'aime pas à me rencontrer avec qui que ce soit. Au reste, j'ai la folle envie de bien traduire, et, pour bien traduire monsieur de Voltaire, je sais qu'il faudrait se donner au diable. C'est ce que je ne veux point faire. — C'est un bon mot que je viens de dire : trouvez-le admirable, je vous prie ; il n'est pas de moi. — Mais, au fait. Vous vous attendez à des excuses, et les voilà. J'ai pris sans votre permission avec moi ce que vous ne m'aviez prêté qu'en cachette. J'ai abusé de votre confiance ; j'en tombe d'accord. Mais est-ce ma faute si contre ma curiosité ma bonne foi n'est pas la plus forte? En partant de Berlin, j'avais encore à lire quatre feuilles. Mettez-vous à ma place, avant que de prononcer contre moi. Monsieur de Voltaire pourquoi n'est-il pas un Limiers ou un autre compilateur, les ouvrages desquels on peut finir partout, parce qu'ils vous ennuient partout? Vous dites dans votre lettre : Monsieur de Voltaire ne manquera pas de recon-

naître ce service qu'il attend de votre probité. Par ma foi, *voilà autant pour le brodeur*. Ce service est si mince, et je m'en glorifierai si peu, que monsieur de Voltaire sera assez reconnaissant s'il veut bien avoir la bonté de l'oublier. Il vous a fait beaucoup de reproches que vous ne méritez pas? J'en suis au désespoir; dites-lui donc que nous sommes amis, et que ce n'est qu'un excès d'amitié qui vous a fait faire cette faute, si c'en est une de votre part. Voilà assez pour gagner les pardons d'un philosophe. »

Voltaire, sans attendre cette lettre, en avait déjà écrit une autre à Lessing, où le mot de vol paraît deux fois, avec une menace de procès. Les relations de ces deux hommes, dont chacun fut un novateur à sa manière et selon le tempérament de sa nation, furent ainsi brusquement interrompues; mais Lessing garda de cette courte correspondance une impression qui explique la secrète animosité avec laquelle il commenta plus tard les tragédies de Voltaire.

Le théâtre était la préoccupation constante de Lessing; mais, en attendant qu'il examinât tout le répertoire allemand, composé en grande partie d'ouvrages traduits, il commençait lui-même à créer un théâtre national. Il écrivit successivement plusieurs pièces dans des genres différents : un drame bourgeois dans le goût de Diderot, *Miss Sara Sampson* (1755), qui, pour le sujet, rappelle le roman de *Clarisse* de Richardson ; ensuite un drame antique, *Philotas* (1759); enfin la comédie de *Minna de Barnhelm* (1763), qui ouvre une période nouvelle dans l'histoire du théâtre allemand. C'était la première fois que les mœurs du temps étaient présentées sur la scène dans une pièce originale et

bien conduite. Lessing conçut l'idée de cette pièce lorsqu'il fut appelé, en qualité de secrétaire, auprès du général de Tauenzien, gouverneur de la ville de Breslau pendant la guerre de Sept-ans. Il eut alors l'occasion d'étudier l'esprit de l'armée et ses rapports avec la classe bourgeoise. Son héros, le major de Tellheim, est placé dans l'alternative de lever une contribution de guerre onéreuse et injuste, ou de contrevenir à ses ordres en engageant sa propre fortune. Il choisit ce dernier parti. Plus tard il est accusé de s'être laissé corrompre, et il tombe en disgrâce. Son innocence est reconnue à la fin de la pièce ; mais, dans l'intervalle, l'auteur fait passer devant nos yeux une série de types, tels que ce sergent qui ne conçoit pas que la guerre finisse jamais, et qui veut se mettre au service du roi Héraclius dont il a lu l'histoire dans un roman ; ou ce monsieur Riccaut de la Marinière qui abuse de son esprit et de sa qualité de Français pour vivre d'intrigue[1]. En Allemagne, on avait alors si peu l'habitude de voir les événements du temps portés sur la scène, que la pièce fut d'abord défendue, même à Berlin, quoiqu'elle rappelât les récentes victoires de Frédéric. Elle ne put être jouée dans cette ville qu'en 1768, lorsqu'elle était déjà imprimée ; et depuis elle est restée au théâtre.

« Vous pouvez penser, disait plus tard Gœthe à Eckermann, quel effet cette pièce produisit sur nous qui étions jeunes, au milieu des ténèbres qu'elle dissipa tout d'un

1. Dans le nombre des Français que l'espoir d'un succès facile attirait en Allemagne, il devait y avoir des chevaliers d'industrie, que Lessing avait certes le droit de mettre en scène. Comment donc madame de Staël a-t-elle pu supposer que Lessing ait voulu, dans ce M. Riccaut, ridiculiser la France ?

coup. C'était vraiment un brillant météore. Elle nous fit comprendre qu'il y avait encore quelque chose de plus élevé que les faibles conceptions de la littérature de ce temps. Les deux premiers actes sont un vrai chef-d'œuvre d'exposition, où l'on apprit beaucoup, et où l'on peut apprendre encore. Il est vrai qu'à présent on ne veut plus entendre parler d'exposition. Les effets qu'autrefois on attendait au troisième acte, on veut les trouver dès la première scène; et l'on ne songe pas qu'il en est de la poésie comme d'un voyage maritime, où il faut s'éloigner du rivage et gagner la haute mer, avant de pouvoir voguer à pleines voiles[1]. »

De toutes les pièces de Lessing, celle qui l'occupa le plus longtemps, ce fut *Emilia Galotti*, commencée en 1758, publiée seulement en 1772. Le sujet n'était autre que celui de l'héroïne Romaine Virginie, que son père tua pour la sauver du déshonneur, et qui fut la cause indirecte de l'affranchissement de Rome. Mais Lessing, s'efforçant toujours de rapprocher le théâtre de la vie contemporaine, transporta ce sujet, en changeant les noms des personnages, à la cour d'un prince italien des temps modernes. Il pensait avec raison que le sentiment de la patrie romaine n'était pas fait pour émouvoir le cœur des Allemands du dix-huitième siècle. Il porta tout l'intérêt sur l'événement tragique, sans y mêler aucune complication étrangère. Aussi tout, dans ce drame, est vie et mouvement. L'action est si rapide, qu'elle laisse à peine au dialogue l'espace nécessaire pour se développer. Des scènes entières sont réduites à quelques lignes; et si la pièce a un défaut réel, c'est son extrême concision. Mais Lessing voulait opposer une digue aux

1. ECKERMANN, *Conversations de Gœthe :* à la date du 27 mars 1831.

productions vides et déclamatoires qui envahissaient le théâtre allemand, en montrant par un exemple comment il fallait réduire un drame à ses parties essentielles.

Ainsi Lessing ouvrait à chaque pas des routes nouvelles ; et c'est dans la capitale de Frédéric II, dans le voisinage d'une cour toute formée à l'école de la France, qu'il tentait la régénération de la littérature allemande. C'est aussi à Berlin que fut composé l'ouvrage de Lessing qui résume le mieux ses théories sur l'art. Il a pour titre : *Laocoon, ou des limites de la peinture et de la poésie* (1766). Jusque-là, on avait assimilé la poésie à la peinture, et l'on était tombé peu à peu dans tous les abus de la poésie descriptive. Lessing montra combien les deux arts étaient différents. Le *Laocoon*, rempli de remarques fines et d'excellents conseils, ne s'analyse pas; mais le titre en indique l'idée générale. Le peintre et le sculpteur représentent un seul moment d'une action; le poëte en reproduit au contraire les moments successifs. L'auteur du groupe de Laocoon ne nous fait assister qu'au moment le plus important du martyre de son héros : Virgile, traitant le même sujet, nous fait suivre ce martyre depuis le commencement jusqu'à la fin. Que résulte-t-il de cette comparaison ? C'est que la peinture et la sculpture montrent des attitudes fixes, des situations invariables, tandis que l'essence de la poésie c'est la variété, le mouvement, l'action. Cette conclusion était dirigée contre Bodmer, Klopstock et leurs disciples; c'était la condamnation de la poésie froide et monotone.

Ainsi l'attention de Lessing était dirigée en tous sens; il explorait sans cesse tout le domaine de la poésie et de l'art; mais c'est à la poésie dramatique qu'il revenait

toujours. Il crut un moment pouvoir réaliser une partie des réformes qu'il méditait, lorsqu'il fut appelé à Hambourg comme critique de théâtre et jusqu'à un certain point comme directeur. Cette ville n'avait encore eu, comme toutes les villes allemandes, que des comédiens de passage, qui jouaient à leurs risques et périls, jusqu'au moment où le public les abandonnait, ou que la désunion se mettait entre eux. Quelques négociants de Hambourg eurent l'idée de fonder un théâtre permanent. Ils se formèrent en comité; ils engagèrent des acteurs; enfin ils appelèrent Lessing pour diriger les représentations et en rendre compte dans une feuille théâtrale.

Le théâtre s'ouvrit le 23 avril 1767, et huit jours après parut le premier numéro de la gazette. Lessing annonça qu'il parlerait, après chaque représentation, des mérites de la pièce et du jeu des acteurs. Mais il fut bientôt obligé de renoncer à la seconde partie de son programme. Les actrices se révoltèrent d'abord. L'une, madame Hensel, première tragédienne, fut blessée d'une remarque qui lui semblait contenir une critique. L'autre, une demoiselle Mécour, fit stipuler dans son engagement qu'il ne serait pas question d'elle dans le journal. Lessing fut donc obligé de se renfermer désormais dans l'examen des pièces, et nous ne devons pas le regretter aujourd'hui, car ses analyses furent par là même plus approfondies au point de vue littéraire.

Un seul détail donnera une idée de ce qu'était alors le théâtre allemand. Lessing parle en tout de cinquante et une pièces, dont treize seulement sont originales; les autres sont pour la plupart traduites du français. Lessing laissa subsister tout le répertoire; mais il voulut que le

goût du public se formât sur les chefs-d'œuvre des nations étrangères, et il lui vint en aide par des comparaisons et des analyses critiques. Ses observations durent porter avant tout sur les écrivains français qui régnaient en maîtres souverains sur la scène allemande, et, quoi qu'on ait pu dire, il ne démentit pas, en parlant de la France, l'impartialité habituelle de son esprit. Il serait difficile de trouver, dans toute la série de ses articles sur Corneille, sur Racine, sur Voltaire, une critique importante qui n'eût été formulée avant ou après lui par un écrivain français. Il pensait que la tragédie française du dix-septième et du dix-huitième siècle était trop esclave des trois unités. « Je voudrais, disait-il, que la *Mérope* de Voltaire durât huit jours et qu'elle se passât en sept lieux différents, pourvu qu'elle eût des beautés capables de me faire oublier la violation des règles. » Et il ajoutait : « La plus grande régularité dans la composition ne compense pas la plus petite faute dans la peinture des caractères. » Il reprochait ensuite à la tragédie française de parler un langage trop pompeux et de donner trop de place à la galanterie ; et, en cela, il était de l'opinion de Fénelon et de Diderot. « La cour, disait-il, n'est pas le lieu où l'on peut étudier la nature : si la pompe et l'étiquette font de l'homme une machine, c'est le devoir du poëte de refaire de la machine un homme. » Au fond, il cherchait à persuader aux poëtes de son temps que les courtisans du grand Roi n'étaient point des personnages à mettre en scène devant des bourgeois allemands du temps de Frédéric II, et que, cessant de copier Racine et Corneille, ils n'avaient qu'à s'inspirer désormais des idées et des sentiments de leur siècle : et il prêchait d'exemple.

Niait-il pour cela le génie de Corneille et de Racine? Non, mais il voulait qu'on abandonnât leur système dramatique, comme ayant été conçu dans un autre temps et en vue d'une autre société. On a souvent relevé ce mot de Lessing: « Donnez-moi n'importe quelle pièce de Corneille, je la ferai mieux que lui. » Mais Lessing continue : « et pourtant je ne suis pas un Corneille ; » et toute la phrase se trouve dans un article où il cherche à démontrer aux jeunes poëtes que, lors même qu'ils auraient du génie, comme ils se l'imaginaient facilement, ils ne seraient point sûrs de réussir, et qu'il leur resterait encore à étudier l'art dramatique et les conditions du théâtre. Et il ajoute : « Je n'ai pas de génie, quant à moi ; si j'ai réussi à faire quelque chose, c'est par une longue étude ; mais l'étude m'a si bien servi, que souvent je découvre le vrai, là où un homme de génie est exposé à se tromper ; je serais capable de corriger Corneille, et pourtant je ne suis pas un Corneille [1]. »

Les articles de Lessing furent réunis et publiés en deux volumes, sous le titre de *Dramaturgie de Hambourg* (1769). Le théâtre lui-même ne put se maintenir. Une troupe française étant arrivée dès l'automne de la première année, les représentations allemandes furent abandonnées. Reprises au printemps suivant, elles durèrent encore jusqu'au mois de novembre. Lessing quitta Hambourg : il venait d'être appelé comme bibliothécaire à Wolfenbüttel, près de Brunswick, où il passa les dernières années de sa vie.

1. Voir les derniers articles. — Lessing dit précisément le contraire de ce qu'on lui fait dire. Il y a, dans la page citée, à la fois un trait touchant de modestie, un sage conseil aux poëtes qui débutent, et un beau témoignage sur Corneille, que Lessing savait admirer malgré ses défauts.

Laissons un instant la littérature, et essayons d'entrer dans l'intimité de l'écrivain. Jusqu'ici, la tendresse n'a eu guère de place dans sa vie; c'est à peine si elle consola quelques-uns de ses derniers jours. Lessing se maria tard; et son mariage fut presque un acte de dévouement. Il eut pour ami intime, à Hambourg, un négociant nommé Kœnig, qui faisait le commerce de soies en Autriche et en Italie, et qui avait des fabriques à Vienne. Kœnig mourut subitement dans un voyage; sa femme resta, avec quatre enfants, en face d'une succession difficile. Lessing s'occupa des enfants, et il aida la mère du peu d'influence qu'il avait. Il ne fut question de mariage entre eux que trois années plus tard; et leur union fut retardée encore par des scrupules réciproques, aucun des deux ne voulant charger l'autre de ses embarras financiers: car Lessing était pauvre, et madame Kœnig ne savait encore ce qui lui resterait de sa fortune.

Quand leur Correspondance fut publiée, après la mort de Lessing, par son frère [1], on fut étonné de n'y rien trouver qui ressemblât au style sentimental de l'époque. Le caractère d'Éva Kœnig s'y dessine comme celui d'une femme prudente et résolue, d'un enjouement naturel, et d'une simplicité qui n'est pas sans grâce. En littérature, elle se contentait d'avoir du bon sens et un peu d'esprit. Un jour, par exemple, pendant qu'elle était à Vienne, occupée à réaliser la fortune de ses enfants, Lessing lui apprit que Klopstock

1. *Freundchaftlicher Briefwechsel zwischen G. E. Lessing und seiner Frau (Kœnig). Herausgegeben von* K. G. Lessing; 2 vol. Berlin, 1789. — Cette correspondance est comprise dans l'édition des Œuvres de Lessing publiée par Lachmann. — Une édition séparée, plus complète que l'ancienne, en a été publiée récemment: *Briefwechsel zwischen Lessing und seiner Frau, neu herausgegeben von* Alfred Schœne. Leipsick, 1870.

avait fondé à Hambourg une société de lecture pour les dames, et lui demanda en plaisantant si elle voulait y être admise. Elle répondit (16 mars 1771) :

« Ce que vous m'apprenez des réunions *klopstockiennes* m'a bien fait rire. Je me représente tout le cercle de ces dames, et lui au milieu d'elles, plein de ravissement en voyant, à l'endroit le plus touchant de la lecture, les larmes rouler sur les joues de ses auditrices. Je ne crains qu'une chose, c'est qu'en pénétrant dans la demeure de quelques-unes de ces dames, il n'y fasse des découvertes qui soient de nature à troubler son contentement. Ne me faites donc point recevoir dans le cénacle. Au reste, je suis convaincue que Klopstock n'y admet que de jolies femmes, et je craindrais de n'y pas faire assez d'effet. »

Ailleurs, elle parle d'une comédie d'un M. de Gebler, conseiller d'État, ami de Lessing, et qui lui était utile à elle-même dans ses affaires : « Je n'ai pu en finir la lecture, dit-elle (15 juin 1772), et je vous plains d'être obligé de lui en faire compliment... Complimentez toujours, et le plus gentiment que vous pourrez ; car je crois qu'il vous pardonnerait plutôt de douter de sa probité que de son talent de poëte. Cela le rend ridicule, et c'est dommage; car c'est un bien honnête homme. »

Le ton habituel de la Correspondance est plus sérieux. Les plus nobles sentiments s'y expriment de part et d'autre. Voici, par exemple, quelques lignes de madame Kœnig sur le commencement de ses relations avec Lessing (25 novembre 1771) :

« Je puis me rappeler avec un esprit tranquille tout le temps

de ma vie passée, jusqu'au jour où j'eus la faiblesse de convenir d'une affection que j'aurais dû cacher, aussi longtemps du moins que j'avais à lutter contre des obstacles. Je suis persuadée que vous vous seriez toujours intéressé à mon sort, comme un véritable ami ; mais mes affaires ne seraient pas devenues les vôtres, et vous ne vous en tourmenteriez pas, comme vous le faites maintenant. Ma résolution est inébranlable : si mon avenir s'annonce mal, je l'accepterai pour moi seule, et je ne souffrirai pas que votre sort soit confondu avec le mien. Vous savez mes raisons, et, si vous êtes sincère, vous n'oserez les combattre; car votre propre cœur vous dira qu'en pareil cas vous agiriez de même... » Et ailleurs (12 novembre 1771) : « Je voudrais bien, dans le coin le plus misérable, vivre de pain et d'eau, si j'étais sortie de ce labyrinthe. »

Ce labyrinthe, c'était une fortune douteuse à réaliser. Madame Kœnig apprit enfin qu'il lui restait un revenu de quelques centaines de thalers pour élever ses enfants. Quant à Lessing, sa situation n'était pas bien meilleure. Sa place de bibliothécaire lui rapportait six cents thalers. Il en envoyait une partie à ses parents, qui ne pouvaient suffire à l'éducation de leur nombreuse famille. Un jour sa mère lui demanda une petite somme; il ne put en envoyer qu'une partie; quelques semaines après, il reçut la nouvelle de la mort de son père. Le pasteur de Kamentz laissait des dettes : Lessing s'en chargea, et demanda un sursis aux créanciers. Il venait de vendre sa bibliothèque. Ses pièces se jouaient dans toute l'Allemagne, mais ne l'enrichissaient pas. Il se remit alors à faire des articles de revue. « C'est un travail qui va vite, écrit-il à son frère;

j'envoie un *chiffon* après l'autre chez l'imprimeur, et je reçois quelques louis qui me font vivre au jour le jour [1]. » Il attendit pendant trois ans une augmentation de traitement de deux cents thalers; et il traversa bien souvent en solliciteur cette place de Brunswick où, cinquante ans plus tard, on lui érigea une statue colossale. Enfin sa demande fut agréée, lorsqu'en 1775 il fut revenu d'un voyage en Italie, où il avait accompagné le prince héritier. Il se maria avec Éva Kœnig en 1776. Une période plus tranquille commença pour lui; mais elle fut courte. Il perdit sa femme après deux années de mariage. De ce moment, sa vie ne fut plus qu'une suite de souffrances, jusqu'au jour de sa mort, le 15 février 1781.

Les dernières années de Lessing furent surtout occupées par des discussions théologiques : nous n'en dirons que ce qui sera nécessaire pour achever de caractériser l'homme. Lessing commença, en 1774, la publication d'une série d'articles sous le titre de *Fragments d'un Inconnu.* On sait aujourd'hui que l'Inconnu était un professeur du collége de Hambourg, nommé Reimarus, lequel, ayant conçu des doutes sur la vérité du christianisme tel qu'on le lui avait enseigné dans les écoles, s'était mis à étudier les Livres saints, les Pères de l'Église, les philosophes anciens, et avait consigné le résultat de ses recherches dans un ouvrage intitulé : *Défense des adorateurs de Dieu selon la raison.* Cet ouvrage n'était point fait pour la publicité, du moins pour une publicité immédiate. L'auteur le garda pendant vingt ans, le remaniant et le complétant sans cesse ; et il décida qu'après sa mort le manuscrit resterait entre les mains de ses héritiers, jusqu'au moment où l'un

1. Voir la lettre du 8 avril 1771.

d'eux jugerait convenable de le publier, jusqu'à une époque plus éclairée que la sienne, disait-il. Du reste, le système de Reimarus n'était autre que celui des déistes anglais; il consistait à conserver, du christianisme, la morale et le caractère historique du Christ: tout le côté surnaturel était mis sur le compte de la tradition ecclésiastique, qui avait commencé, selon l'auteur des Fragments, au temps même des apôtres. Reimarus mourut en 1768, laissant une fille, Élisa, et un fils, qui fut médecin à Hambourg. Lessing reçut d'eux l'autorisation de publier quelques parties de l'ouvrage, à la condition expresse de taire le nom de l'auteur et de prendre sur lui toute la responsabilité: condition que Lessing observa toujours. Le premier fragment, qui avait pour titre : *De la tolérance qu'il faut accorder aux déistes,* parut à Wolfenbüttel, en 1774; et cinq autres suivirent, trois ans plus tard, à de courts intervalles. Aussitôt tout le corps ecclésiastique s'émut. On vit surtout se lever un pasteur de Hambourg, le fameux Melchior Gœtz, fougueux luthérien, que Lessing a rendu immortellement ridicule. Gœtz le menaça tour à tour du jugement dernier et de la police municipale ; il le dénonça au duc de Brunswick et au gouvernement prussien; il ameuta contre lui l'université de Gœttingue. Il faillit même, en invoquant l'aide des gouvernements, se prendre dans ses propres filets ; car il fut censuré et menacé de destitution par le conseil de Hambourg, pour avoir prêché trop effrontément contre le catholicisme. Gœtz n'était pas seul de son parti; mais Lessing ripostait de tous les côtés. Il fut intarissable et infatigable, et il répandit au jour le jour tous ces petits écrits qui sont restés des modèles de science et de raisonnement, non moins que d'élévation morale. Lessing, on l'a

dit souvent, ne respirait à l'aise que dans la lutte; il était plus fort contre dix adversaires que contre un seul. Mais il est un autre trait de son caractère qu'on n'a pas assez remarqué : c'est le besoin de sacrifice. Il sentait sa vie s'en aller, sans bonheur pour lui-même : il voulait du moins en consacrer les restes à la défense d'une idée qu'il croyait bonne pour l'avenir. La position qu'il prit dès le commencement de la discussion montre de quel esprit il était animé, et combien il était loin du rationalisme vulgaire. Ce n'étaient point les idées de Reimarus qu'il défendait, c'était le droit de la recherche elle-même. Il était le premier à convenir que l'Inconnu et ceux qui pensaient comme lui pouvaient se tromper, mais à condition qu'on ne les brûlât point pour cela. Il croyait personnellement à la profonde vérité du christianisme ; mais il déclarait que la recherche ne ferait que mieux ressortir cette vérité, la ferait sentir à chacun individuellement, la mettrait en lumière devant tous. Il ne combattait qu'une chose, qui était selon lui la ruine des sociétés : la paresse de l'esprit. C'est dans le cours de cette discussion qu'il prononça ces paroles remarquables : « Ce qui fait la valeur de l'homme, ce n'est point la vérité qu'il possède, ou qu'il croit posséder; c'est l'effort sincère qu'il a fait pour la conquérir : car ce n'est point par la possession, mais par la recherche de la vérité, que l'homme grandit ses forces et qu'il se perfectionne. Si Dieu tenait renfermée dans sa main droite la vérité entière, et dans sa main gauche l'aspiration éternelle vers la vérité, même avec la condition de se tromper toujours, et s'il me disait : choisis ! je saisirais humblement la main gauche, et je dirais : Donne, mon Père, car la vérité pure n'est faite que pour toi ! »

Tandis qu'il guerroyait contre tous les Gœtz de l'Allemagne, Lessing terminait encore deux ouvrages importants. La lutte suscitait en lui les idées; puis, quand le calme était rentré dans son esprit, ces idées perdaient leur pointe agressive, et prenaient une forme plus idéale. Il résuma sa philosophie religieuse dans un traité d'une vingtaine de pages : *L'Éducation du genre humain* (1780), où il établit que les religions sont des moyens que Dieu emploie pour l'éducation des hommes, et qu'elles sont perfectibles comme l'humanité elle-même. Enfin, il composa le drame de *Nathan le Sage* (1779), que l'on peut considérer comme son testament philosophique et littéraire.

Dans ce drame paraissent trois personnages principaux : un juif, Nathan; un mahométan, l'émir Saladin; un chrétien, chevalier du Temple : car l'action se passe au temps des croisades. Un armistice a été conclu entre les croisés et les chefs musulmans. Le templier rompt l'armistice; il est fait prisonnier et condamné a mort. Mais Saladin lui trouve une ressemblance avec un frère qu'il a perdu, et, pour ce motif, il fait suspendre l'exécution. Le chevalier reste prisonnier sur parole, dans l'intérieur de Jérusalem. Un jour, il sauve des flammes une jeune fille, Récha, élevée dans la maison de Nathan; mais, apprenant qu'elle est juive, il repousse avec dédain les témoignages de sa reconnaissance. Jusque-là les trois religions sont ennemies; mais il se trouve à la fin que le templier est frère de Récha qu'il méprisait, et que l'un et l'autre sont les enfants d'un frère de Saladin : c'est dire que les trois religions sont sœurs, et que les hommes qui les professent font partie d'une grande et unique famille.

C'était la pensée dominante de Lessing; c'était la pen-

sée du dix-huitième siècle, dans son expression la plus large et la moins hostile aux croyances particulières. Lessing se distinguait profondément des philosophes français ses contemporains, par la sagesse qui s'unissait en lui à la hardiesse des vues. Il haïssait autant le fanatisme chez les hommes qui détruisent que chez les hommes qui oppriment. « Ne versez pas l'eau trouble, disait-il, avant de pouvoir la remplacer par de l'eau pure ; ne renversez pas le temple, mais construisez un autre temple à côté, afin de trouver un refuge quand l'ancien sera tombé en ruines. Que chacun s'instruise et s'éclaire, afin de n'être pas pris au dépourvu. » Loin de présenter un système tout fait, Lessing provoquait à l'étude, à la réflexion, à la recherche personnelle ; mais cette recherche il la revendiquait comme un droit sacré et inviolable, parce qu'il y voyait le seul salut de l'humanité.

V

HERDER

Education de Herder ; esprit de famille ; impressions locales. — Études à Kœnigsberg ; relations avec Hamann. Séjour à Riga ; idées sur l'enseignement. Les *Fragments sur la littérature allemande*. Voyage en France. — Séjour à Darmstadt et à Buckebourg. Correspondance avec Caroline Flachsland. *Le plus ancien Document de l'histoire de l'humanité*. — Weimar. Universalité de Herder. Les *Idées sur l'histoire de l'humanité*.

Klopstock et Lessing dirigèrent pendant une trentaine d'années, chacun de son côté, le mouvement littéraire en Allemagne; mais leur œuvre fut diversement jugée par la génération suivante. Le nom de Klopstock fut respecté, comme celui d'un glorieux ancêtre, mais son autorité réelle diminua. La réputation de Lessing, au contraire, ne subit aucun échec; son influence s'étendit, et la vérité de ses principes fut mieux reconnue de jour en jour. Jusqu'à la fin du siècle, les esprits les plus distingués de la nation lui restèrent fidèles et s'attachèrent à développer ses principes. Recherche libre dans le domaine philosophique et religieux, et, dans la poésie, abolition des règles et retour à la nature : tel fut, en général, le programme de la jeune école qui débuta vers 1770, et qui acheva de renouveler la littérature allemande.

Les théories de Lessing furent confirmées d'une manière éclatante par les créations de Gœthe, de Schiller et du

groupe qui se forma autour d'eux. Mais son œuvre critique fut directement reprise, et en un sens agrandie, par un des écrivains les plus distingués de ce même groupe, par Herder, esprit moins profond et moins pénétrant que lui, mais intelligence plus vaste peut-être et plus compréhensive. Herder n'a plus rien du polémiste; c'est un critique avec les allures d'un poëte. Lessing avait décidé le combat : Herder cueillit les fruits de la victoire.

Le lieu natal de Herder est une petite ville de la Prusse orientale, une ancienne fondation de l'Ordre Teutonique. Les Chevaliers Teutons, chargés au treizième siècle par les rois de Pologne de contenir les Prussiens encore barbares, avaient garni de forteresses la frontière nord-est de l'Allemagne. Ils élevèrent, dans une position facile à défendre, entre un lac et des marécages, un château qui fut appelé Morungen, ou *les Marais*, et autour duquel se groupèrent des habitations de paysans : ce fut le noyau d'une petite ville qui, au temps de Herder, avait déjà quelque importance. Les environs se composaient, comme tout le nord de la Prusse, de plaines sablonneuses et de forêts. Les habitants étaient ou bûcherons ou tisserands.

On peut juger de la physionomie du pays par une relation de voyage dont le fils de Herder nous a conservé des extraits. On comprend aussi, en lisant cette relation, certaines impressions graves et tristes que Herder a toujours gardées de son enfance. « De loin, est-il dit dans une des premières pages, Morungen a l'aspect d'une vieille ville, bien que, par suite de fréquents incendies, la plupart des maisons soient de construction récente. Mais le voisinage du lac et des marais fait que les toits se couvrent bientôt de mousse : cela donne à l'ensemble un carac-

tère sombre. La ville est située dans une plaine de sable; on la voit de loin, entourée d'une ceinture de forêts, et l'on découvre d'abord les tours du château, qui lui donnent une apparence de grandeur. »

On possède, sur Herder, sur sa jeunesse surtout, de nombreux renseignements, fournis par sa famille : deux volumes de Souvenirs, de sa femme Caroline Flachsland; six volumes de Biographie, publiés par son fils; enfin trois volumes de Correspondance, par son petit-fils[1]. Ce sont des ouvrages très-diffus, sauf le dernier peut-être; beaucoup trop longs, si on ne les consulte que pour le détail historique, mais précieux si l'on y cherche l'esprit de la famille, qui n'est autre que l'esprit du grand homme avec une empreinte moins forte : esprit très-personnel, qui, chez les inférieurs, consiste à attribuer de l'importance au moindre fait arrivé dans leur petit cercle, et qui, chez Herder, dégénéra souvent en orgueil jaloux et en despotisme littéraire.

Le premier volume de la Biographie nous fait pénétrer dans l'intérieur de la maison où Herder fut élevé. Le père était tisserand, homme sévère, parlant peu, d'un grand bon sens naturel, très-consulté dans les affaires de sa commune. La mère devait être bonne et affectueuse, puisque Herder, plus tard, ne parla jamais d'elle qu'avec émotion. La journée commençait régulièrement par un cantique et finissait

1. MARIA CAROLINA VON HERDER, *geb.* FLACHSLAND, *Erinnerungen aus dem Leben Johann Gottfried von Herder's*. 2 vol. imprimés ordinairement à la suite des Œuvres de Herder.

Herder's Lebensbild, herausgegeben von EMIL GOTTFRIED VON HERDER; Erlangen 1846. Trois parties en 6 volumes. Ouvrage inachevé.

Aus Herder's Nachlass, Ungedruckte Briefe, herausgegeben von H. DÜNTZER *und* FERDINAND GOTTFRIED VON HERDER. 3 vol. Francfort, 1856-57.

par une prière. Il n'y avait que trois livres dans la maison : une grande Bible, un Livre de cantiques, et le *Vrai Christianisme* du docteur Arnd, ouvrage mystique et symbolique, qui est comme l'*Imitation de Jésus-Christ* de l'Église protestante. Dans le *Vrai Christianisme* étaient contenues les archives de la famille; sur la partie intérieure de la couverture et sur les feuillets blancs, on inscrivait les événements qui arrivaient dans la maison. Ce document nous a été conservé, et la manière dont les notices sont conçues est parfois caractéristique et touchante. En voici quelques exemples :

« *Anno* 1744, le 25 août, dans la nuit de mardi, entre onze heures et minuit, est né mon fils, qui a reçu les noms de Jean Geoffroi. Dieu veuille le garder dans la foi de son baptême, et lui donner son Saint-Esprit pour guide, afin que nous le retrouvions un jour devant le trône de l'Agneau, et que nous partagions avec lui le festin des joies éternelles !

« *Anno* 1762, le 16 août, mon fils a commencé ses études de théologie. Dieu insondable, qui fais luire au grand jour ce qui était caché dans l'ombre, allume en lui la lumière de la foi, et agis en lui par ton Esprit de miséricorde !

« *Anno* 1762, le 4 juin, mon cher père, âgé de quatre-vingt-deux ans, s'est endormi dans le Seigneur. Étant malade, je n'ai pu assister à la cérémonie de l'enterrement. »

Les notices précédentes sont toutes de la main du père. Mais on lit ensuite un *post-scriptum* tracé par la mère :

« *Anno* 1763, est mort mon cher mari. Le jour du 26 septembre, à quatre heures du matin, il me dit : « Je vais

dormir un peu. » Il s'en allait vers le repos éternel. Fasse le Seigneur que je le rejoigne bientôt [1] ! »

Herder resta, tout le temps de sa jeunesse, sous l'influence de cette piété austère, de cette gravité sereine et affectueuse, qui n'était pas sans poésie, puisqu'elle mettait des paroles touchantes dans la bouche de pauvres paysans. La mère de Herder paraît avoir deviné seule ses facultés exceptionnelles ; mais elle était trop peu instruite pour leur donner même un commencement de culture, et le père n'avait pas les moyens d'envoyer l'enfant dans une grande ville. Le jeune Herder fut donc livré à quelques maîtres ignorants. Il tomba d'abord aux mains du recteur Grimm, qui dirigeait l'école latine de Morungen; vieillard chagrin et cruel, grand et pâle, avec une perruque noire, de qui les élèves riaient quand il était loin, et qu'ils redoutaient de près. Un directeur plus intelligent, et surtout plus humain, fut le pasteur Willamow [2]. Celui-ci se faisait du moins aimer de ses élèves, s'il ne leur apprenait pas beaucoup. Il avait à côté de lui un diacre : c'était un jeune homme, nommé Trescho, qui, vivant seul, prit Herder dans sa maison. Trescho avait quelques livres, dont l'enfant profitait. C'est lui qui nous a laissé le portrait du recteur Grimm ; mais il paraît qu'on aurait pu tracer de lui-même un portrait semblable, du moins quant au moral; car Herder, dans une lettre qu'il écrivit plus tard à Hamann, le cite parmi les pédants qui opprimèrent sa jeunesse. Ce qui est certain, c'est que Trescho ne comprit rien à l'esprit ni au caractère de son jeune ami.

1. *Herder's Lebensbild*, I, p. 4-6.
2. Le père du poëte Willamow qui a écrit de jolies fables dialoguées.

« Mes livres étaient à sa disposition, dit-il, et si j'avais pu connaître les lectures qu'il faisait, j'aurais pu me faire une idée de ses goûts et de ses aptitudes. Mais le despotisme scolaire l'avait rendu craintif. Il ne se prononçait jamais hardiment sur rien. Il se bornait à répondre timidement, lorsque je le chargeais d'une commission. Il ne parlait qu'à demi-voix, et il était très-taciturne. Il me fut impossible de rien tirer de lui, qui me fît penser qu'il valait mieux que les autres garçons de l'école [1]. »

Un détail que Trescho raconte aurait pu cependant lui ouvrir les yeux. Il remarqua un soir que la chambre de Herder était éclairée plus longtemps que d'habitude. En entrant, il vit le jeune homme couché sur son lit, tout habillé et endormi ; une quantité de livres étaient épars dans la chambre, et sur la table brûlait une lumière que l'élève trop studieux avait négligé d'éteindre. Ces livres étaient, dit Trescho, des classiques latins et grecs, et quelques anciens poëtes allemands.

Ainsi s'écoula, livrée au hasard, la jeunesse de Herder. Il avait atteint sa dix-huitième année. Sa mère seule nourrissait toujours secrètement la pensée de lui faire donner une instruction régulière. Mais en 1762 eut lieu un événement dont les conséquences furent aussi graves pour le petit cercle de Morungen que pour le grand monde politique. C'était la dernière année de la guerre de Sept-ans. L'impératrice Élisabeth de Russie mourut, au moment où les affaires de Frédéric II étaient le plus compromises ; son successeur,

1. *Herder's Lebensbild*, I, p. 41. — Trescho est l'auteur d'un grand nombre d'ouvrages pieux, entre autres d'une *Bible des mourants* (*Sterbe-Bibel*), qui a été très-répandue dans les communautés protestantes. Il resta diacre à Morungen jusqu'en 1804.

Pierre III, se détacha de l'alliance autrichienne, et les régiments russes qui avaient inondé les provinces prussiennes se retirèrent lentement par la route de Kœnigsberg. Un de ces régiments prit ses quartiers d'hiver à Morungen. Le chirurgien, ayant lié connaissance avec Trescho, vit chez lui le jeune Herder, fut frappé de sa mine pauvre et intelligente, et offrit aux parents de l'emmener à Kœnigsberg. Ce n'était pas de sa part une offre tout à fait désintéressée ; car Herder devait l'aider à écrire sa thèse latine. Mais il fut convenu qu'ils suivraient ensemble les cours de l'École de médecine, et que le chirurgien pourvoirait aux frais de leurs études communes. Herder avait une fistule à l'œil droit (dont il ne guérit jamais) : son nouvel ami promettait de l'adresser à un médecin ; il s'engageait même à le conduire jusqu'à Pétersbourg, où il lui ferait plus tard obtenir un emploi. Ce traité ayant été accepté de part et d'autre, et le régiment s'étant remis en marche au printemps de l'année 1762, Herder quitta Morungen, qu'il ne devait jamais revoir.

Son arrivée à Kœnigsberg fut un des grands moments de sa vie. Des maisons élevées, des rues animées, un port, la mer : ce tableau, qui ne répondait à rien de ce qu'il avait vu, resta gravé dans sa mémoire. Il n'avait point de goût pour la médecine ; mais Kœnigsberg, c'était pour lui la liberté et l'avenir, et il aurait consenti à tout, plutôt que de renoncer aux perspectives inattendues qui s'ouvraient devant lui. Malheureusement, il fut trahi par l'excessive sensibilité de sa nature. La première fois qu'il parut à l'amphithéâtre, il s'évanouit : il fallut quitter la médecine. Il en prit facilement son parti, et entra comme élève à la Faculté de théologie.

Herder resta à Kœnigsberg, après le départ de son ami. Mais ses ressources s'épuisèrent vite, et il eut d'abord à passer un hiver très-dur. Cependant il avait déjà fait une connaissance utile, celle de Georges Hamann, le fils du médecin qui n'avait pu le guérir, et l'un des esprits les plus originaux de l'Allemagne. Hamann était appelé le Mage du Nord : c'était un homme versé dans toutes les sciences, qui parlait de tout avec verve et conviction, et qui n'était embarrassé que pour écrire. La faculté d'expression lui manquait; c'était une sorte de Diderot mystique. Il n'a jamais publié que des feuilles volantes, et il en a réuni un certain nombre sous le titre de *Croisades du philologue Pan*. Il a passé sa vie à voyager; il est resté rarement une année entière dans la même ville. Esprit actif et inquiet, philologue, théologien, orientaliste, critique d'art, il abordait tout, et ne se fixait sur rien : il indiquait quelque point de vue nouveau, et passait outre. Un tel homme venait fort à propos dans un temps d'innovation philosophique et littéraire : aussi tous les contemporains de Hamann parlent de lui avec estime et même avec admiration. Herder fut présenté par lui au libraire Kanter, dont la maison était le rendez-vous du monde savant; et il publia son premier essai dans une feuille périodique dont Kanter était l'éditeur. C'était un recueil de poésies lyriques, inspirées par Klopstock, écrites dans un style vague et déclamatoire. On y sent l'apprêt et l'artifice. Ainsi, Klopstock avait intitulé une ode : *La femme que j'aimerai un jour*; Herder en composa une : A *la femme que j'épouserai un jour* [1]. Il négligea plus tard ces faibles productions, que

1. *An meine künftige Gattin* (*Lebensbild*, I, p. 278).

son fils, par un sentiment filial peut-être exagéré, a remises au jour en les mêlant à des documents biographiques.

Cependant ce début, malheureux en lui-même, était le signal d'une activité forte et féconde. Herder se montra dès lors, soit comme homme, soit comme écrivain, ce qu'il fut plus tard, avec ses éminentes qualités, non moins qu'avec ses faiblesses : nature fine, sensible, élastique, mobile ; grande irritabilité nerveuse ; élans de passion et d'enthousiasme, suivis d'abattements subits. Que sommes-nous en droit d'attendre d'un esprit ainsi fait ? Herder sera surtout un écrivain de premier jet, sublime par endroits, mais inégal et plein d'imprévu. Il laissera de beaux fragments, plutôt que de beaux livres. Herder, avec sa promptitude passionnée et la vive impression qu'il recevait de toute grande chose, a tour à tour abordé la littérature, l'histoire, la théologie, les lettres classiques, les langues orientales : il a ouvert, sur toutes ces matières, des aperçus nouveaux, mais il n'a rien créé de complet ni de définitif.

Dès l'époque où nous sommes parvenus, son attention était partagée entre les études les plus diverses. Il lisait Shakspeare et Ossian, que Hamann lui avait fait connaître. Il rédigeait les leçons du philosophe Kant. Il s'intéressait aux questions littéraires soulevées par les premiers ouvrages de Lessing. Il se livrait à des recherches profondes sur l'origine des langues et des religions. Il méditait déjà un grand ouvrage sur l'histoire primitive de l'humanité. Enfin, une masse de projets, pêle-mêle, s'agitaient dans sa tête. Voici ce que raconte un de ses condisciples à Kœnigsberg :

« Il avait l'habitude de faire des extraits très-détaillés de tout ce qu'il lisait. Il fit cela surtout pour les *Lettres sur la littérature* (de Lessing), qui l'intéressaient par leur contenu,

non moins que par la vivacité du style. Il conçut dès lors l'idée d'écrire une série de fragments qui seraient comme une continuation de cet ouvrage.

« Je me rappelle, continue le même narrateur, que Kant parla un jour, par une belle matinée, avec une animation, je pourrais dire une inspiration particulière. Il traitait un de ses sujets préférés ; il citait des passages de ses auteurs favoris, Pope et Haller ; il développait ses belles hypothèses sur l'avenir et l'éternité. Herder fut tellement saisi, que, rentré chez lui, il écrivit la leçon en vers, et le lendemain il remit sa composition à Kant, qui la lut devant l'auditoire. Je regrette que ce fragment de poésie didactique soit perdu [1]. »

Cependant les élans poétiques de Herder cédaient parfois aux difficultés de sa situation. Il fut obligé, pour vivre, d'entrer comme répétiteur dans un collége de Kœnigsberg. Les recommandations de Hamann lui firent obtenir une position meilleure dans une école nouvellement fondée à Riga. Mais il se vit contraint d'employer des méthodes qu'il réprouvait. Un fantôme le poursuivait depuis son enfance : celui du recteur Grimm, personnification du despotisme scolaire ; il aurait voulu du moins en délivrer ses élèves. Le discours qu'il prononça, le jour de sa réception officielle, fut comme une protestation indirecte. Déjà le titre en est remarquable : *Du rôle de la Grâce dans l'enseignement* [2]. Herder voulait que l'école fût le séjour de la Grâce dans le sens antique, un vrai gymnase où l'on s'exerce et se prépare pour la vie,

1. *Lebensbild*, I, p. 135.
2. *Wie fern auch in der Schule die Grazie herrschen müsse* (*Lebensbild*, II, p. 12).

un jardin et non une prison. Il proposa, très-gracieusement lui-même, à ses jeunes élèves de réaliser cet idéal, autant que cela était possible. Mais il paraît que l'école de Riga resta une prison; car il en sortit sans regret, après y avoir passé cinq ans (décembre 1764 à juin 1769).

C'est à Riga que Herder publia son premier ouvrage important, les *Fragments sur la littérature allemande moderne*[1], qu'il donna lui-même comme une suite des *Lettres* de Lessing. Cet ouvrage contient trois parties : la première traite du langage ; la seconde, de la littérature grecque et de ses imitateurs modernes; la troisième, de la littérature romaine et de ses imitateurs. Dans la première, on trouve, sous une forme un peu vague, toutes les idées qui ont été développées et précisées depuis, sur la formation naturelle et spontanée du langage, sur ses variations selon le climat et selon le tempérament des races ; puis, des remarques intéressantes sur l'originalité particulière de la langue allemande. Dans la seconde, Herder donne des leçons de goût et même d'histoire aux poëtes de son temps qui s'appelaient les Horace, les Anacréon ou les Pindare modernes. Tous ses préceptes peuvent se résumer ainsi : Étudiez, mais n'imitez pas ; étudiez les littératures étrangères, non moins que la vôtre; mais écrivez votre langue, comme si elle était la seule langue au monde. Cet écrit montrait, dans un homme de vingt-trois ans, une rare maturité d'idées et une étonnante variété de connaissances.

En 1769, Herder accompagna son ami Bérens, fils d'un riche négociant de Riga, dans un voyage en France, qui se fit par mer. Son fils nous a gardé le journal de ce voyage,

1. *Fragmente über die neuere deutsche Literatur*, 1767. (Dans les Œuvres complètes : *Literatur und Kunst*, vol. VI et VII.)

qui intéresse et attache par la sincérité du récit, mais qui étonne aussi par l'absence complète de ce qu'on serait tenté d'y chercher d'abord. Herder n'était pas observateur; le monde extérieur l'attirait peu; il vivait absorbé dans sa pensée. En voyage, il ne regardait pas, il rêvait. Sorti du port de Riga, il est d'abord frappé par l'idée du monde sous-marin; il se demande si la nature vivante n'a pas commencé par là; et il se plonge dans des rêveries sans fin sur l'origine des choses. Puis, il donne en passant un souvenir historique à la Suède, à la Prusse, à la Hollande, à la Normandie; mais on voit bien que son attention n'est pas dirigée de ce côté-là. Car, tandis que les îles et les côtes fuient et se ramassent vers l'horizon, que fait-il? Il trace le plan d'une école modèle, et il en consigne tout le détail dans sa relation : plan remarquable, où l'on voit figurer une série de classes formant une école professionnelle[1]. Le vaisseau s'arrête à Nantes. Là, Herder s'étonne de ne pas savoir le français, bien qu'il l'ait appris dans les livres; et il se demande ce que dirait Homère, s'il nous entendait lire l'Iliade. En général, Herder fut plutôt surpris qu'attiré par le mouvement de la vie française. Il n'aimait pas la France, non plus que Klopstock, non plus que Lessing; et il ne faut pas leur en vouloir, ni à lui ni à ses prédécesseurs. Leur rôle n'était-il pas d'affranchir l'Allemagne de l'imitation française? On est toujours partial dans le combat. Au reste, Herder est mal orienté dans la littérature française; il confond à tout moment les rangs et les degrés. Il cite Labaumelle à côté de Voltaire, et il l'appelle Baumelle; il dit aussi Harpe, pour Laharpe. Il

1. Herder les appelle *Real-Classen*.

eut cependant le désir de voir Paris : il y resta un mois, visita beaucoup les collections et les bibliothèques, et un peu les hommes. Il connut Diderot, et il l'admira. Mais, en général, le séjour de Paris ne semble pas lui avoir beaucoup profité, ni surtout lui avoir fait mieux connaître la France[1].

Herder fut subitement rappelé dans le Nord, ayant été chargé de faire l'instruction du jeune prince de Holstein-Eutin et de l'accompagner dans ses voyages. Il passa par Bruxelles et Amsterdam. A Hambourg, il vit Lessing : « J'ai passé avec lui quinze jours heureux, » écrivit-il à un de ses amis de Riga. Il traversa ensuite, avec son élève, le Hanovre et la Hesse ; et ils s'arrêtèrent à Darmstadt, où Herder rencontra Merck, l'ami de Gœthe, et où il vit Caroline Flachsland, qui devint sa femme.

Caroline Flachsland habitait chez sa sœur, la femme du conseiller Hess. Elles avaient eu toutes deux une jeunesse malheureuse. Elles étaient originaires de Riquewihr, en Alsace ; ayant perdu leur père, et se trouvant sans fortune, elles n'avaient reçu qu'une éducation incomplète. Madame Hess était la plus jeune ; elle avait été épousée pour sa beauté. D'après la Correspondance de Herder, et d'après d'autres renseignements, il faut bien croire que Hess était un caractère peu digne. Il se souvint toujours de l'état de fortune de sa femme. Quant à Caroline Flachsland, elle payait par toutes sortes d'humiliations l'hospitalité qu'elle recevait ; elle était, de plus, éclipsée par sa sœur ; mais elle se résignait, et acceptait son rôle. Telles étaient les relations intérieures de la famille quand Herder y fut introduit par

1. Voir le 5e volume du *Lebensbild*.

Merck. Il jugea vite le conseiller; sa femme, belle et opprimée, l'intéressa; mais la sœur aînée, qui du reste n'avait elle-même que vingt ans, ne fit d'abord aucune impression sur lui. Caroline Flachsland s'effaçait, par habitude; et la présence d'un homme déjà célèbre n'était pas faite pour l'encourager. Elle fut témoin d'une prédication de Herder, et elle dit, dans ses *Souvenirs*, « qu'il lui sembla entendre la voix d'un ange, et qu'elle ne trouva point de paroles pour traduire son émotion. » Herder crut s'apercevoir que la pauvre ignorante avait l'âme haute et l'esprit distingué. Il fut à peine parti de Darmstadt, que leur Correspondance commença : Correspondance volumineuse, intéressante par moments, mais souvent écrite dans le style le plus diffus de l'époque [1].

Nous avons trouvé, à côté de chacun des grands écrivains de l'Allemagne, une femme qui personnifie sa littérature par le côté social : Méta Klopstock, donnant le ton à la société sentimentale; Éva Lessing, aussi peu soucieuse que Lessing lui-même d'imposer un genre ou une mode. Caroline Flachsland n'est ni une Méta ni une Éva; elle incline vers la première, mais elle a plus de profondeur dans le sentiment et plus de vraie poésie. Voici ce qu'elle répond à la première lettre de Herder : « En vous écrivant, de pense à Klopstock et à Méta. Croyez-vous que je puisse vous aimer comme une Méta? Je sais bien que, pour lui ressembler, il me manque beaucoup; mais je sais aussi que, pour ce qui est du cœur, il ne me manque rien. » Elle se faisait encore illusion à elle-même : elle ignorait

1. *Herder's Nachlass*, 3e volume. — Pour les premières lettres, voir le 6e volume du *Lebensbild*.

qu'il n'y a rien au delà de la vérité, celle du cœur comme celle de l'esprit.

Un trait intéressant des lettres de Caroline Flachsland, c'est son admiration pour Rousseau. Elle apprend le français pour le lire dans le texte. « Depuis quelque temps, dit-elle un jour, je lis l'*Émile* de Rousseau; mais je ne le lis pas en allemand, car j'ai décidé que j'apprendrais le français, et que je ne dépendrais plus des traducteurs. Les premières leçons ont été assez bonnes : ma tête s'est remplie de mots français. Mais l'enthousiasme dure peu, et je suis vite retombée... Je ne fais, à la maison, que prêcher Rousseau, et j'ai déjà réussi à persuader à monsieur le conseiller de lire l'*Émile;* mais je sais bien qu'il ne fera que le lire. Quant à moi, j'ai déclaré que tous mes garçons et toutes mes filles seraient élevés *à la Rousseau.* Ne riez pas de ce que je dis, car ici on rit bien assez de moi. J'ai été gagnée par le sentiment profond qui règne dans Rousseau, et maintenant c'est un de mes meilleurs amis. » — Et dans une autre lettre : « Je continue d'apprendre le français. C'est un travail ingrat que d'apprendre des mots; mais que ne ferais-je pas pour Rousseau? C'est pour moi un saint, un prophète; je l'adore presque. »

Certaines pages trahissent l'influence directe des idées et du style de Rousseau. Voici, par exemple, le récit d'une promenade, dont l'auteur d'*Émile* n'aurait pas désavoué le sentiment religieux :

« Nous marchions dans la forêt. Une longue vallée s'étendait à nos pieds, et tout au fond se voyait un moulin. Nous restâmes jusqu'à la nuit tombante. Alors les dames se mirent dans une voiture; mais je voulus rentrer à pied, ainsi que plusieurs personnes de la société. Je marchais presque

toujours seule. Un silence solennel était répandu dans la forêt. La lune brillait à travers les feuillages tranquilles; parfois un nuage passait dans sa clarté. J'étais ravie, je me sentais comme dans un lieu sacré; j'aurais pu me mettre à genoux. Ah! c'étaient des gens de cœur que nos vieux Germains qui faisaient de la forêt leur temple[1]! »

C'est aux leçons de Herder que Caroline Flachsland avait puisé son admiration pour Rousseau. La philosophie religieuse de Herder n'est pas sans analogie avec celle de l'*Émile*. Il aimait, lui aussi, à montrer la religion par le côté poétique; c'est par là surtout qu'il cherchait à lui ouvrir le chemin des âmes.

Herder passa l'hiver de 1770 à 1771 à Strasbourg, où il connut Gœthe, plus jeune que lui de cinq ans, et dont, chose étonnante, il ne devina pas le génie. Il se démit de ses fonctions, fort ingrates du reste, de précepteur du prince d'Eutin, lorsqu'il fut appelé, en qualité de premier prédicateur, dans la petite capitale de Buckebourg, située sur les limites de la Saxe et du Hanovre. C'est là qu'il composa son premier ouvrage de théologie, qui a pour titre : *Le plus ancien Document de l'histoire de l'humanité*[2], et qui contient déjà une partie de ses idées sur la philosophie de l'histoire. Le document dont il s'agissait n'était autre que le premier chapitre de la Genèse. C'était un grand sujet de controverse entre les commentateurs, qui, selon Herder, s'obstinaient à y chercher ce qui ne s'y trouvait point. Les uns, qui se disaient orthodoxes, expliquaient littérale-

1. *Herder's Nachlass*, III, p. 84, 88, 237.

2. *Ælteste Urkunde des Menschengeschlechts* : quatre parties; Riga, 1774-76. (Dans les Œuvres complètes : *Religion und Theologie*, vol. III, IV.)

ment l'œuvre des sept jours; les autres, qui appartenaient au parti rationaliste, appelaient à leur aide la physique et la métaphysique modernes, dans des textes où le raisonnement scientifique n'avait eu aucune part. Herder répondit aux uns et aux autres qu'il ne fallait chercher dans le récit de la Genèse ni de la science ni de l'histoire, mais un tableau poétique de l'origine des choses, tel qu'il s'était présenté à l'imagination des peuples de l'antique Orient. En même temps, avec ce don qu'il portait en lui de faire revivre le passé et de se pénétrer de l'esprit des anciennes légendes, il montrait, dans une série de chapitres, comment la nature et l'humanité étaient sorties du chaos, et avaient pris forme entre les mains du Créateur. Ce livre, un des plus beaux que Herder ait écrits, mit contre lui tous les théologiens de l'Allemagne, le jour où il fut appelé à remplir des fonctions importantes dans le duché de Weimar.

Herder était depuis quatre ans à Buckebourg, lorsque Gœthe lui écrivit, dans son style bref et familier (le 10 décembre 1775) : « Cher frère, le duc a besoin d'un premier prédicateur. Si tu as renoncé à tes projets sur Gœttingue, ce serait une belle occasion [1]. Dis-moi un mot... Je me sens bien ici... Les princes sont excellents [2]. »

Le clergé de Weimar s'opposait à la nomination de Herder. On demandait, selon l'usage, des garanties sur les opinions du candidat; et il est affligeant de lire, dans une autre lettre de Gœthe à Herder, ces mots : « Nomme-moi

1. Herder était en pourparlers pour une chaire à l'université de Gœttingue.
2. Voir le Ier volume de *Herder's Nachlass*.

un seul théologien dont l'orthodoxie soit reconnue et qui veuille dire du bien de toi : on le citera. » Le duc trancha la difficulté en déclarant que le candidat était assez connu pour qu'on pût se passer de renseignements sur son compte. Mais alors Herder eut à son tour des scrupules. Gœthe acheva de le décider en lui envoyant le plan d'un appartement qu'il avait fait disposer pour lui et où il n'avait qu'à entrer. Herder habita Weimar jusqu'à sa mort (18 décembre 1803). Il ne fit plus qu'un voyage en Italie, en 1788 et 89. On a conservé les lettres qu'il écrivit pendant ce voyage; elles présentent le même caractère que le *Journal de France :* Herder y parle peu de l'Italie, mais il s'inquiète beaucoup de sa famille et des affaires de son église[1].

Avec Herder, Wieland, Gœthe, et quelques hommes de moindre importance, le groupe weimarien était à peu près formé. Schiller s'y joignit en 1787 : Schiller, qu'il faut surtout consulter lorsqu'on veut connaître intimement le monde de Weimar; Schiller, l'enfant terrible de la maison, qui voulut tout voir, et qui raconta tout ce qu'il avait vu à son ami Kœrner de Dresde. Veut-on pénétrer avec lui dans la demeure de Herder? Voici une scène détachée d'une de ses lettres (29 août 1787), où il sera aisé de faire la part de l'exagération et de la plaisanterie :

« Herder et sa femme trônent dans leur solitude, et forment une sorte de trinité à deux, d'où ils excluent tout enfant de la terre. Mais comme ils sont aussi orgueilleux et aussi emportés l'un que l'autre, il arrive parfois que la divinité

1. *Souvenirs* de Caroline Flachsland, II[e] vol. — Voir aussi : H. Düntzer *und* F. G. Herder, *Herder's Reise nach Italien.* Giessen, 1859.

tombe en désaccord avec elle-même. Dans ces moments de crise, chacun se retire dans un autre étage de la maison ; et les lettres de monter et de descendre l'escalier..... Enfin madame Herder, faisant un effort suprême, entre dans la chambre de son mari, récite une page de lui, et s'écrie : Celui qui a écrit cela est un dieu ; ce serait un péché de lui garder rancune. — Herder, vaincu, se jette dans les bras de sa femme, et la guerre est finie. »

Cependant Herder reçut Schiller avec les marques d'une sincère estime. Il avoua, il est vrai, n'avoir pas lu *Don Carlos;* mais il promit de le lire, et, après l'avoir lu, il s'empressa de le louer. Plus tard, il conçut de la jalousie en voyant Gœthe et Schiller former un groupe à part. Schiller ne se trompait pas en lui attribuant un esprit hautain et personnel : Herder affectait, dans sa vieillesse, de régenter la littérature au nom de la religion et de la morale. Le *Wilhelm Meister* lui déplut, parce qu'une grande partie du roman se passe au milieu d'une troupe d'acteurs ; Philine surtout le révolta. Quand parurent les *Xénies*, recueil d'épigrammes que Schiller et Gœthe composèrent en commun, il fut blessé de voir quelques-uns de ses amis, poëtes médiocres, légèrement atteints. Enfin, il se retira de plus en plus dans cette solitude égoïste et sacrée dont parle Schiller. Il ne fut retenu que par les instances de Gœthe, qui avait une influence réelle sur lui, qui le calmait dans ses moments d'humeur, qui le ramenait de force dans le monde des vivants, et qui du reste insistait en toute occasion devant le public sur le rôle important qu'il avait rempli dans la littérature allemande.

Ce rôle consista surtout à porter l'attention des écrivains sur les sujets les plus divers. Il n'est presque aucune partie

de la littérature, de la philosophie religieuse, de l'histoire générale, dont Herder ne se soit occupé, et qui ne soit devenue, grâce à lui, l'objet de recherches nouvelles. Dans ses travaux purement littéraires, il étudia tour à tour la Grèce, Rome, l'Orient, le moyen âge, sans perdre de vue l'Allemagne de son temps. Dans ses nombreux ouvrages sur la religion, il sut donner un intérêt universel à des sujets qui n'étaient jamais sortis de l'enceinte des écoles de théologie. C'est ainsi que, dans son beau livre sur la *Poésie des Hébreux*[1], il parla des psaumes et des prophètes, non en docteur, mais en poëte. Ce livre a été dépassé par la science moderne, mais aucun autre n'a encore fait mieux sentir la poésie de la Bible.

L'universalité des études de Herder produisit, comme dernier résultat, un ouvrage où il résuma toutes ses théories sur la religion, sur la littérature, sur l'histoire, et qui fut le digne couronnement de sa vie. Les *Idées sur l'histoire de l'humanité,* dont les quatre parties furent publiées successivement de 1784 à 1791, forment un vaste tableau, malheureusement inachevé, des progrès de l'esprit humain[2]. Ce fut, à vrai dire, la première histoire universelle. Le *Discours* de Bossuet est une histoire de la religion; la *Science nouvelle* de Vico, une histoire des institutions politiques : le livre de Herder est une histoire de l'humanité. Herder partit de ce principe, qu'une histoire universelle doit montrer le développement de la faculté distinctive de l'homme, c'est-à-dire de la raison humaine. Il étudia donc les transformations de

1. *Vom Geist der Ebræischen Poesie.* Dessau, 1782-83. (*Religion und Theologie*, I, II.)
2. *Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit.* Riga, 1784-91. (*Philosophie und Geschichte*, III-V.)

l'esprit humain à travers les âges; il en poursuivit les traces les plus lointaines dans les traditions religieuses, littéraires, nationales des peuples. Il examina tour à tour le caractère des nations orientales, de la race grecque et latine, de la société chrétienne du moyen âge ; et il s'arrêta au treizième siècle. — Mais quel est le but de tout ce développement? Pourquoi l'homme a-t-il été mis sur la terre ? — Ce n'est point, dit Herder, pour que telle société civile ou religieuse s'élève sur les débris de telle autre, c'est pour que l'humanité réalise de plus en plus les dons qu'elle a reçus de Dieu, c'est pour que l'homme devienne de plus en plus un être pensant et aimant. Ainsi Herder, dans les derniers résultats de sa philosophie religieuse, se rencontre avec Lessing; et ainsi, de tous les côtés, en pénétrant au fond de la pensée allemande du dix-huitième siècle, nous arrivons à cette conclusion, qu'il y a une idée supérieure à toute nationalité et même à toute religion : l'idée d'humanité, que l'homme le plus grand est celui qui comprend et embrasse le plus de choses, et que l'esprit d'intolérance et d'exclusion est le contraire de la vérité et de la sagesse.

VI

WIELAND

Caractère de Wieland; son rôle dans la littérature allemande. Ses premières études; sa période mystique. Madame de Laroche. — Wieland à Zurich. Transformation de son esprit. Julie Bondeli. — La société littéraire de Warthausen; les romans de *Don Silvio* et d'*Agathon*. Wieland à l'université d'Erfurt; le *Nouvel Amadis*. — Séjour à Weimar. Le *Mercure Allemand*. Les *abdéritains*. *Obéron*. Vieillesse de Wieland; ses relations avec les poëtes de Weimar.

Lessing et Herder représentent bien la direction générale de l'esprit allemand dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Un besoin d'affranchissement se manifestait dans tous les ordres d'idées, dans la littérature, dans la philosophie, dans la religion. On rejetait de prime abord toute forme conventionnelle et toute doctrine héréditaire. En philosophie, on cherchait une idée supérieure à tous les systèmes, et l'on esquissait déjà cette théorie de l'esprit humain, qui embrassait comme autant de variétés l'esprit des races, des religions, des nationalités. En littérature, on partait de ce principe, énoncé par Herder, que la langue et la littérature d'un peuple dépendent de ses origines historiques, du tempérament de sa race, du climat sous lequel il habite; que, par conséquent, il est impossible de transplanter d'un pays dans un autre une littérature toute faite, la littérature française par exemple. De ce principe découlait une méthode nouvelle, qui pouvait se formuler

ainsi : étudier toutes les littératures, et n'en imiter aucune ; créer une littérature qui soit l'expression directe et originale du génie de la nation; enfin, garder la langue pure de tout mélange étranger, et, selon le mot de Herder, écrire sa langue comme s'il n'y en avait pas d'autre au monde. Herder déclare même que le bon style se reconnaît aux idiotismes, c'est-à-dire aux tours particuliers à une langue et qui ne peuvent pas se traduire dans une autre.

A qui s'adressaient ces théories littéraires et philosophiques ? D'abord à la jeunesse des écoles, et à cette partie de la classe savante qui daignait écrire en allemand ; ensuite à ce qu'il y avait de gens instruits et éclairés dans la bourgeoisie. C'était là le public de Herder et de Lessing. Aussi, les groupes littéraires se formaient-ils surtout dans les villes universitaires, telles que Leipsick, Gœttingue, Halle, Iéna, Berlin. Weimar ne s'éleva que plus tard, par l'influence personnelle de Wieland et de Gœthe.

Mais il y avait toute une partie de la nation qui restait, sinon étrangère, du moins indifférente à cette littérature dont Herder et Lessing furent d'abord les plus éloquents interprètes : c'étaient les hautes classes. Généralement, ceux qui jouissent d'un privilége n'aiment pas les doctrines avancées. On se défie de toute hardiesse, même des hardiesses inoffensives, lorsqu'on craint de voir son domaine envahi. La noblesse allemande n'aimait donc pas qu'on lui parlât d'affranchissement; et si parfois elle paraissait prendre son parti des théories nouvelles, elle préférait les voir exposées par les philosophes français, qui du moins y mêlaient une dose de légèreté et d'ironie. Dans les sociétés aristocratiques de l'Allemagne, on garda les traditions françaises jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, et même jus-

qu'au réveil politique de 1813. On continua d'y parler le français, très-mal, mais c'était le bon ton. On y préférait un roman français au plus beau poëme allemand, et l'on ne croyait pas qu'il fût possible de créer jamais en Allemagne une littérature originale. Il y avait là toute une partie de la nation qu'il fallait rallier au mouvement littéraire, qu'il fallait habituer peu à peu à lire un livre allemand avec le même plaisir et en quelque sorte avec le même sentiment d'estime qu'un livre français. Un écrivain se chargea de ce rôle : ce fut Wieland ; et il y réussit en se faisant lui-même le disciple de la France, en s'appropriant surtout les qualités les plus séduisantes et pour ainsi dire les plus extérieures de l'esprit français.

Il ne faut pas s'attendre, avec Wieland, à de hautes théories sur l'art, sur la philosophie, sur la religion, bien qu'il ait touché à toutes ces choses : c'est tout simplement un poëte gracieux, bonhomme et bourgeois dans sa vie, à qui la Muse ne causa jamais d'insomnies ; admettant tous les genres, pourvu qu'ils fussent agréables ; plus soucieux de la forme que du fond ; revenant rarement sur une erreur, mais souvent sur une phrase mal faite ; élégant, spirituel, parfois un peu futile, enfin un composé de la Fontaine, de Voltaire et de M. de Boufflers. Les Allemands, qui ne supportent pas la légèreté, même dans les choses légères, n'ont pas toujours été justes envers lui. Ils ne lui ont pas encore pardonné à l'heure qu'il est d'avoir été trop peu allemand. Wieland ne fut pas, assurément, un génie de la trempe de Gœthe ou de Schiller ; mais il mérite d'être étudié, par cela seul qu'il fut l'écrivain préféré d'une partie de sa nation. Il fut nécessaire à la littérature allemande du dix-huitième siècle, et il contribua, plus efficacement peut-

être que des écrivains plus profonds, à mettre fin à l'imitation française; car il remplaça les livres français par des ouvrages pareils qui, tout en s'inspirant de la France, étaient écrits dans une langue pure, correcte et facile.

Wieland est un enfant de la Souabe; il appartient à cette partie du Wurtemberg qui confine à la Suisse. Il est né en 1733 (le 5 septembre). Son père fut d'abord pasteur dans un village voisin de la ville de Biberach, et ensuite à Biberach même. C'était un homme très-pieux, de la secte piétiste, et quelque peu pédant. Il voulut faire seul l'éducation de son fils, d'après une méthode qui lui était particulière. Il était persuadé que ce qu'on avait fait entrer une fois dans la tête d'un enfant n'en sortait plus, que, par conséquent, il fallait commencer de bonne heure à remplir ce réservoir docile, et y verser le plus de connaissances possible: méthode très-propre à flatter la vanité des parents, mais désastreuse pour l'enfant, qu'elle habitue à saisir les choses par des rapports extérieurs, suffisants pour les rappeler à la mémoire, mais non pour les faire pénétrer jusqu'au cœur et à l'esprit. Le jeune Wieland apprit à lire à trois ans. A douze ans, il expliquait couramment Virgile; en même temps, il apprenait l'hébreu, l'histoire et les mathématiques. Il composait aussi des poésies latines. On cite de lui une satire sur un de ses professeurs qui était très-grand et qui avait une femme très-petite, satire qu'il appela *Les Pygmées*, et un poëme allemand sur la *Destruction de Jérusalem*. Il détruisit plus tard ces enfants précoces de sa muse; mais il s'accoutuma dès lors à cette facilité superficielle dont il ne put jamais se guérir. Il n'eut jamais de science véritable; il n'eut jamais la patience de rien approfondir.

Son père, avons-nous dit, était piétiste : il fallait donc que l'enfant fût élevé dans des principes très-sévères. On le mit tour à tour dans deux établissements religieux, à Klosterbergen près Magdebourg, et à Erfurt, pour le préparer à l'étude de la théologie et à l'exercice du saint ministère. Mais on ne réussit qu'à lui imprimer une direction factice ; car à peine fut-il arrivé à l'âge de jeunesse, qu'il tourna d'abord à la sensibilité rêveuse, et ensuite, presque sans transition, au scepticisme.

Wieland revint à la maison paternelle en 1750 ; il avait dix-sept ans. Il était encore dans sa période mystique. Un jour, il entendit son père prêcher sur ce texte : « Dieu est amour. » Il trouva le sermon froid, et il osa en faire la remarque au prédicateur. Que s'était-il passé dans l'âme du jeune poëte? Son mysticisme avait changé de couleur. Il venait de voir une personne qui eut une grande influence sur sa vie, Sophie de Guttermann, plus connue dans la littérature allemande sous le nom de madame de Laroche.

Sophie de Guttermann était la fille d'un médecin d'Augsbourg. Elle avait des parents à Biberach ; il y avait même des relations de parenté entre sa famille et celle de Wieland. C'était une femme spirituelle et instruite. On raconte que, lorsqu'elle était toute jeune, son père, grand savant et bibliophile, se plaisait à lui faire admirer de belles reliures, pour lui inspirer le désir d'ouvrir les livres et de savoir ce qu'ils contenaient ; et quand des amis venaient travailler avec lui, elle allait chercher dans la bibliothèque les livres dont on avait besoin : ce fut son premier exercice de lecture. Elle avait dix-neuf ans quand Wieland la connut, c'est-à-dire deux ans de plus que lui. Elle parlait et écrivait assez bien le français ; et elle avait, de plus que Wieland, l'habi-

tude du monde. Il se forma entre eux une sorte de liaison sentimentale, qui fut de courte durée, et qui, après que Sophie de Guttermann fut devenue madame de Laroche, fit place à une amitié véritable. Sophie était noble ; elle ne se faisait point d'illusion sur la possibilité d'un mariage avec le jeune poëte. Mais Wieland s'abandonnait à son sentiment avec cette étourderie rêveuse qui était un trait de son caractère. Il composa pour madame de Laroche le premier de ses écrits qu'il ait jugé digne d'être conservé; il est vrai qu'il y fit plus tard des changements considérables. C'était un poëme sur *La Nature des choses*, où il avait pris Lucrèce pour modèle : ouvrage plein de métaphysique diffuse, et d'une lecture fatigante. Wieland chanta son amie sous le nom de Doris; et Bodmer, avec lequel son poëme l'avait mis en correspondance, le félicita d'avoir trouvé, si jeune encore, une Doris qui ne fût point un être de raison. « Mais, ajoutait Bodmer, lorsque je pense à toutes les Doris qui ont perdu après le mariage leur caractère divin, je souhaiterais volontiers que tous nos poëtes restassent garçons [1]. »

Wieland avait si peu d'esprit pratique, que son père ne réussit jamais à lui faire comprendre qu'il fallait choisir un état. Il avait dû abandonner la théologie, ayant les poumons trop faibles pour la prédication : son père décida qu'il irait étudier la jurisprudence à Tubingue. Il y alla en effet, et loua une maisonnette, qui s'appelle encore la maison de Wieland : elle est située hors de la ville, et très-

1. Voir, sur madame de Laroche : Ludmilla Assing, *Sophie von La Roche, die Freundin Wieland's*. Berlin, 1859. — La vie de Wieland a été racontée avec beaucoup de détails par Gruber (*Wieland's Leben*, 4 vol. Leipsick, 1827-28).

loin de l'école de droit; on y jouit d'une belle vue sur la vallée du Neckar. Wieland passa là une année, livré à des travaux poétiques, et, à l'époque des vacances, il revint chez son père. Il avait, dans l'intervalle, envoyé un grand nombre d'essais en prose et en vers à Bodmer, qui l'invita enfin d'une manière pressante à se rendre à Zurich.

Nous connaissons Bodmer par ses relations avec Klopstock. Il ne considérait dans la poésie que l'utilité morale; il admirait surtout la poésie religieuse; la *Messiade* était son idéal. On sait quelle déception Klopstock lui causa: celui-ci venait de le quitter quand Wieland arriva (au mois d'octobre 1752). C'était un nouvel adepte, pensait-il, et qui lui resterait fidèle. La piété de Wieland était encore solide à ce moment-là; elle le paraissait du moins; mais comme elle était le fruit d'une éducation forcée, elle tomba au premier choc. Wieland devait sortir de Zurich tout autre qu'il n'y était entré, et ce fut entre les mains de son vénérable ami, alors son maître, que s'opéra sa métamorphose : Bodmer jouait de malheur avec ses protégés.

Wieland se montra d'abord très-docile. Il écrivit une apologie de la *Noachide*, cette épopée sur laquelle Bodmer fondait sa réputation de poëte, et dont il recommandait la lecture à ses disciples. Wieland composa lui-même un poëme biblique, à l'imitation de la *Noachide* : c'est l'*Épreuve d'Abraham*, dont il fut un peu embarrassé plus tard. « Cet ouvrage, dit-il dans une préface, a été écrit à la table de Bodmer, à cette table où il travaillait tantôt à sa traduction d'Homère, tantôt à l'un ou à l'autre de ces petits poëmes dont la famille d'Abraham lui fournissait les sujets : sans cette circonstance, il est probable que l'ouvrage n'au-

rait jamais vu le jour. » Ce n'est pas là le seul méfait dont Wieland s'accuse. Il avait l'esprit trop souple, et il prenait facilement les habitudes des gens qu'il fréquentait. Or, il paraît que Bodmer n'était pas très-consciencieux dans les emprunts qu'il faisait à d'autres poëtes. Wieland assure qu'il pillait *comme un oiseau de proie.* « J'acquis, grâce à lui, continue-t-il, une véritable dextérité dans le vol littéraire; et il se pourrait que l'un ou l'autre de mes contemporains eût un droit de propriété à faire valoir sur ce que j'écrivis à la table de Bodmer. »

Wieland demeurait depuis quelques années à Zurich, lorsqu'il reçut (en 1757) la nouvelle du mariage de Sophie de Guttermann. Il en fut d'abord consterné, se plongea plus profondément encore dans le mysticisme religieux, puis tout à coup se releva un autre homme. Lessing écrivit, dans ses *Lettres sur la littérature :* « Grand événement : M. Wieland est descendu des sphères éthérées; il est revenu sur la terre où nous marchons. » D'autres circonstances avaient contribué à ce changement. Une troupe de comédiens était arrivée à Zurich, et Wieland s'était laissé attirer dans ce monde nouveau pour lui. Il publia même un drame, *Jane Gray,* qui se ressent encore de son ancienne manière, et qui montra seulement que son génie rêveur n'était pas fait pour le théâtre. Lessing définit la pièce en quelques mots: « Jane Gray est une bonne et pieuse fille; lady Suffolk est une bonne et pieuse mère; le duc de Suffolk est un bon et pieux père; lord Guildford est un bon et pieux mari; même la confidente est une bonne et pieuse — je ne sais quoi. Tous les caractères sont bons au point de vue de la morale, et mauvais au point de vue de l'art. Mais attendez : M. Wieland a trop longtemps vécu dans la société des

chérubins; il faut d'abord qu'il apprenne que nous sommes un peu moins parfaits [1]. »

Wieland quitta la maison de Bodmer, et enfin la ville de Zurich. Ayant fait la connaissance du médecin Zimmermann, l'auteur du livre *De la solitude*, il se rendit à Berne, où il donna pendant une année des leçons de philosophie. Il avait complétement abandonné la théologie mystique. On ne le voit d'abord occupé, dans ses lettres, que des moyens de plaire et de réussir dans le monde. Mais la première personne qui attira son attention ne lui donna point l'occasion d'un succès. C'était Julie Bondeli, d'une des familles les plus aristocratiques de Berne, l'élève et l'amie de Rousseau, et qui avait la réputation d'une femme philosophe, et même d'une femme savante. Elle vivait entourée d'un cercle d'hommes instruits, qu'elle retenait par la supériorité de son esprit, tout en repoussant dédaigneusement leurs hommages. Elle fit passer Wieland par les plus singulières alternatives de haine jalouse et d'admiration enthousiaste; et l'on put voir alors combien l'âme du jeune poëte était facile à déterminer en tous sens, et quelle était l'extrême mobilité de sa nature.

Peu de temps après son arrivée, à la date du 4 juillet 1759, Wieland envoie à Zimmermann une longue lettre, où on lit le passage suivant (ce passage est écrit en français, ainsi qu'une grande partie de la Correspondance de Wieland; le reste de la lettre est en allemand):

« Mademoiselle Bondeli a parfaitement bien réussi à m'ennuyer pendant deux heures continues. C'est une fille ef-

1. Lessing, *Briefe die neueste Literatur betreffend :* voir la soixante-troisième Lettre.

froyable que cette mademoiselle Bondeli. Elle me parla tout d'un coup de Platon, de Pline, de Cicéron, de Leibnitz, de Pfaff, d'Aristote, de Locke, des triangles rectangles, équilatéraux, et que sais-je, moi? elle parla de tout. Il n'y a rien dans la nature de comparable à la volubilité extrême de sa langue ; elle vous parle avec une vitesse qu'il est impossible de suivre *avec les pensées*; elle a de l'esprit, du savoir, de la lecture, de la philosophie, de la géométrie, de la trigonométrie sphérique, si vous voulez ; mais elle a le don de me déplaire souverainement. Vivent les femmes idiotes! Tout le monde n'a pas le génie et le bon sens de madame Zimmermann. La lecture ne convient qu'à des femmes comme elle. Mais, pour cette érudite de Bondeli, il n'y a point de fille de l'Oberland que je ne lui préférerais. Vous voyez qu'elle m'a mis furieusement en humeur contre elle. Peut-être qu'elle me plaira mieux à une seconde conversation. Mais j'en doute. »

Ce dont il doutait arriva pourtant. Quelques semaines après (le 4 juillet), écrivant encore à Zimmermann, et parlant de mademoiselle Bondeli, il dit :

« Vous avez bien deviné ce qui m'arriverait avec elle. Autant qu'elle m'avait déplu à la première entrevue, autant elle me charma à la seconde. A la troisième, je lui trouvais déjà un cœur excellent; et tout le monde me confirme dans cette opinion. Elle est extrêmement ouverte envers moi ; elle va jusqu'à me faire des déclarations qu'une fille ne fera jamais qu'à un philosophe qu'elle suppose honnête homme et étranger [1]. »

1. La lettre est écrite en français.

Dans une autre lettre, sans date, mais postérieure d'une quinzaine de jours, Wieland expose enfin tous les mérites de sa nouvelle amie :

« Vous voulez, dit-il à Zimmermann, que je vous parle de mademoiselle Bondeli, ou, comme je l'appellerai désormais, de Julie. Je le ferai, et je serai aussi sincère avec vous que je cherche à l'être avec moi-même. Je ne vous cacherai rien, et je vous prie d'être persuadé que, si je passe quelque chose sous silence, c'est que je l'ignore moi-même. J'aime Julie, et il me semble que, si l'on excepte la beauté extérieure, elle réunit toutes les bonnes et belles qualités que j'ai rencontrées isolément chez d'autres femmes. Elle n'est pas belle, si l'on veut; mais elle a tout ce qu'il faut pour plaire. Dans un cercle de femmes qui toutes la surpassent en beauté, elle attire tous les hommes à elle, et elle y réussit sans coquetterie... Ce que je vous écris pourrait vous faire croire que Julie et moi nous faisons partie du bon petit peuple des amoureux. Mais il n'en est rien, cher docteur. Julie est une femme philosophe, et, qui plus est [1], une femme de génie, ou, si vous voulez, un génie féminin.— Ah ! me direz-vous, pour le génie, *concedo*, mais elle est toujours femme, et je vous démontrerai, tout aussi bien qu'une proposition d'Euclide, qu'elle est aussi susceptible d'amour qu'une autre. —Ne promettez pas trop, mon cher docteur : un composé d'une femme, d'un génie et d'un philosophe est un phénomène bien capable de renverser tous nos systèmes. Nous verrons cependant ce que le temps pourra faire [2]...

1. Jusqu'ici la lettre est écrite en allemand ; le français apparait brusquement au milieu d'une phrase.
2. Ce qui suit est en allemand dans l'original.

« Julie paraît n'avoir aucune idée de l'amour, tel qu'il est dépeint dans les romans et dans les tragédies. De tous les hommes à qui elle a inspiré une forte passion, aucun n'a réussi à l'intéresser; il leur a même fallu une grande somme de mérites pour ne pas attirer ses mépris. Elle ne veut que des amis; elle considère l'amitié comme un amour raisonnable et constant; et comme elle ne veut pas être aimée autrement, elle hait tout ce qui ressemble à de l'exaltation. Nous avons eu là-dessus des discussions à la fois naïves et risibles...

« Je n'ai pas besoin de vous dire, ajoute Wieland à la fin de sa lettre, qu'il n'est rien que je ne fusse prêt à faire, si Julie en était le prix. Je trouverais en elle un bonheur inexprimable; mais je n'ose concevoir aucune espérance. Si je voulais prétendre à elle, il faudrait que j'eusse dans le monde une position avantageuse, que rien ne me fait prévoir jusqu'à présent [1]. »

Wieland parle beaucoup, dans ses lettres, de l'incertitude de son avenir; mais il ne faisait rien pour y porter remède. Heureusement son père s'occupait de lui, et le fit nommer, en 1760, membre du conseil de Biberach. La ville de Biberach formait une petite république qui s'administrait et se gouvernait elle-même. Les fonctions civiles y donnaient de la considération et de l'influence. Wieland devint presque aussitôt directeur de la chancellerie, avec un traitement de mille florins, et il fut logé à l'hôtel de

1. *Ausgewæhlte Briefe von C. M. Wieland;* 4 vol. Zurich, 1815-16 : — 2e vol. p. 49, 54, 99. — Sur Julie Bondeli, voir : SCHÆDELIN, *Julie Bondeli, die Freundin Rousseau's und Wieland's;* Berne, 1838. — Elle avait une santé faible, et elle mourut, après de longues souffrances, en 1778.

la chancellerie même. La prévoyance du pasteur de Biberach pour son fils ne s'arrêta pas là. Il lui chercha une femme, que Wieland accepta : fin prosaïque des rêves de sa jeunesse. C'était une jeune fille d'Augsbourg, cœur d'or, pauvre d'esprit. — « Elle me rend véritablement heureux, dit Wieland à Zimmermann, bien que ce ne soit pas une femme idéale... Quelque ignorante qu'elle soit, c'est bien la plus douce, la plus tendre, en un mot la meilleure femme qui vive dans toute la province de Souabe[1]. » — Il est généralement admis en Allemagne que madame Wieland n'a jamais lu les œuvres de son mari; mais tous les critiques s'accordent pour louer ses vertus domestiques.

A Biberach, Wieland rencontra une société faite pour un esprit comme le sien. A peu de distance de la ville se trouvaient les domaines du comte de Stadion, composés d'une douzaine de villages, dont le plus important était Warthausen, avec un château du même nom. L'administrateur de ces domaines était M. de Laroche, l'époux de Sophie de Guttermann. Le château était situé sur une hauteur, d'où la vue s'étendait sur un vaste horizon : on pouvait suivre, de la terrasse, les sinuosités de la petite rivière qui traverse la vallée de Biberach, jusqu'à Ulm, où elle se jette dans le Danube. Le comte de Stadion, ayant passé sa vie dans la diplomatie, s'était retiré là pour se consacrer à la littérature et aux arts. Autour de lui se réunissait une société toute française d'esprit, composée de ses deux filles, de M. de Laroche et de sa femme, qui se firent plus tard, la dernière surtout, une certaine réputation dans les lettres, enfin de quelques artistes et musiciens. Wieland nous a fait

1. *Lettres de Wieland*, 2e volume : 10 juillet et 17 novembre 1766.

lui-même la peinture de cette société, dans une lettre française adressée à Zimmermann :

« Figurez-vous, dit-il, un vieillard qui possède, à soixante-douze ans, tout le feu d'un Français à cinquante, joint à la simplicité, à la façon de penser et aux manières d'un seigneur anglais ; homme d'État, amateur des lettres et des arts, agréable dans la conversation autant qu'on peut l'être, et vous aurez quelque idée du caractère du maître de la maison. Sa société est composée de la comtesse de Schall, sa fille, de M. de Laroche, son favori et *factotum*, de Sophie, femme de Laroche, d'un médecin très-original, d'un chapelain qu'il n'est permis de nommer autrement que maître Pangloss, et des enfants de Sophie, qui sont un des principaux amusements du comte. Madame de Schall, après avoir brillé dans plusieurs cours par les grâces de son esprit et les agréments de son commerce, se borne à remplir avec un soin infini tous les devoirs de la piété filiale envers un père qu'elle adore et dont elle fait les délices. Pour Laroche, c'est l'homme le plus digne, le plus aimable, et, malgré son extérieur d'homme de cour, le plus véritablement philosophe que j'aie vu de ma vie. Cette petite société, unique peut-être dans son espèce, est augmentée quelquefois par la fille cadette de Son Excellence, chanoinesse à Bouchaw, fille aimable par les grâces enjouées et naïves de son esprit et par la facilité et le liant de son commerce. L'esprit de cette société est ce que M. de Listornai, dans son *Voyageur philosophe*, appelle le sixième sens. Rien de plus uni et en même temps de plus agréable que la vie qu'on y mène. Le jour est ordinairement partagé entre la lecture, la conversation, les plaisirs de la

table et de la promenade, et finit par quelque concert de Jomelli, de Graun ou de leurs semblables[1]. »

Le château était arrangé d'après le système de Voltaire: il renfermait une bibliothèque, composée surtout d'ouvrages français et anglais, et un cabinet de physique et d'histoire naturelle; il était entouré de parcs et de jardins. Wieland montait souvent à Warthausen; il y demeurait même; et c'est là, dans ce petit monde aristocratique, épicurien et demi-français, qu'il devint définitivement le génie gracieux, sceptique et léger que nous connaissons. Il sentait lui-même combien il était changé. « *Non sum qualis eram,* écrivait-il à Zimmermann. Sans m'étonner d'avoir été enthousiaste, *hexamétriste,* ascète, prophète et mystique, il y a bien du temps que je suis revenu, grâce à Dieu, de tout cela, et que je me trouve tout naturellement au point d'où je suis parti il y a dix ans. Platon a fait place à Horace, Young à Chaulieu, l'harmonie des sphères aux airs de Galuppi et aux symphonies de Jomelli, et le nectar des dieux au tokay des Hongrois. Voilà bien du changement, sans que ce qui constitue le vrai mérite d'un homme de bien en ait souffert la moindre altération[2]. »

C'est sous l'influence de la douce philosophie qui régnait à Warthausen que Wieland a composé les premiers de ses ouvrages qui lui aient acquis une réputation durable : ce sont deux romans, *Don Silvio de Rosalba* (1764) et l'*Histoire d'Agathon* (1766), où il exprima sous une forme poétique le changement qui s'était opéré en lui.

1. *Lettres de Wieland*, II, p. 181.
2. Même volume, page 194. — Nous citons toujours le texte de Wieland. Les deux lettres sont de l'année 1762.

Don Silvio est un jeune homme qui a été élevé avec des contes de fées. Il en est tellement nourri, qu'il croit à la réalité des fées. Il s'imagine qu'elles le connaissent et le protégent, et il voit leur intervention dans tout ce qui lui arrive. Bientôt, nouveau Don Quichotte, il parcourt le monde pour les découvrir. Il en est une surtout, qu'il poursuit longtemps : c'est un papillon bleu, ou, selon lui, une fée qui a pris cette forme. Le papillon bleu, c'est l'idéal, qui nous attire sans cesse, et qui se dérobe au moment où nous croyons l'avoir saisi. Quand le papillon bleu a disparu, le jeune héros se désespère. Heureusement qu'une fée un peu plus terrestre lui enseigne que le bonheur est plus près de lui qu'il ne pensait, et que c'est perdre son temps que de trop rêver.

Le roman d'*Agathon* traite un sujet semblable, mais plus vaste. Agathon est un personnage historique : c'est un poëte grec, contemporain d'Euripide, mais dont la vie est assez peu connue pour que Wieland ait pu lui prêter toutes sortes d'aventures. Il a été élevé dans le temple de Delphes ; et là, il s'est formé un idéal de l'humanité, qui n'est que le reflet de sa propre âme, noble et désintéressée. Rien ne manque à sa sagesse, que l'épreuve du monde. Agathon est d'abord enlevé par des corsaires, et vendu comme esclave; mais il prend la fuite, et alors commence la longue série de ses expériences, qui sont pour lui autant de déceptions. Ses voyages le conduisent tour à tour à Athènes, cité démocratique, et à Syracuse, où règne Denys le Tyran; et il voit que partout c'est par leurs mauvaises passions que l'on gouverne les hommes. Il veut s'occuper du bien public : on le paie d'ingratitude; on le jette en prison. Ayant recouvré sa liberté, il se persuade enfin que

la vertu et le vrai bonheur ne sont pas le partage de la foule, qu'on ne les trouve que dans la retraite, dans les amitiés sérieuses, dans les occupations de l'esprit, dans une modeste part d'influence sur les affaires du monde. En écrivant ceci, Wieland pensait à son cher Warthausen, où lui-même avait trouvé une retraite qui lui paraissait digne d'un sage.

Cependant la petite Académie de Warthausen se dispersa. Laroche fut nommé conseiller à la cour de Trèves ; il alla demeurer à Ehrenbreitstein, en face de Coblentz, où nous le retrouverons plus tard, lui et les siens, avec le jeune Gœthe. Wieland, pour qui la ville même de Biberach n'avait aucun attrait, accepta une chaire de philosophie à l'université d'Erfurt (en 1769) ; mais il donna une grande extension à son enseignement. Il traita tour à tour de l'histoire de la civilisation, de la théorie des beaux-arts, d'Aristophane, d'Horace, de Cicéron, même de Don Quichotte. En même temps, il écrivit quelques poëmes chevaleresques, en prenant l'Arioste pour modèle.

Un de ses ouvrages les plus curieux en ce genre, c'est le *Nouvel Amadis* (1771). Wieland suppose qu'Amadis, ce héros chevaleresque par excellence, a été enfermé, sur l'ordre d'un oracle, au fond d'une tour. On a laissé par mégarde dans sa prison un tableau qui représente Hercule entre la Sagesse et la Volupté, toutes deux le sollicitant à les suivre. Amadis, n'ayant que ce tableau devant les yeux, le regarde si souvent, que les deux figures finissent par se confondre dans son esprit. Il conçoit l'idéal d'une femme qui est à la fois un modèle de grâce et de sagesse. Ayant été retiré de prison par une fée, il parcourt le monde, et cherche une personne qui réalise son rêve. Il en rencontre beaucoup et de

diverse nature; c'est toute une galerie : Léoparde la prude, Dindonnette l'indifférente, Bleffardine la froide, Colifichon la volage. Chacune le charme un instant, aucune ne sait l'attacher. Il s'aperçoit enfin qu'il faut faire comme Hercule, c'est-à-dire choisir; et, en vrai sage, il se décide pour une femme laide pleine de cœur et d'esprit. La conclusion n'est pas très-romanesque; mais il faut songer que tout le poëme n'est qu'une longue plaisanterie.

Weimar n'est éloigné d'Erfurt que de quelques lieues. La duchesse régente Amélie voulut connaître Wieland, et, ayant trouvé sa conversation aussi intéressante que ses écrits, elle l'attacha, en qualité de précepteur, au prince Charles-Auguste, alors âgé de quinze ans. Wieland fut un des hôtes les plus considérés de Weimar; il y demeura depuis l'année 1772 jusqu'à la fin de sa vie. Il y fonda une Revue littéraire, qui devint de plus en plus importante, où il eut pour premiers collaborateurs les frères Jacobi et Merck, et à laquelle il rallia plus tard tous les grands écrivains de l'époque : c'est le *Mercure allemand,* qui dura jusqu'en 1810. Les relations de Wieland avec Gœthe, Schiller, Herder, eurent une heureuse influence sur les derniers développements de son génie. Il fit paraître à Weimar, et dans le *Mercure*, les deux ouvrages qu'on peut regarder comme ses chefs-d'œuvre : le roman des *Abdéritains* (1774) et le poëme d'*Obéron* (1780).

Le premier contient la peinture d'une petite république, avec les intrigues, les querelles, les sottises qui peuvent s'y rencontrer. Le principal personnage est Démocrite, le philosophe rieur, qui, n'ayant pas réussi à corriger ses concitoyens, prend le parti de se moquer d'eux. Et en effet, les

événements qui se passent à Abdère ne sont pas de ceux où un philosophe peut jouer un rôle. Un des plus longs épisodes roule sur le procès pour l'ombre d'un âne, qui divise la ville en deux camps. Un dentiste ambulant a loué un âne, et, par une chaude journée, il veut s'asseoir à l'ombre de la bête. L'ânier s'y oppose, disant qu'il n'a loué que l'âne, et non pas l'ombre : de là un procès qui embarrasse également les juges, les avocats et le public. On s'accorde quand l'âne est mort, et, pour cimenter la paix, on lui élève un monument. Cet ouvrage fit des ennemis à Wieland : on chercha dans tous les petits États allemands les modèles de ses héros. En effet, Wieland, en parlant de l'antique cité d'Abdère, a dû souvent penser à Biberach, et la meilleure preuve de la vérité de ses peintures c'est l'empressement que certains personnages mirent à s'y reconnaître.

Si le roman des *Abdéritains* était presque une actualité, le récit poétique d'*Obéron* se passait au contraire dans un monde entièrement fabuleux. Wieland en trouva le sujet dans le roman français d'*Huon de Bordeaux*, qui faisait partie de la Bibliothèque universelle des romans. Huon est un de ces paladins de Charlemagne qui, selon la légende du moyen âge, s'illustrèrent dans la guerre contre les infidèles. Wieland rajeunit le sujet, à la façon de l'Arioste, en y mêlant l'ironie, et en développant les situations passionnées ; et il y porta un *merveilleux* d'un genre particulier, qui convenait parfaitement à une épopée à demi sérieuse.

Obéron est roi des Elfes ; il partage son trône avec Titania Leur occupation, et celle de leurs sujets, consiste à se jouer parmi les fleurs et à favoriser les amants parfaits. Une vie si futile devait engendrer le caprice : Obéron et

Titania se brouillent à propos de rien. Titania avait protégé une femme qui, de l'avis d'Obéron, ne le méritait point : celui-ci lui en garde rancune, et jure de ne se réconcilier avec elle que le jour où il verra un couple vertueux préférer la mort même à l'infidélité. Mais à peine a-t-il vu Titania s'éloigner avec une partie des Elfes, qu'il regrette son serment, et qu'il se met lui-même à la recherche du couple parfait. Il rencontre dans une forêt Huon de Bordeaux avec son fidèle écuyer Schérasmin. Huon, étant tombé en disgrâce auprès de l'empereur Charlemagne, avait reçu la périlleuse mission de ravir la fille du calife de Bagdad. Obéron lui fait voir Rézia en songe, et il envoie à celle-ci un songe pareil : l'entreprise réussit par son secours. Mais les deux fiancés traversent encore bien des épreuves, avant que le char ailé des Elfes les dépose devant le trône de Charlemagne.

Une courte analyse ne saurait donner une idée de tous les détails gracieux qui sont semés à chaque page dans ce poëme. Mais par cela même qu'Obéron est le chef-d'œuvre de Wieland, il a été attaqué de préférence par une certaine école critique en Allemagne. Est-il bien à propos de juger de pareilles œuvres au point de vue de la stricte vérité des caractères, ou même, comme on l'a fait, au point de vue de la morale religieuse ? C'est toucher bien lourdement à des choses légères. Gœthe était d'un autre avis : ayant reçu le livre de la part de Wieland, il lui envoya une couronne de lauriers et il écrivit à Lavater : « Aussi longtemps que l'or sera de l'or, et que la poésie sera de la poésie, *Obéron* passera pour un chef-d'œuvre. »

Pendant que Wieland faisait ainsi une nouvelle excursion

au pays des rêves, il restait dans sa vie privée le bonhomme que nous connaissons. Comme il aimait le séjour de la campagne, il avait loué, hors de la ville, une maison entourée de jardins, et que remplissait sa nombreuse famille. Sa mère habitait avec lui ; deux de ses filles, ayant perdu leurs maris, étaient revenues à la maison paternelle, avec leurs enfants. Depuis la mère jusqu'aux petits-enfants, c'étaient quatre générations qui vivaient ensemble dans une paix parfaite. Schiller, étant arrivé à Weimar, fut témoin de cet intérieur patriarcal, et il en parle beaucoup dans ses lettres à Kœrner :

« J'ai fait ma visite à Wieland, dit-il un jour. Il m'a fallu pénétrer jusqu'à lui à travers une foule de petits êtres chéris qui l'entourent. Un moment après, il semblait que nous nous connussions depuis longtemps. — Nous allons commencer nos relations tout doucement, dit-il, et nous donner le temps d'être quelque chose l'un pour l'autre. — Et il me traça aussitôt un petit plan, qui me fit voir qu'il désirait que notre liaison fût durable. Il trouva que c'était le vrai moment où nous avions dû faire connaissance. — Il faudra, dit-il, que nous nous parlions l'un à l'autre en toute confiance, comme on parle à son bon génie.

« Notre conversation fut très-variée. Il montra beaucoup d'esprit, et me donna l'occasion d'en avoir un peu. Il réserva certaines questions pour l'avenir, la religion par exemple...

« A le voir seulement, on ne devine pas tout ce qu'il a en lui. Il gagne beaucoup lorsqu'il s'anime. Je crus m'apercevoir que je ne lui déplaisais pas... Il faut que nous agissions l'un sur l'autre, disait-il, quoique je sois bien vieux

pour changer. Mais, ajoutait-il, je ne suis pas incorrigible. »

Et dans une autre lettre, quelques mois après :

« Je me trouve bien dans la maison Wieland. Ils sont tous bons dans cette maison ; et ils ont chacun un genre d'esprit qui les fait remarquer : on ne peut s'empêcher de s'attacher à eux. Il y a quelques jours, je m'engageai avec Wieland dans une longue conversation sur sa famille ; et la nuit était venue, que nous causions encore. Je restai là jusqu'à onze heures, et il semblait vraiment que je fusse de la maison. Pourtant je sens bien que ces hommes valent mieux que moi : ils sont tous si innocents, que je me trouve au milieu d'eux comme un profane. Wieland ne me connaît encore que depuis peu de temps, mais je suis persuadé que, si je voulais, il me donnerait aujourd'hui même sa seconde fille, la plus chérie de toutes, à moi qui ne possède rien [1]. »

Wieland acheta, en 1797, dans le village d'Osmanstædt, cette habitation à laquelle son nom est resté attaché, et qui a gardé son tombeau. Là, il reçut encore la visite de son ancienne amie, madame de Laroche, accompagnée de sa petite-fille, Sophie Brentano. Le nom de Brentano est plus connu dans la littérature par Bettine, l'auteur de la *Correspondance de Gœthe avec une enfant*. Sophie resta deux ans à Osmanstædt, et y mourut. C'est là aussi que Wieland perdit (en 1801) sa femme, qui, pendant trente-six ans, dit-il, n'avait vécu que pour lui et pour ses enfants. Il

1. Schiller, *Correspondance avec Kœrner* : 24 juillet et 19 novembre 1787.

revint alors à Weimar. L'arrivée des Français, en 1806 troubla momentanément sa vieillesse. On sait que le dernier épisode de la bataille d'Iéna se passa dans les rues de Weimar. La ville fut livrée au pillage; mais le vainqueur avait eu soin d'envoyer des troupes pour protéger les maisons des poëtes. Wieland reçut des marques d'estime particulières de Napoléon. Il fut invité à Erfurt, pendant le congrès; il assista à cette représentation du *César* de Voltaire que Talma donna devant un parterre de rois. Dans la soirée, il eut une longue conversation avec l'empereur. « Napoléon, dit Wieland, pénétrait un homme d'un regard : il vit tout de suite que je n'étais, malgré ma célébrité, qu'un vieillard simple et sans prétention; il causa donc avec moi sur le ton le plus simple, pendant une heure et demie, au grand étonnement des assistants, qui disaient que cela n'était pas dans ses habitudes. » Le sujet de la conversation était le héros du jour, César, que Napoléon vantait comme un des plus grands hommes de l'histoire, mais auquel il reprochait de ne pas s'être débarrassé des conjurés avant qu'ils eussent eu le temps d'exécuter leur projet.

Wieland mourut le 20 janvier 1803. Il occupa les dernières années de sa vie à des études littéraires. Il traduisit les *Œuvres* de Lucien, les *Épîtres* d'Horace, les *Lettres* de Cicéron; il avait déjà traduit Shakspeare. Il vivait dans un commerce intime avec les autres poëtes de Weimar. Quelques dissentiments religieux le séparèrent un instant de Herder; mais sa nature conciliante adoucissait tous les contrastes. En somme, ce poëte gracieux, qui fut un sage dans sa vie, complète heureusement le groupe littéraire de Weimar, où chaque homme avait son genre d'esprit et son

domaine particulier. Les qualités qui lui sont propres, lors même qu'on voudrait les considérer comme secondaires, ne sauraient manquer dans une littérature cultivée. Il ne faut jamais dédaigner la grâce : elle est le complément nécessaire de la force ; elle suffit aux petites choses, elle est la perfection dans les grandes. Laissons donc à Wieland, au nom de la grâce, le rang qu'il a pris dans la littérature allemande, un peu au-dessous des grands maîtres, qui ne lui refusaient pas leur admiration, et bien au-dessus de ses détracteurs.

———

VII

LA JEUNESSE DE GŒTHE

Sources : les Mémoires de Gœthe, sa Correspondance, les renseignements des contemporains. — L'ouvrage de Bettina Brentano. — Les parents de Gœthe. Impressions d'enfance. Les Français à Francfort. — Les éléments de la tragédie de *Faust*. Marguerite. La science universitaire de Leipsick.

Nous connaissons les principaux représentants de cette période littéraire qui prépare la grande époque de Weimar. Après Klopstock, Lessing, Herder, Wieland, il nous reste deux hommes à étudier : Gœthe et Schiller; Gœthe, presque contemporain des écrivains que nous venons de nommer; Schiller, le plus jeune de tous, qui arrive au moment de la maturité de Gœthe, et qui forme avec lui cette sorte de confraternité littéraire qui marque l'apogée de la littérature allemande.

Nous rencontrerons, chemin faisant, quelques figures secondaires qui ne manquent pas d'intérêt : Merck, Lavater, le philosophe Jacobi, sans compter ces petits groupes littéraires que Gœthe traversa tour à tour, à Leipsick, à Strasbourg, à Francfort, avant d'arriver à Weimar.

Jusqu'ici, nous avons mêlé à la biographie de chaque écrivain l'analyse et l'appréciation de ses œuvres, et nous avons cherché à déterminer la nature de ses relations avec le groupe littéraire qui s'était formé autour de lui. Cette méthode, qui est toujours utile, est la seule bonne

lorsqu'il s'agit de Gœthe. Chez lui, l'homme et l'écrivain, la vie et les œuvres, sont inséparables : c'est bien le poëte le plus personnel qui ait existé. Il déclare lui-même n'avoir pas écrit une seule ligne qu'il n'ait *vécue*. Toutes ses poésies ne sont, dit-il, que des fragments d'une grande confession. Chacun de ses héros est un côté de lui-même; chacun de ses ouvrages, le fruit d'une nouvelle transformation de son esprit. Une manière d'écrire comme celle de Gœthe ne serait, chez un poëte médiocre, qu'une perpétuelle exposition de sa vanité : dans un esprit riche et fécond, c'est une condition de vérité et de naturel. Gœthe est un autre homme à chaque période de sa vie, et ce sont les diverses faces de son être, apparaissant successivement au jour, qui attireront surtout notre attention. Nous considérerons tour à tour le Gœthe-Faust, le Gœthe-Werther, le Gœthe-Tasso, et, tout en suivant ce flot de poésie qui se répandait à la fois dans une série de productions littéraires et dans les événements d'une longue vie, nous verrons comment, chez Gœthe, l'homme et l'écrivain ne faisaient qu'un, et comment son œuvre n'était que sa propre histoire, ennoblie et transfigurée dans son imagination.

Nous ferons donc pour Gœthe ce que nous avons fait pour ses précurseurs. Nous essaierons de tracer de lui un portrait d'ensemble, qui comprenne à la fois l'homme et le poëte, et qui exprime la nature particulière et en quelque sorte le tempérament de son génie. Nous entrerons dans plus de détails, parce que le sujet est plus important, et que nous disposons de tous les moyens nécessaires pour l'étudier à fond. Mais d'abord nous devons dire un mot des ouvrages qu'il nous faudra surtout consulter.

Nous placerons en première ligne ce livre qu'on ap-

pelle ordinairement les *Mémoires de Gœthe :* titre commode, mais qui ne répond pas exactement au contenu de l'ouvrage. Qu'est-ce, en effet, que les mémoires d'un homme? C'est ou l'histoire de sa vie, écrite par lui-même, ou l'histoire de son temps, faite à son point de vue personnel. Or, le livre en question n'a ni l'un ni l'autre de ces deux caractères. Gœthe l'a publié sous ce titre : *Récits de ma vie, Vérité et Poésie* [1]. C'est un choix fait par Gœthe des événements de sa vie dont la connaissance lui paraissait nécessaire pour l'intelligence parfaite de ses œuvres, événements qu'il groupa de manière à rendre les rapprochements plus faciles. Nous venons de dire que les héros de Gœthe, Faust, Werther, Tasso, ne sont que des faces diverses de son être : le livre appelé *Vérité et Poésie* a pour but de montrer le lien qui existe entre ces personnages, de montrer par exemple, comment, de Faust, est sorti Werther, comment, de l'un et de l'autre, est sorti Tasso, comment tous trois enfin sont tirés de l'âme du poëte. Dans ses autres ouvrages, Gœthe n'exprime qu'un côté de sa nature : ici c'est toute une période de sa vie, la période active et féconde, qu'il nous dévoile. Les quatre parties de *Vérité et Poésie* ne sont, en un mot, que le contenu idéal de la jeunesse de Gœthe.

Pour le développement moral et intellectuel du poëte, dans sa jeunesse surtout, son Autobiographie est la meilleure source. Pour la connaissance exacte de sa vie, il faut y joindre d'abord sa volumineuse Correspondance, ensuite les renseignements fournis par ses amis.

Dans la Correspondance, il n'est presque rien qui ne soit intéressant à quelque point de vue ; mais, à part l'intérêt

1. *Aus meinem Leben, Wahrheit und Dichtung ;* en quatre parties, qui parurent successivement en 1811, 12, 13 et 31.

historique, la vivacité du style et la masse d'idées semées en passant donnent à certaines parties une vraie valeur littéraire.

Quant aux renseignements des amis, il faut s'en servir avec précaution. Les Allemands sont curieux à l'excès de tout ce qui concerne Gœthe, et les publicistes n'ont pas manqué de mettre cette curiosité à profit. Tout homme qui a pu passer un instant auprès du grand poëte s'est cru autorisé à faire au public des révélations, qui n'ont servi le plus souvent qu'à mettre au jour la fatuité du révélateur.

Il y a plus, il s'est trouvé des mystificateurs, qui ont imaginés des espèces de romans où ils s'attribuaient un rôle: mystificateurs charmants parfois, et qui, avec des airs de naïveté, n'ont que mieux réussi à tromper le public. Telle est, par exemple, la célèbre Bettina Brentano, la petite-fille de madame de Laroche. Bercée toute jeune sur les genoux de la mère de Gœthe, elle arriva à Weimar en 1807. Elle avait vingt-deux ans : le poëte approchait de la soixantaine. Elle s'éprit pour lui d'une admiration passionnée. Après la mort de Gœthe, elle publia la Correspondance qu'elle disait avoir eue avec lui, et qui n'était pour elle qu'un cadre ingénieux et brillant où elle mettait ses propres rêveries, ses théories sur l'art, ses relations de voyage. Certaines lettres n'étaient que des poésies de Gœthe mises en prose. « Ce livre est pour les bons, et non pour les méchants, » dit-elle en tête de sa préface : laissons-lui donc son rêve; ne discutons pas avec elle une illusion qui lui était nécessaire pour écrire; mais aussi, gardons-nous de la traiter sans réserve comme un témoin historique.

Dans les renseignements biographiques que contient l'ouvrage de Bettina sur la jeunesse de Gœthe, il faut

faire la part du roman, non moins que d'une adoration naïve et quelque peu indiscrète. Elle donne dans une lettre des détails très-intimes sur la naissance du poëte[1]. Nous passerons sur ce récit, comme sur beaucoup d'autres, et nous dirons simplement que Gœthe naquit à Francfort-sur-le-Mein, le 28 août 1749.

La ville libre de Francfort avait alors ses dignitaires et ses hauts fonctionnaires, qui formaient une sorte d'aristocratie bourgeoise. Le père de Gœthe portait le titre de conseiller impérial. Il avait passé la plus grande partie de sa vie dans l'étude du droit, et, quoique ses connaissances fussent assez étendues, il avait gardé en tout la méthode sévère de sa science de prédilection. Ses jours étaient réglés comme un code. Il avait heureusement quelques qualités qui l'empêchaient de tomber tout à fait dans la pédanterie, et sous sa lenteur apparente se cachait un esprit très-actif, ressource précieuse pour l'éducation de ses enfants.

Gœthe se plaisait plus tard à analyser ce que, dans sa propre nature, il croyait devoir à chacun de ses parents. Il tenait de son père, dit-il, sa haute stature et la direction sérieuse de sa vie; de sa mère, son joyeux tempérament d'artiste[2]. La mère de Gœthe est une apparition vraiment gracieuse dans la jeunesse du poëte. Fille de l'échevin Textor, elle avait été mariée à dix-sept ans au conseiller Gœthe, qui en avait quarante. C'était en 1748 ; le jeune Wolfgang naquit l'année suivante. La mère était

1. *Correspondance de Gœthe avec une enfant*, 3 vol. Berlin, 1835 ; 3e édition, 1819 : — IIe vol. p. 211.

2. *Vom Vater hab'ich die Statur,*
Des Lebens ernstes Führen;
Vom Mütterchen die Frohnatur,
Und Lust zu fabuliren.

donc plus rapprochée, par l'âge, du fils que du père. Aussi, elle porta tout son amour sur l'enfant; elle fut, pour le jeune Gœthe, une compagne autant qu'une mère, et presque une sœur aînée. Elle avait l'habitude de dire : « Mon Wolfgang et moi nous ne faisons qu'un, nous sommes tous les deux si jeunes. » On a gardé d'elle des lettres qui sont des modèles de grâce et d'esprit[1]. Elle y donne parfois des accrocs à la grammaire, quand les phrases menacent de devenir trop longues au gré de sa vivacité naturelle. Elle aurait sans doute mieux écrit en français qu'en allemand. Dans une lettre à Frédéric de Stein, elle dit ces mots, qui peignent bien son caractère : « Dieu m'a fait cette grâce, de n'avoir jamais offensé âme qui vive. J'aime l'humanité en général ; je passe sans prétention à travers le monde ; je ne cherche à corriger personne ; je tâche de faire ressortir les bons côtés de toute chose, et j'abandonne les mauvais à celui qui a tout créé et qui saura bien changer ce qui lui déplaît. »

Les parents de Gœthe avaient donc, à tous égards, des qualités opposées. Ce qui est remarquable, c'est la manière dont ces qualités s'unirent dans l'éducation de l'enfant. Le père représente, dans cette éducation, l'autorité, la règle, le travail ; la mère, la liberté, l'abandon, le gracieux épanouissement de l'enfance. L'instruction du jeune Wolfgang se fit dans la maison paternelle ; car les écoles de Francfort étaient en très-mauvais état[2]. Bien que le conseiller fût un homme froid et sévère, il corrigeait ce côté de sa nature

1. Voir : Donow, *Reminiscenzen*; Leipsick, 1842.
2. L'enseignement était, comme les métiers, aux mains d'une corporation. Le nombre des écoles était limité, et ne pouvait dépasser vingt-quatre. Le droit de tenir école s'achetait, et c'était un droit réversible.

par le goût des lettres et des arts. Il possédait dans sa maison une belle bibliothèque, un cabinet d'histoire naturelle, et même une petite collection de tableaux et de gravures. Il avait fait, dans sa jeunesse, et avant qu'il fût conseiller, un voyage en Italie, qui avait été pour lui l'occasion d'une singulière expérience. Il était d'abord revenu désenchanté. Les monuments de l'art, la beauté du pays, l'avaient laissé froid ; il n'avait senti que les inconvénients du voyage. On a de lui deux lettres, imprimées avec les lettres de Merck [1], et où se peint son dépit. « On ferait bien mieux, dit-il, de dépenser son argent en France, en Angleterre, en Hollande ou en Saxe. Quel profit retire-t-on d'un voyage en Italie ? On se charge la mémoire de curiosités, lesquelles, si on pouvait les transporter dans sa patrie, ne seraient pas jugées dignes d'un regard. » Mais à peine fut-il rentré dans sa vie ordinaire, qu'il changea d'opinion. A sa première indifférence succéda un enthousiasme sans bornes : il eut comme une révélation de l'Italie, à distance. Chez les natures froides, les impressions sont lentes à se produire, mais ensuite elles se gravent et ne s'effacent plus. Gaspard Gœthe meubla sa maison de vues d'Italie ; il s'abandonna plus que jamais à son penchant pour les arts ; il forma une galerie de tableaux ; il occupa même des peintres chez lui. Quand désormais il parlait de Rome ou de Naples, sa conversation, d'ordinaire sèche, s'animait ; et c'est à lui qu'il faut rapporter cette nostalgie de l'Italie qui s'est éveillée de bonne heure dans l'âme de son fils. Le poëte Gœthe fit plus tard

A la mort de l'instituteur, son brevet passait à ses héritiers, qui le cédaient à un apprenti ayant subi les épreuves légales. Un grand nombre d'enfants des deux sexes étaient réunis dans de petites salles. La férule jouait un grand rôle.

1. Deuxième partie : *Briefe an und von Merck* ; Darmstadt, 1838.

le même voyage, et en maint endroit de sa relation on retrouve le souvenir des récits de son père.

L'ordre parfait qui régnait dans la maison fut un moment troublé par la guerre de Sept ans. Les Français et les Russes, alliés de l'Empire contre Frédéric II, avaient envahi l'Allemagne par les deux extrémités. Les Français, sous le maréchal de Soubise, occupaient les contrées rhénanes, et, au commencement de l'année 1769, ils entrèrent à Francfort. Tout le monde, dans cette ville, ne les considérait pas comme ennemis. Le grand-père Textor, par exemple, qui portait fièrement un médaillon suspendu à une chaîne d'or et renfermant un portrait de Marie-Thérèse, don de l'impératrice, était partisan de l'Autriche, et par conséquent des alliés de l'Aûtriche. Le père, au contraire, qui avait reçu son titre de conseiller de l'empereur Charles VII de Bavière, était l'ennemi des Habsbourg et de la Triple-Alliance. Quant au jeune Gœthe, qui avait entendu raconter les prouesses du roi de Prusse, il était simplement *Frédéricien*, ou *Fritzien*, comme on disait : ce qui ne l'empêchait pas de voir avec plaisir les soldats français, malgré la mauvaise humeur qu'ils donnaient à son père. Les troupes étaient logées chez les bourgeois, et le conseiller fut obligé de recevoir chez lui le lieutenant royal comte de Thorane, qui commandait le corps d'occupation, parfait gentilhomme du reste, et qui opposait aux mines rébarbatives de son hôte la politesse la plus exquise. Il poussait la délicatesse, dit Gœthe, jusqu'à ne pas vouloir attacher au mur ses cartes géographiques, de peur de gâter la tapisserie. Le comte de Thorane était, lui aussi, un amateur d'art, et il fit disposer dans l'étage supérieur de la maison un atelier de peinture, où il occupa les artistes de

Francfort et de Darmstadt. Le jeune Gœthe passa chez lui de longues heures, et y recueillit des impressions durables.

L'occupation avait amené à Francfort un théâtre français. Gœthe, comme petit-fils de l'échevin, y avait ses entrées libres. Il s'attacha même à un joyeux garçon, hâbleur et précoce, qui faisait partie de la troupe, et qui lui apprit à parler couramment le français. Il profita d'une manière plus directe encore des représentations auxquelles il assista ; car quelques années plus tard, étant à Leipsick, il traduisit le *Menteur* de Corneille : ce fut un de ses premiers exercices dramatiques.

On voit que de choses avaient déjà passé devant l'esprit du jeune poëte, et comme tout le préparait à sa carrière future. On a dit avec raison que Gœthe fut l'homme heureux par excellence. Il n'eut point, comme Lessing, à lutter contre la pauvreté, ou, comme Herder, à refaire tardivement une éducation négligée. Dès l'enfance, tout le favorise. Sa première instruction se fait presque sans effort; il puise dans l'exemple paternel le goût du savoir et des arts ; il reçoit de bonne heure le contact vivant de l'esprit français. Si l'on ajoute à cela le spectacle d'une grande ville, l'une des plus anciennes de l'Allemagne, avec sa vieille rue des Juifs, alors encore fermée aux deux extrémités par deux portes comme une prison, avec sa maison municipale (le *Rœmer*) où étaient exposés les portraits des empereurs ; si l'on ajoute les fêtes qui accompagnèrent le couronnement de l'empereur Joseph II, et dont les *Mémoires* font une peinture dramatique, on aura une idée du monde pittoresque et intéressant que le poëte avait déjà connu avant d'arriver à l'âge de jeunesse.

Gœthe avait quinze ans. Jusque-là, ses impressions avaient été celles d'un enfant : impressions vives d'abord, qui s'effacent ensuite, et qui reparaissent avec un charme nouveau quand l'enfant est devenu un homme. C'étaient les impressions d'un esprit excessivement prompt et mobile, se laissant solliciter en tous sens, et portant tour à tour son attention sur les objets les plus divers. Mais tout à coup on voit s'opérer une sorte de concentration dans sa vie : un événement l'absorbe pendant une année entière, événement tout intérieur, mais qu'il importe de connaître, et qui contient déjà le premier germe de la *Tragédie de Faust.*

Gœthe, par suite de la liberté des relations qui régnait à Francfort, avait été mêlé à une société qui n'était pas tout à fait de son bord, qu'il se serait gardé de recevoir chez son père le conseiller ou chez son grand-père l'échevin, mais qu'il aimait à retrouver ailleurs, et qui le retenait, dit-il, par l'attrait de l'imprévu et de l'inusité. Elle se composait de jeunes gens appartenant à la bourgeoisie pauvre, et qui vivaient un peu au hasard. Les uns copiaient des actes publics, les autres prenaient des commandes pour les marchands, quelques-uns donnaient des leçons en ville. Le dimanche tous se réunissaient, et, chacun apportant sa part, on dépensait dans une collation le produit de la semaine.

Les camarades du jeune Gœthe, ayant remarqué sa facilité à faire des vers, lui proposèrent de les aider dans une mystification. Il s'agissait d'écrire une lettre supposée, en vers, à un jeune homme de la société. Gœthe y consentit, un peu étourdiment ; il s'engagea même à écrire la réponse, au nom de la dupe. Le tout fut l'occasion d'un souper frugal, où l'on se divertit aux dépens du jeune

homme mystifié, mais qui ne promettait encore qu'un médiocre plaisir, lorsque tout à coup, dit Gœthe, la soirée s'embellit par une apparition inattendue :

« Nous avions trouvé, à notre arrivée, la nappe mise, le repas servi, et du vin en quantité suffisante. Nous étions seuls dans la chambre, et nous nous servions nous-mêmes. Mais à la fin, le vin manquant, l'un des jeunes gens appela la servante. Ce ne fut pas elle qui entra, mais une jeune fille d'une beauté rare, d'une beauté incroyable même, si on la comparait à son entourage. — Que demandez-vous? dit-elle, après nous avoir salués. La servante est malade, elle est couchée ; puis-je vous servir ? — Il faut du vin, dit le jeune homme ; si tu voulais nous en chercher quelques bouteilles, tu serais bien aimable. — Va, Marguerite, dit un autre, c'est à deux pas. — Volontiers, répondit-elle, prit quelques bouteilles vides sur la table, et s'éloigna rapidement. Elle gagnait peut-être encore à être vue de dos. Un petit bonnet coiffait à ravir sa tête mignonne, qu'un col élancé attachait délicatement à la nuque et aux épaules. Tout en elle était parfait, et l'on pouvait d'autant plus aisément suivre tous les mouvements de son corps, que l'attention n'était plus attirée uniquement et captivée par la douce candeur du regard et par le charme du sourire. Je fis des reproches à mes compagnons d'avoir envoyé dehors cette enfant, seule, dans la nuit. Ils se moquèrent de moi, et je fus bientôt rassuré moi-même par son prompt retour ; car le marchand demeurait en face. — Maintenant, dit le jeune homme, mets-toi avec nous. Elle s'assit, mais non pas, hélas ! auprès de moi. Elle but un verre à notre santé, et se retira bientôt, en nous invitant à ne pas rester trop

tard et à ne pas faire trop de bruit; car la mère, ajouta-t-elle, allait se mettre au lit. Ce n'était pas sa mère, à elle, mais celle de nos hôtes [1]. »

Comment Marguerite était-elle venue dans cette maison ? On ne sait d'elle que ce que Gœthe raconte dans ses Mémoires. Elle était pauvre, peut-être orpheline ; elle payait par son travail l'hospitalité qu'elle recevait chez sa tante, la mère de deux des jeunes gens. Elle était au-dessus du monde où elle se voyait réduite à vivre : elle le prouva par sa conduite envers Gœthe. Le jeune poëte, qui se plaisait dans de faciles improvisations, avait promis une nouvelle lettre. Il retourna dans la maison, et trouva Marguerite assise au rouet, dans l'embrasure d'une fenêtre : image qui lui resta. Un des jeunes gens était là : il lui lut la lettre ; le jeune homme sortit. Il y avait des changements à faire : le poëte essaya, n'y réussit point, et enfin quitta son travail avec un geste d'impatience. — C'est bien, dit alors la jeune fille ; et, se levant de son rouet, elle lui représenta qu'il avait tort, lui qui appartenait à un monde distingué, de se mêler à des jeux équivoques et à des divertissements coupables. Elle lui fit « un sermon plein de raison et de douceur », qui rappelle cette scène de la tragédie, où Marguerite *catéchise* Faust, et notamment les paroles qu'elle lui adresse sur son compagnon Méphistophélès : « Il y a longtemps que je souffre de te voir dans cette société-là. »

Mais laissons raconter la suite à Gœthe :

« Vous m'avez sauvé ! m'écriai-je. — Achevez donc votre salut, dit-elle, en vous éloignant, avant que les autres

1. *Vérité et Poésie*, Livre V.

viennent vous jeter dans l'embarras. — Je ne pouvais me séparer d'elle ; mais elle insista avec beaucoup de grâce, en prenant ma main droite entre ses deux mains et en la serrant avec une expression affectueuse. Je sentais venir mes larmes ; je croyais voir ses yeux se mouiller ; j'appuyai mon visage sur ses mains, et je sortis précipitamment. Je n'avais connu de ma vie un trouble pareil. Les premiers attachements d'un cœur jeune et pur n'ont rien que d'élevé. La nature semble vouloir qu'un sexe voie dans l'autre l'image vivante du beau et du bon. C'est ainsi que la vue de cette jeune fille et ma tendresse pour elle m'avaient ouvert un monde nouveau de beauté et de perfection. »

Le rêve dura quelque temps encore, et tous les détails se gravèrent profondément dans l'âme du poëte. La scène qui, dans la tragédie, se passe devant la porte de l'église, est esquissée en quelques lignes dans les Mémoires :

« J'allais à l'église pour l'amour d'elle, et j'eus bientôt découvert la place qu'elle occupait d'ordinaire. Je m'enivrais de sa vue, pendant que durait le service religieux. A la sortie, je n'osais l'aborder, encore moins la suivre ; mais c'était assez pour moi lorsqu'elle avait paru me remarquer ou répondre à mon salut par un signe de tête. »

Toute l'aventure eut bientôt un dénouement inattendu. Le jeune Gœthe apprit un jour qu'il était accusé de complicité dans des actes frauduleux. Ses camarades se livraient en effet, outre les mystifications où l'on avait besoin de lui, à des pratiques moins innocentes, qu'ils avaient soin de lui cacher : il ne s'agissait de rien moins que de fausses lettres de change. Une enquête judiciaire était commencée ; elle

fut interrompue, par égard pour quelques jeunes gens de la haute bourgeoisie qui pouvaient y être impliqués. Marguerite, citée comme témoin, déclara qu'elle avait cherché à éloigner Wolfgang Gœthe de la société où il s'était laissé attirer, et qu'elle l'avait toujours traité comme un enfant à qui il fallait donner un bon conseil. Être traité comme un enfant ! ce seul mot suffit pour guérir le jeune Gœthe de son amour, mais non pour en effacer le souvenir de son âme. Marguerite resta la forme pure et idéale qui lui était apparue dans ses premiers songes ; et elle prit naturellement sa place dans cette œuvre qui dès lors s'agitait dans l'esprit du poëte, et qui est à la fois la fleur brillante de sa jeunesse et le fruit parfait de sa maturité.

Nous venons de rencontrer le personnage de Marguerite dans une aventure de la quinzième année de Gœthe : nous allons trouver, à une année de distance, dans le jeune étudiant de Leipsick, les premiers traits et en quelque sorte les linéaments encore obscurs du personnage de Faust. Ainsi le procédé poétique de Gœthe s'accuse dès l'origine. Toute sa poésie est contenue dans sa vie ; elle en sort naturellement ; elle en découle sans cesse. Situations, sentiments, caractères, il a tout puisé à cette source intarissable ; il n'a ajouté que l'enchaînement idéal, et cette marque indéfinissable du génie qui donne au plus simple détail une valeur universelle.

Leipsick était alors à sept journées de voyage de Francfort. Les routes étaient mauvaises et peu sûres : c'était encore le temps où l'on faisait des prières publiques pour les marchands qui allaient aux grandes foires. La voiture qui conduisait Gœthe s'embourba aux environs d'Auerstædt :

on employa les bras des voyageurs pour la retirer, et Gœthe, en portant secours, contracta une douleur qu'il garda longtemps. Il arriva à Leipsick aux premiers jours d'octobre 1765. Il devait, selon la volonté paternelle, s'occuper de jurisprudence ; mais son secret désir était de se mettre au courant de la littérature du jour, et de se préparer à y jouer un rôle. Il fit part de ses projets au conseiller Bœhme, professeur de droit public et d'histoire, auquel il était spécialement recommandé. C'était un homme froid et méthodique, qui croyait que tout s'enseigne et se démontre, et que toute science est contenue dans les livres. Il admettait la poésie comme un amusement ; mais il pensait qu'il valait mieux faire de mauvais vers à ses heures perdues que de consacrer sa vie à en faire de bons. Gœthe ayant manifesté l'intention d'étudier les lettres anciennes, le conseiller lui déclara que rien ne lui ferait mieux connaître l'antiquité que le commerce assidu des jurisconsultes romains. Le jeune homme céda ; une influence plus douce, celle de madame Bœhme, acheva de le déterminer. Tout ce qu'il put obtenir, c'est qu'on lui permît de suivre les conférences littéraires du poëte Gellert.

Un mois après son arrivée, Gœthe écrivait à son ami et compatriote Riese, qui venait d'entrer à l'École de droit de Marbourg : « J'ai commencé à suivre les cours, *Institutiones imperiales, Historiam juris, Pandectas,* et un cours privé sur les sept premiers et les sept derniers titres du *Codex*. C'est tout ce que tu as besoin d'en savoir, car c'est tout ce qu'on en retient... La semaine prochaine, ce sera *Collegium philosophicum et mathematicum* [1]. » Mais ce beau

1. Otto Jahn, *Gœthe's Briefe an Leipziger Freunde* deuxième édition, Leipsick 1867. — Page 85.

zèle ne dura point, d'abord parce que les matières qu'on enseignait à l'élève ne pouvaient l'intéresser, et surtout parce qu'on les lui enseignait mal.

Les universités allemandes suivaient encore à cette époque les traditions du philosophe Wolf. Chaque science se composait d'une série de propositions rigoureusement enchaînées, et tout le système de l'enseignement n'était qu'une vaste géométrie. La méthode de Wolf, qui, venant après la scolastique latine, avait eu longtemps le mérite d'une grande clarté, fut à la fin rebutante par sa sécheresse : elle ne disait plus rien à l'imagination, et elle parlait à peine à l'intelligence. Gœthe ne trouva d'autre caractère à la science qui se débitait devant lui que celui d'une nullité pompeuse. Quant au droit, il déclare qu'on lui redisait moins bien ce que son père lui avait déjà dit. La philosophie, ajoute-t-il, ne lui donna aucune lumière. En logique, il lui sembla bizarre de morceler des opérations que dès l'enfance il avait faites d'un seul coup avec la plus grande facilité. Enfin, les constructions de la métaphysique lui parurent plus brillantes que solides. Il fut donc vite découragé. A mesure que l'hiver s'avança, ses cahiers devinrent plus légers, dit-il, et au printemps ils se fondirent avec la neige [1].

On se rappelle involontairement, en lisant le récit de Gœthe, cette scène de *Faust* où Méphistophélès, endossant le manteau du docteur, explique à un élève ce qu'on lui enseignera dans les *quatre Facultés*. Si Gœthe n'a pu accepter la science universitaire de Leipsick, il en a du moins profité indirectement; il en a fait, dans sa tragédie, le type de la fausse érudition, qui oublie la nature pour les

1. *Vérité et Poésie*, Livre VI.

livres, et qui détruit l'homme pour faire un savant. Et c'est ainsi qu'il a mis à profit tous les événements de sa longue carrière. La vie de Gœthe est un commentaire perpétuel de ses ouvrages. A chaque page qu'il écrit, il se souvient d'une chose qu'il a vue, d'un homme qu'il a connu. Nous laisserons donc, dans la suite de ces études, Gœthe s'expliquer en quelque sorte par lui-même. Nous rechercherons comment ses œuvres se sont formées en lui, résultats de ses observations et de ses expériences. Nous essaierons de pénétrer dans le travail secret, dans le laboratoire de sa pensée; et nous ne ferons ainsi que lui appliquer à lui-même, pour l'analyser et le comprendre, la méthode dont il nous a donné l'exemple.

VIII

LA JEUNESSE DE GŒTHE

(SUITE)

Leipsick ; la ville, la société, la littérature. La vieillesse de Gottsched ; Gellert ; Weisse. — Premiers essais poétiques de Gœthe. Études d'art ; Œser. — Annette Schœnkopf. — Essais dramatiques : l'*Amant capricieux* et les *Complices*. — Retour à Francfort. Départ pour Strasbourg.

Nous avons vu Gœthe à peine entré à l'École et déjà découragé. Quel parti prendra-t-il ? Il fera comme Faust : il secouera l'écolier ; il deviendra un homme du monde ; il commencera, lui aussi, son voyage à travers la vie. Il avait déjà été frappé, à Leipsick, de la beauté des rues et des édifices. Il fut introduit par madame Bœhme dans des réunions étrangères au monde universitaire, et il y remarqua une urbanité de mœurs qui lui sembla nouvelle. La ville de Leipsick se considérait à bon droit comme une sorte de capitale : elle exerçait une influence réelle en Allemagne ; elle donnait la mesure du goût et du bon ton. On y construisait alors un nouveau théâtre ; la célèbre Corona Schrœter y commençait sa réputation de cantatrice ; les concerts d'harmonie s'y organisaient : c'était donc plus qu'un autre Francfort que Gœthe allait connaître. Il est vrai que les monuments historiques y manquaient ; mais l'étranger se sentait gagné involontairement par le double attrait d'une ville à la fois savante et mondaine.

Qu'on se rappelle l'impression qu'elle avait produite, une vingtaine d'années auparavant, sur le jeune Lessing arrivant du presbytère de son père. Gœthe, élevé dans l'aisance d'une maison patricienne, fut moins dépaysé ; cependant il eut mainte occasion de s'apercevoir qu'il débutait dans une carrière nouvelle. On lui fit remarquer d'abord que son langage était archaïque, pour ne pas dire provincial, plein de mots vieillis et même, à ce qu'il assure, de tours bibliques; car, à Leipsick, on se piquait de bien parler, et l'on regardait presque le dialecte du Rhin comme un patois. Son extérieur aussi parut étrange. Ayant assisté un jour à la représentation d'une comédie où l'on ridiculisait un gentilhomme campagnard à cause de son costume, il se trouva vêtu à peu près comme le personnage ridiculisé. La garde-robe qu'il avait apportée de Francfort avait été, selon la mode antique, confectionnée dans la maison paternelle : les étoffes étaient magnifiques, mais la façon gâtait tout. Gœthe se soumit à la mode pour le vêtement; mais quant au langage, les prétentions de Leipsick vis-à-vis des autres villes de l'Allemagne lui parurent inadmissibles ; et, tout en évitant de blesser la délicatesse des oreilles saxonnes, il garda les tours vifs et énergiques de son parler francfortois. Vouloir qu'il y renonçât, c'eût été lui demander, dit-il, le sacrifice de sa manière de penser et de sentir.

Gœthe était d'autant moins porté à sacrifier ce qu'il regardait comme une condition d'originalité, que le démembrement de la petite École poétique de Leipsick n'était pas difficile à prévoir, même pour un jeune homme encore peu sûr de lui-même. L'antique chef de cette école, Gottsched, vivait encore; mais sa gloire était passée. Gœthe dit en

propres termes qu'on le méprisait. Gottsched ne méritait pas cet excès d'abaissement; mais il hâtait lui-même, par ses imprudences, le jugement de la postérité. Il devenait plus despotique, à mesure que l'empire lui échappait. Voyant diminuer le nombre de ses disciples, il enfermait ceux qui lui restaient dans un cercle de plus en plus étroit. Il proscrivait l'imagination et tout ce qui en dépendait. Une de ses dernières campagnes fut dirigée contre la musique : la musique le vainquit, comme la poésie l'avait déjà vaincu. L'opéra, qu'il avait longtemps tenu éloigné, rentra triomphant à Leipsick. Dès lors, tout ce que Gottsched put faire sembla ridicule. Il se remaria dans sa vieillesse; et voici comment Gœthe annonça ce fait à son ami Riese : « Gottsched s'est remarié avec la fille d'un officier : elle a dix-neuf ans, et lui soixante-cinq; elle est haute de quatre pieds, et lui de sept; elle est fluette comme un hareng, et lui bouffi comme un sac à plumes [1]. »

Gœthe se fit présenter chez Gottsched par son ami et compatriote Schlosser, et dans cette circonstance encore le pauvre vieillard joua de malheur. Un domestique eut la maladresse d'introduire les deux jeunes gens avant que le professeur eût passé l'énorme perruque qui était le complément indispensable de sa dignité. Gottsched, ayant châtié le coupable, reprit bonne contenance; mais l'incident égaya beaucoup les visiteurs, et, grâce au souvenir qui leur en est resté, on ne se représente plus aujourd'hui Gottsched que dans ce petit tableau de genre agréablement esquissé par Gœthe. Il mourut peu de temps après, en 1766. Il avait rempli autrefois un rôle utile en insistant

1. OTTO JAHN, *Gœthe's Briefe an Leipziger Freunde;* déjà cité.

sur la pureté de la langue : il perdit toute influence lorsqu'il essaya d'arrêter l'essor d'une littérature nouvelle dont les premières témérités l'effrayaient.

Gœthe, pendant son séjour à Leipsick, nous donne le spectacle pénible d'un jeune poëte qui cherche à se rattacher à quelqu'un, à se former d'après quelque chose, et qui retombe toujours sur lui-même. L'écrivain le plus important qui vécût alors à Leipsick, c'était Gellert, poëte aimable dans des genres secondaires, et qui jouissait d'une grande popularité en Allemagne. Gellert a composé tout à la fois des cantiques religieux, des comédies et des fables, et il a prêché dans ces trois sortes d'ouvrages la même morale douce et tolérante, avec une légère nuance de mysticisme. Sa comédie de *La Dévote* eut un grand succès, après que la représentation en eut été défendue dans plusieurs villes. Ses fables et ses cantiques avaient déjà fait de lui, ce qu'il est resté dans une certaine mesure, le poëte favori de la classe bourgeoise. Il enseignait la littérature et la morale à l'université de Leipsick, et il dirigeait des conférences littéraires. Le jeune Gœthe, s'étant présenté chez lui, fut d'abord gagné par son extérieur. Voici ce qu'il dit de lui dans les *Mémoires* :

« De taille petite et avenante, les yeux doux, presque mélancoliques, le front très-beau, le nez légèrement aquilin, la bouche fine, le visage d'un ovale régulier, tout lui donnait un air à la fois agréable et intéressant. Ce n'est pas sans peine qu'on pénétrait jusqu'à lui. Ses deux serviteurs étaient comme des prêtres chargés de la garde d'un sanctuaire dont l'accès n'est pas permis en tout temps ; et une telle précaution était nécessaire : car Gellert aurait sacrifié

toute sa journée, s'il avait voulu recevoir et contenter tous ceux qui désiraient le voir de près [1]. »

Mais Gellert était vieux ; il vivait dans le passé ; il ne lisait pas les contemporains. Gœthe fut frappé de ne lui entendre jamais prononcer les noms de Klopstock, de Lessing, de Wieland. D'ailleurs, sur la fin de sa vie, Gellert aimait de moins en moins la poésie. Il conseillait à ses élèves d'écrire en prose, et de faire des dissertations morales. Gœthe, peu à peu, s'éloigna de lui, sans cesser pourtant de le vénérer. « Lorsqu'il nous admettait en sa présence, dit Gœthe, il nous demandait, en penchant sa petite tête, et d'une voix doucement larmoyante, si nous étions assidus à l'église, et quel était notre confesseur, et si nous faisions régulièrement notre communion. Si nous répondions mal à cet examen, il nous congédiait avec des gémissements, ce qui nous chagrinait, sans nous édifier, mais aussi sans diminuer l'affection profonde qu'il nous inspirait [2]. »

Leipsick comptait encore quelques poëtes dramatiques, parmi lesquels il faut nommer surtout le fécond et alors très-célèbre Félix Weisse, autrefois ami de Lessing, avec lequel il avait même composé quelques pièces en collaboration. Fournisseur principal du théâtre de Leipsick, il imitait tour à tour, avec une égale facilité, les anciens, les Français et Shakspeare. Lessing lui avait prédit qu'il serait un grand écrivain lorsqu'il aurait appris à écrire difficilement : il ne l'apprit jamais.

Tels étaient les représentants les plus marquants de l'ancienne École de Leipsick. Gœthe assistait à la fin d'une pé-

1. *Vérité et Poésie*, Livre VI.
2. *Vérité et Poésie*, Livre VII.

riode ; il en avait le vague sentiment ; mais son esprit flottait encore entre des influences diverses, et l'avenir était encore incertain devant ses yeux. Un trait caractéristique des époques de transition, c'est la masse d'ouvrages bons et mauvais qui sollicitent à la fois l'attention du public, et qui jouissent d'une autorité presque égale. A distance, on ne voit que les grands noms ; mais pour les contemporains, poëtes grands et petits se mêlent et se coudoient. Là où nous disons Corneille, les contemporains disaient Garnier, Corneille, Scudéry, Boisrobert. Parmi tous les noms qui avaient alors du retentissement en Allemagne, la postérité en a gardé trois. Trois hommes pouvaient alors servir de guides à un jeune écrivain : c'étaient Klopstock, Wieland et Lessing ; car Herder, qui fut bientôt le véritable maître de Gœthe, s'annonçait à peine. Klopstock et ses disciples s'étaient mis à écrire dans le style d'Ossian : Gœthe désapprouvait une telle innovation, qui n'était, selon lui, qu'un retour vers un passé chimérique. « Je consens bien, dit-il dans une lettre, à consulter un commentaire pour comprendre Ossian, lorsqu'Ossian chante dans le goût de son époque ; mais je trouve étrange que nos poëtes se mettent à la torture pour parler un langage suranné, et qu'il faille ensuite que je me mette à la torture moi-même pour les traduire en langage moderne [1]. » Wieland venait d'écrire les romans de *Don Silvio* et d'*Agathon*. Gœthe disait de lui, plus tard : « D'autres m'ont fait comprendre que je faisais mal : Wieland, le premier, m'a appris à faire mieux. » Mais l'homme important du jour, c'était Lessing. Sa grande comédie, *Minna de*

1. Lettre à Frédérique Œser, écrite de Francfort, le 13 février 1769 (Otto Jahn, *Gœthe's Briefe*, etc.).

Barnhelm, parut en 1767, pendant le séjour même de Gœthe à Leipsick. Malgré cette comédie, et d'autres qui l'avaient précédée, et de nombreux opuscules sur l'art et la littérature, les théories de Lessing étaient encore très-contestées. A côté de lui (à côté ou au-dessous, ou même au-dessus, on ne le savait pas très-bien), se plaçaient encore les Bodmer et les Weisse, sans compter une masse de poëtes estimables dans leurs petits genres, mais trop peu importants pour donner une impulsion dans un sens quelconque. On comprend dès lors l'embarras d'un jeune écrivain, cherchant une route vers un but vaguement aperçu, et faisant de vains efforts pour sortir de son isolement.

Gœthe avait du moins, à défaut de règle et de modèle, une personne qu'il pouvait consulter dans ses doutes, et à laquelle il soumettait ses premiers essais poétiques : c'était madame Bœhme, nature douce et bienveillante, esprit délicat et distingué, qui repoussait d'instinct tout ce qui était emphatique ou commun. Elle trouvait beaucoup à redire à la littérature allemande. Sa santé faible la retenait à la maison ; Gœthe lui lisait les publications nouvelles, et parfois, timidement, glissait dans une pièce de vers une strophe de lui, tout en gardant l'anonyme, pour juger de l'effet. Ces vers-là, dit-il, n'étaient pas mieux traités que les autres, et bientôt, devant cette critique sévère, il vit tout disparaître, et ce qu'il avait fait lui-même et ce qu'il avait admiré chez les autres. « Je vis faucher devant moi, dit-il, les belles prairies du Parnasse allemand, dont la verdure m'avait charmé ; je fus même forcé de retourner de mes mains l'herbe abattue, et de déclarer sec et mort ce qui m'avait paru na-

guère frais et vivant [1]. » Il avait apporté de Francfort un grand nombre d'essais en prose et en vers : il les jeta un jour pêle-mêle sur un fourneau de cuisine, et il en sortit une telle fumée, dit-il, que la pauvre vieille femme chez laquelle il demeurait accourut, croyant que cette folle littérature allait mettre le feu à la maison.

On peut juger de l'impression qu'avaient faite sur lui les jugements de madame Bœhme, et de l'état de découragement où il était tombé, par le passage suivant d'une lettre qu'il écrivit à son ami Riese :

« Tu sais comme tous mes penchants m'entraînaient vers la poésie, et comme j'affectais de mépriser ceux qui enfermaient leur esprit dans l'étude du droit... Je me figurais alors que la Muse me favorisait, et de temps en temps m'inspirait une chanson. Il est vrai que mes chansons faisaient grand bruit sur ma lyre; mais, hélas! Apollon et les Muses n'y étaient pour rien. J'avais la présomption de croire que les dieux s'abaissaient jusqu'à moi, et que les grands maîtres du passé n'avaient rien fait de comparable à ce qui sortait de ma main. Pauvre fou que j'étais! je voulais m'élever, et je ne voyais pas que les ailes me manquaient.... Je fus à peine arrivé ici, que le brouillard qui couvrait mes yeux se dissipa. Je vis que la gloire ne s'obtenait pas à si vil prix, et que cet élan où je me croyais emporté n'était que l'effort pénible du vers qui rampe dans la poussière et qui suit des yeux le vol de l'aigle dans le ciel.... [2] »

1. *Vérité et Poésie*, Livre VI.

2. Otto Jahn, ouvrage cité. La lettre est mêlée de prose et de vers. Le passage traduit est en vers dans l'original.

Voilà où en était Gœthe, après six mois de séjour dans la ville la plus littéraire de l'Allemagne. Ses Mémoires et la partie de sa Correspondance qui date de cette époque nous le montrent dans une situation d'esprit qui, chez lui, n'était pas habituelle. On le voit se livrer à des accès de misanthropie, lui qui d'ordinaire embrassait le monde d'un regard si sûr et si tranquille. Heureusement, il y avait en lui plus d'une aptitude. Il lui restait toujours un champ ouvert, et le découragement ne pouvait jamais le prendre tout entier. Revenu les mains vides de sa première excursion dans le domaine de la poésie, il se tourna vers les arts; il visita les riches collections du Musée de Dresde; il s'appliqua même à l'étude du dessin ; enfin il se demanda sérieusement si la nature ne l'avait pas fait pour être peintre, et il douta pendant quelque temps de sa vocation véritable.

Il fut ramené dans sa voie par la pente naturelle de son génie, et les projets qui l'avaient séduit un instant ne firent qu'ouvrir devant lui un horizon plus vaste. Un homme, dont le souvenir est consigné dans les *Mémoires*, eut sur lui l'influence la plus salutaire, à l'époque de ses premières incertitudes : c'est le directeur de l'Académie des beaux-arts de Leipsick, Œser, graveur, même peintre et sculpteur, mais surtout bon juge et guide excellent. Œser rendit à Gœthe un double service : il donna une direction à ses pensées en lui offrant un nouveau sujet d'études, et il l'initia à la connaissance de l'art antique dont il était lui-même grand admirateur. Il habitait le château de Leipsick. le Pleissenbourg, siége de l'Académie; demeure antique et mystérieuse, avec de longs corridors et des escaliers tournants, que le jeune élève trouvait un charme infini à par-

courir; car on éprouvait à chaque pas, dit-il, de nouvelles surprises, et tous les coins et recoins étaient remplis d'objets d'art. Le maître lui-même n'avait rien des professeurs que Gœthe avait eus jusque-là: il était sobre de critiques, excitait les élèves au travail, leur montrait sans cesse les chefs-d'œuvre, et insistait seulement sur les principes essentiels. Wieland, qui le vit plus tard, le décrit en quelques mots dans une lettre française adressée à madame de Laroche: « C'est une belle âme et un cœur excellent, sous le dehors de la simplicité qui accompagne le vrai génie. »

La maison d'Œser s'égayait par la présence de sa fille aînée, Frédérique, dont Gœthe ne parle pas dans ses Mémoires, mais à laquelle il a adressé des lettres en prose et en vers. Le trait dominant du caractère de Frédérique Œser était une gaieté inaltérable, qui chez elle était presque un mérite. D'après les portraits qu'on a d'elle, elle aurait eu de la beauté; cependant elle-même avoue qu'elle était laide. Elle raconte dans une lettre que, toute jeune, elle avait été défigurée par la petite vérole, et qu'elle avait entendu ses parents s'apitoyer sur son sort: « Je savais donc dès ma neuvième année, dit-elle, que je n'étais point jolie: grande science pour une jeune fille. Je ne connaissais pas alors toute l'étendue de mon malheur, et je m'en consolais facilement; mais je me dis qu'il fallait désormais que je fusse plus adroite, plus instruite, plus agréable que les personnes à qui leur beauté suffit pour plaire[1]. » Gœthe fit pour elle une copie de son premier recueil de poésies, qui fut imprimé, sans nom d'auteur, à Leipsick, en 1769[2].

1. Otto Jahn, page 211.
2. C'étaient vingt romances, mises en musique par le fils de l'éditeur,

On peut juger, par la Correspondance de Gœthe, plus encore que par le récit des *Mémoires*, de ce qu'étaient pour lui les leçons d'Œser :

« Que ne vous dois-je pas ? lui écrit-il après son retour à Francfort. Vous m'avez montré le chemin du vrai et du beau ; vous m'avez rendu capable de les sentir et de les apprécier : je vous dois donc plus que je ne puis dire. Si j'ai quelque goût, quelque intelligence des arts, c'est grâce à vous. Je comprends aujourd'hui cette vérité qui autrefois me semblait étrange, que l'atelier du grand artiste est un lieu plus favorable pour former le poëte et le philosophe que l'école de la science abstraite et de la critique pure. Il est bon de redresser et d'instruire, mais il vaut encore mieux encourager. Or, qui d'entre mes maîtres avait jamais daigné m'encourager? On me louait sans réserve, ou l'on me blâmait sans restriction : deux choses également pernicieuses au talent. L'encouragement après le blâme, c'est un chaud soleil après une pluie de printemps. Si vous ne m'aviez relevé, si vous ne m'aviez fortifié dans mon amour pour la poésie, je me serais désespéré. Vous savez ce que j'étais en arrivant chez vous, et ce que j'ai été en vous quittant : la différence est votre ouvrage [1]. »

le jeune Breitkopf (*Neue Lieder, in Melodieen gesetzt von Bernhard Theodor Breitkopf; Leipzig* 1770). Gœthe n'en conserva plus tard qu'une partie. Le recueil complet a été remis au jour par Tieck (*Gœthe's ältestes Liederbuch, herausgegeben von* L. Tieck ; Berlin 1844).

1. Otto Jahn, page 160. — Dans une autre lettre, adressée à l'imprimeur Erasmus Reich, on lit ces mots : « Aucun maître ne peut donner à ses élèves la capacité ni l'expérience ; et un exercice de quelques années n'est qu'un faible secours dans la vie d'un artiste. Aussi Œser s'occupait peu de notre main ; mais il pénétrait jusqu'à nos âmes, et il aurait fallu n'avoir point d'âme pour ne pas profiter de ses leçons. Son enseigne-

Gœthe avait été mis en relation avec quelques artistes et littérateurs, soit par son maître Œser, soit par le libraire Breitkopf, son premier éditeur. Sa société plus ordinaire se composait des jeunes gens avec lesquels il prenait pension à l'hôtel Schœnkopf. C'est dans cette maison que se passa le dernier acte, et non le moins étrange, de son séjour à Leipsick: un caprice de poëte, qui, dans la situation d'esprit où il était, menaça de devenir un sentiment passionné.

La société qui se réunissait dans la maison Schœnkopf était peu nombreuse, et vivait dans une sorte d'intimité bourgeoise avec la famille du maître d'hôtel. Les soirées se passaient en concerts, en lectures, même en représentations dramatiques. Gœthe, en sa qualité de Francfortois, était particulièrement reçu à titre d'ami; car la maîtresse d'hôtel était de Francfort. Il crut remarquer que la fille aînée, Anna Catharina, le distinguait parmi les autres convives [1]. Elle appréciait ses vers, et elle semblait toute prête à lui vouer une affection sérieuse. Que fit-il alors? Au lieu de savoir gré à la jeune fille d'une amitié presque offerte, il eut l'idée bizarre d'exercer sur elle sa misanthropie, de se venger sur elle de ses échecs littéraires. Il la tourmenta à plaisir. Mais elle refusa enfin de le suivre dans ses caprices, et aussitôt les rôles furent intervertis : tandis qu'Annette jouait l'indifférente , Gœthe devint humble et

ment aura des résultats pour ma vie entière. *Il m'a appris que l'idéal de la beauté, c'est la simplicité et le calme ;* et de là vient qu'un jeune homme ne saurait être un maître. Heureux ceux qui n'ont pas besoin de faire eux-mêmes de tristes expériences pour se convaincre de cette vérité! » (Otto Jahn, page 266).

1. Elle s'appelle *Ænnchen* dans les Mémoires, *Kæthchen* dans la Correspondance.

suppliant. C'était, comme on voit, une comédie. Aussi Gœthe fit de ses relations avec Annette Schœnkopf le sujet de son premier ouvrage dramatique, l'*Amant capricieux* [1]. Et de ce jour, dit-il, il prit l'habitude de convertir en poésie tout ce qui, dans la réalité, lui causait de la joie ou de la douleur, et de se mettre ainsi l'esprit en repos: habitude à laquelle il resta fidèle jusqu'à la fin de sa vie.

Il épancha encore sa mauvaise humeur dans une autre comédie, *les Complices* [2], où il s'appliqua, avec une recherche singulière, à mettre à nu les vices cachés de la société bourgeoise, et à découvrir les causes de corruption dans l'intérieur des familles. Cette pièce, toute différente des œuvres qui la suivirent, n'est vraiment remarquable que par le penchant qui s'y manifeste à étudier directement la vie et à se prendre hardiment à la réalité. Gœthe lui-même la juge avec sévérité dans ses Mémoires : il déclare qu'elle blesse à la fois le sentiment moral et le sentiment poétique. En même temps qu'il écrivait les *Complices* et l'*Amant capricieux*, il préparait d'autres pièces. Il en conduisit quelques-unes, dit-il, jusqu'au troisième et au quatrième acte ; mais il abandonna tous ces essais en quittant Leipsick, et plus tard les livra au feu.

Si l'on veut maintenant embrasser d'un coup d'œil les trois années que Gœthe a passées à Leipsick, de 1765 à 1768, on y reconnaîtra un véritable apprentissage de poëte. Gœthe arrive, et suit les leçons de l'École de droit : il s'aperçoit qu'il y profite peu, et il commence une vie toute mondaine. Ensuite il se met en rapport avec quel-

1. *Die Laune des Verliebten*, comédie en un acte, en vers alexandrins.
2. *Die Mitschuldigen*, trois actes, en vers alexandrins.

ques gens de lettres, cherche à s'orienter dans la littérature du jour, interroge toutes les grandes réputations, et se trouve réduit enfin à sa propre inexpérience. Il compose au hasard quelques pièces lyriques : une amie éclairée lui en fait voir le peu de valeur; il les brûle, avec celles qu'il a écrites à Francfort. Découragé, il se tourne vers les arts, et, dans un enseignement élevé, il reçoit au moins quelques notions générales du beau. Le besoin de donner une forme à ses premières observations lui fait entreprendre des comédies : il en abandonne la plupart, et n'en termine que deux, qu'il reçoit plus tard dans la collection de ses œuvres, en les corrigeant beaucoup. Et, parmi tant d'essais, rien ne décèle l'homme de génie, rien ne présage un grand avenir. Gœthe, dans la partie de ses Mémoires qui concerne son séjour à Leipsick, fait un tableau général de la littérature allemande, qu'il termine par ces mots : « Si le lecteur trouve quelque confusion dans mon récit, j'aurai atteint mon but; car il pourra se faire une idée du désordre qui régnait dans ma pauvre tête [1]. » Pour comble de malheur, il tomba malade. Il avait gardé, de son accident à Auerstædt, une douleur à la poitrine. Une diète qu'il s'imposa ne fit que l'affaiblir davantage, et la pratique mal entendue de certaines règles de Jean-Jacques Rousseau sur l'éducation physique acheva de ruiner sa santé. Il se remit en voyage pour Francfort, à la fin de septembre 1768. En se rapprochant de sa ville natale, il se rappela tous les projets qu'il avait formés au départ, et dont aucun ne s'était réalisé; et il lui sembla, dit-il, qu'il revenait comme un naufragé.

1. Livre VII.

Une amie de sa mère, et qui eut une grande influence sur toute sa jeunesse, contribua surtout à lui rendre la convalescence plus facile : c'est mademoiselle de Klettenberg. Elle appartenait par sa naissance au monde le plus distingué de Francfort ; mais elle s'en était retirée de bonne heure. Une santé faible et un penchant inné au surnaturel l'avaient poussée au mysticisme religieux. A l'époque où Gœthe revint à Francfort, elle était le centre et le lien d'un petit groupe affilié à la secte protestante des Frères Moraves, qui, par leur esprit de charité et par la pureté de leurs mœurs, cherchaient à faire revivre l'Église primitive, et qui poursuivaient le rêve naïf mais digne d'estime de l'établissement d'une société parfaite sur la terre.

Dans le cercle de mademoiselle de Klettenberg, on cultivait les sciences occultes, telles que la magie et l'astrologie. Elle-même croyait à la pierre philosophale ; elle prédisait, dans l'excellence de son cœur, la découverte prochaine d'un remède capable de guérir tous les maux de l'humanité. Le médecin de mademoiselle de Klettenberg était alchimiste, et il rendit la santé au jeune Gœthe, à l'aide d'un médicament préparé selon les règles de la science mystérieuse qu'il professait. La confiance de la petite confrérie en fut augmentée. Le convalescent se mit à lire, avec sa mère et l'amie de sa mère, des livres d'alchimie. De l'*Opus mago-cabbalisticum* d'un auteur presque contemporain nommé Welling, on passa aux auteurs classiques de la science, Paracelse, Van-Helmont, Basile Valentin : lectures qui n'exigeaient pas un grand effort d'esprit, et qui charmaient par l'attrait du surnaturel. Gœthe utilisa plus tard tous ces mystères qui l'avaient un instant amusé en même temps qu'instruit : on sait quel rôle la magie et l'al-

chimie jouent dans le poëme de *Faust*. Le médecin par lequel Gœthe avait été guéri est le type de ce docteur alchimiste dont il est question dans la promenade de Faust et de Wagner, de cet « honnête homme qui étudie la nature à sa guise, mais de bonne foi. » Quant à mademoiselle de Klettenberg, son jeune ami lui érigea un monument dans les *Confessions d'une belle âme*, qui forment le sixième Livre de *Wilhelm Meister*[1].

La santé était revenue, le courage aussi. Le conseiller Gœthe voyait avec déplaisir les études de son fils interrompues. Le jeune homme aspirait lui-même à reprendre sa liberté, et à tenter de nouveau la fortune des lettres. Mais, le souvenir de Leipsick lui étant devenu pénible, on décida qu'il irait à Strasbourg, ville qui était encore allemande de mœurs et de langage. Il y arriva le 2 avril 1770. A peine descendu de voiture, il se dirigea vers la vieille cathédrale, et monta sur la plate-forme pour jouir d'un beau couchant; et là, dit-il, en parcourant des yeux la plaine comprise entre les Vosges et la forêt Noire, il se félicita de la nouvelle résidence que sa destinée lui assignait.

Nous aurons à suivre Gœthe dans la seconde partie de sa jeunesse, plus égale et plus tranquille que la première, plus féconde aussi en résultats. La première nous a fait assister au spectacle toujours curieux des commencements d'un grand poëte. Un intérêt tout spécial s'attache à ces trois années d'essais et d'études que nous venons de parcourir; elles nous montrent Gœthe sous un jour nouveau et inat-

1. On a publié, de mademoiselle de Klettenberg, un recueil de dissertations morales, de poésies religieuses, et de lettres, avec des renseignements sur sa vie (Lappenberg, *Reliquien der Fræulein Susanna Catharina von Klettenberg ;* Hambourg 1849).

tendu. On ne le voit généralement qu'à travers la longue série de ses succès, et on se le figure toujours tel qu'il apparut à la fin de sa carrière, avec cette dignité souveraine qui l'a fait comparer à Jupiter Olympien. Tout autre est le jeune étudiant de Leipsick, se cherchant, s'ignorant soi-même, rêvant modestement la gloire d'un Gellert, et désespérant d'y atteindre.

IX

LA JEUNESSE DE GŒTHE

(SUITE)

L'Alsace au dix-huitième siècle ; double influence de la France et de l'Allemagne. La littérature et la philosophie françaises jugées par Gœthe. Le groupe allemand de Strasbourg ; Jung-Stilling ; Herder. — Frédérique de Sesenheim.

D'après le récit des *Mémoires*, Gœthe aurait pressenti, dès son arrivée à Strasbourg, que cette ville marquerait dans son souvenir. Était-ce la santé recouvrée, la liberté reconquise, qui lui donnait ce pressentiment? Toujours est-il que le séjour de l'Alsace lui apporta comme une vigueur et une séve nouvelles. Strasbourg fut en tout, pour lui, l'opposé de Leipsick : là, tout l'avait détourné, entravé, découragé; ici, tout sembla concourir à le remettre dans sa voie et à l'éclairer sur sa destinée. A Leipsick, l'une des villes les plus littéraires de l'Allemagne, il avait douté de la littérature allemande, et il avait été tout près de la croire condamnée à une éternelle faiblesse. Mais à peine eut-il touché la terre étrangère, qu'il se sentit rejeté vers sa patrie; et il comprit qu'il ne lui restait d'autre parti à prendre que d'utiliser les ressources que lui offrait l'Allemagne de son temps.

Cependant Strasbourg était loin de pouvoir passer alors pour une ville complétement française. La langue alle-

mande y régnait encore, aussi bien que l'ancien costume provincial. Une partie de la population, surtout la classe élevée, commençait à parler le français et à s'habiller à la française ; car les deux choses allaient ensemble. Le vêtement est souvent la marque extérieure de l'esprit : une province qui quitte son costume est tout près de changer de caractère. Gœthe avait appris de bonne heure la langue française, et il comptait s'y perfectionner en Alsace; mais son français était le plus bizarre, dit-il, qui fût jamais sorti de la bouche d'un étranger. Il en avait reçu les premières notions dans la maison paternelle, dans les coulisses du théâtre de Francfort, et dans l'entourage militaire du comte de Thorane; il avait lu beaucoup de comédies françaises, et il s'en était approprié au hasard les expressions et les tournures, élégantes ou triviales, usitées ou vieillies; il préférait, parmi les auteurs français, ceux du seizième siècle; enfin il avait suivi à Francfort les prédications des ministres protestants qui parlaient la langue *réfugiée* : il s'était formé, de tout cela, dit-il, un idiome vraiment *babylonien*, qu'un Français ne pouvait entendre sans frémir. Il espérait s'en corriger peu à peu ; mais il était souvent impatienté par la manière détournée dont on le reprenait. Les Français à qui il s'adressait ne se moquaient point de lui, dit-il; mais, selon leur politesse traditionnelle, ils répétaient ce qu'il venait de dire, comme pour confirmer son idée, et avec les mots qu'il aurait dû employer. Le procédé lui semblait infiniment délicat, mais l'interruption même l'irritait intérieurement, et il ne pouvait s'empêcher parfois de penser que les choses qu'il disait étaient assez intéressantes par elles-mêmes pour qu'on fît moins attention à la forme. La forme et le fond, n'est-ce

pas la grande question littéraire qui s'agite éternellement entre la France et l'Allemagne?

Gœthe renonça décidément à la langue française, lorsqu'il eut acquis la conviction qu'il était impossible à un Allemand d'y atteindre un degré suffisant de justesse et d'élégance. Ne valait-il pas mieux, dès lors, garder sa langue, l'étudier à fond, et s'en rendre maître? On comprend toute l'importance d'une telle question, lorsqu'on songe que le français avait été sur le point, au dix-septième et même encore au dix-huitième siècle, de devenir la langue littéraire de l'Allemagne. Gœthe lui-même avait fait des vers français dans sa jeunesse; on en retrouve quelques-uns dans ses lettres, et, il faut dire la vérité, ils sont tous mauvais. Les derniers lui furent inspirés par le voyage de l'archiduchesse Marie-Antoinette, qui passait par Strasbourg pour se rendre à Paris, où elle devait épouser le Dauphin, plus tard Louis XVI. Les autorités municipales ayant pris des mesures pour éloigner les mendiants du chemin que la jeune reine devait suivre, Gœthe compara la venue de Marie-Antoinette avec celle du Christ, qui appelait au contraire les pauvres à lui. « Mes amis, dit-il, jugèrent mes vers passables; mais un Français, qui était souvent avec nous, critiqua impitoyablement la langue et la mesure, et il n'avait que trop raison [1]. »

Gœthe s'était fait admettre à une compagnie de table, en grande partie allemande, présidée par le digne greffier Salzmann, originaire de Strasbourg, français d'éducation, mais nature germanique au fond. On agitait là toutes les questions à l'ordre du jour. On y causait de théâtre, à propos

1. *Vérité et Poésie*, livre IX.

des représentations du tragédien Dufresne, d'architecture et d'art, à propos des embellissements de la ville ; mais on y discutait surtout les théories philosophiques et politiques du siècle. La France était naturellement toujours en vue et au premier plan des conversations. Mais, à mesure qu'on apprenait à mieux connaître la France, l'on sentait aussi toute la différence de l'esprit français et de l'esprit allemand. On se comprenait soi-même en se comparant à l'étranger, et l'on se pénétrait surtout de la nécessité de rester soi. Ce qui acheva d'éloigner Gœthe de la France, ce fut, dit il, l'obstination des critiques français à soutenir que les Allemands manquaient de goût. « Nous avions pris le parti, écrit-il dans ses Mémoires, de dédaigner cet éternel refrain de tous leurs jugements ; mais nous ne pouvions même nous en expliquer le sens. Car, ainsi qu'on nous l'assurait, Ménage avait déjà déclaré autrefois que les écrivains français possédaient toutes les qualités, excepté le goût; et aujourd'hui l'on nous apprenait de Paris, que les auteurs modernes en manquaient aussi, et que Voltaire lui-même n'était pas sans reproche. Il nous sembla donc qu'il fallait tout simplement revenir à la nature, comme nous l'avions déjà pensé en nous-mêmes; et nous prîmes l'habitude de ne plus rien admettre que l'expression vive et énergique d'un sentiment sincère et vrai [1]. » Gœthe énonce en deux mots son opinion sur la littérature française du dix-huitième siècle : il l'appelle *vieille et distinguée;* et il montre comment, selon lui, elle était arrivée peu à peu, entre les mains d'une société aristocratique, à n'offrir plus que des raffinements de pensée et des affectations de sentiment. Ce qui la faisait

1. *Vérité et Poésie,* livre XI.

paraître vieille à ses yeux, c'était surtout la philosophie du temps, sceptique et matérialiste, par conséquent antipathique à la jeunesse. Un livre lui causa une sorte d'effroi : c'est le *Système de la nature* du baron d'Holbach. Il avait espéré, sur la foi du titre, y trouver un guide dans l'étude des sciences naturelles, dont la conversation de quelques jeunes médecins, ses commensaux, lui avait inspiré le goût; il pensait, dit-il, que l'auteur lui parlerait des montagnes et des vallées, des mers et des continents, du ciel et des étoiles, enfin de ce qui vit sur la terre, dans l'onde et dans les airs. Au lieu de ce qu'il cherchait, il ne trouva qu'une théorie abstraite, dont la dernière conséquence était de remplacer la Divinité par la matière qui s'organise elle-même. Une vive peinture du moindre phénomène aurait eu plus de prix à ses yeux qu'une dissertation sur l'origine des choses; car lui-même voyait la nature par l'imagination et non par la froide raison. La civilisation française du dix-huitième siècle lui semblait donc revenue de bien des choses auxquelles il avait encore besoin de croire; il se trouvait vis-à-vis d'elle comme un jeune homme avide d'espérance en face d'un vieillard désenchanté. Il voyait, d'un côté, une période qui finissait, comme toutes les périodes littéraires finissent, par la réflexion philosophique et par les théories sociales, et, de l'autre, une littérature qui s'annonçait à peine, et qui était encore croyante, naïve, enthousiaste. Ce fut donc sur la frontière de la France que le jeune Gœthe et ses amis sentirent combien la civilisation française leur était au fond étrangère, et qu'ils redevinrent plus allemands que jamais.

Le groupe allemand de Strasbourg s'augmenta, dans le courant de l'année 1770, d'un homme qui est toujours resté

en dehors du mouvement philosophique du dix-huitième siècle : c'est le médecin et écrivain Jung, connu sous le pseudonyme de Stilling. Sa jeunesse, qu'il a racontée lui-même, n'avait été qu'un tissu de misères et de déboires, où un seul sentiment l'avait soutenu : la confiance religieuse. Jung-Stilling était originaire du duché de Nassau ; et, à l'époque où il arriva à Strasbourg, il avait déjà passé par plusieurs conditions, en commençant par les plus humbles. Il fut d'abord bûcheron et garçon de ferme, ensuite maître d'école, ayant trouvé moyen de s'instruire. Il avait eu dès l'enfance la passion de la lecture, et il n'avait jamais accepté que des emplois qui lui permissent de satisfaire cette passion. La tournure particulière de son esprit mit longtemps obstacle à son avenir. Il se vit éloigné de plusieurs écoles de village, tantôt pour ses opinions mystiques et alchimistes, tantôt pour les méthodes qu'il voulait introduire. Après chaque nouvel échec, il revenait à l'aiguille de son père ; car son père était tailleur : ce fut encore un métier que Jung-Stilling exerça. Ainsi toujours jeté hors de son chemin, il ne s'en confirmait pas moins dans cette idée, que la Providence veillait sur lui, et qu'en toute circonstance elle le tirerait d'embarras : idée qui le sauvait en effet du découragement, et qui lui donnait à la fois la force d'agir et la patience d'attendre. Il avait déjà trente ans, lorsqu'un de ses amis lui conseilla de se faire médecin. Il se plaça aussitôt comme apprenti chez un homme de l'art, exerça même la médecine en cette qualité, et alla seulement ensuite faire ses études à Strasbourg. Il fut présenté, avec un autre étudiant en médecine, nommé Troost, son compagnon de route et comme lui d'un certain âge, à la table que présidait Salzmann. On y trouve

sa tournure un peu surannée, et sa foi robuste ne manqua pas de contradicteurs. Mais Gœthe, pour qui les opinions de Stilling n'étaient pas nouvelles, et à qui ce convive plaisait sans doute par l'ingénuité même de son caractère, lui voua d'abord un attachement qui ne se démentit pas dans la suite.

Stilling raconte ainsi, dans son style naïf, comment il fut reçu à la table où il connut Gœthe (en parlant de lui-même à la troisième personne, comme il le fait dans tout son récit) :

« Une vingtaine de convives se réunissaient à cette table. Ils arrivèrent l'un après l'autre. L'un d'eux surtout, avec de grands yeux clairs, un front superbe, une belle taille, entra cavalièrement. Il attira l'attention de Troost et de Stilling. Le premier dit au second : « Voilà un homme qui n'est pas ordinaire. » Stilling fut du même avis ; mais il pensait qu'ils n'auraient pas à se louer de lui, car il le prenait pour un sauvage compagnon. Stilling jugeait ainsi d'après les allures hardies de cet étudiant ; mais il se trompait. Ils apprirent ensuite que cet homme remarquable s'appelait monsieur Gœthe. Troost dit à Stilling, à voix basse : « Ce que nous aurons de mieux à faire ici, ce sera de nous taire pendant quinze jours. » Ce fut aussi l'avis de Stilling ; ils se turent donc, et personne ne sembla faire attention à eux, si ce n'est Gœthe, qui de temps en temps jetait les yeux de leur côté. Gœthe était assis en face de Stilling ; il avait le gouvernement de la table, sans qu'il fît aucun effort pour cela.

« Troost était habillé à la mode ; Stilling l'était à peu près. Il portait une redingote brune ; ses autres vêtements étaient

de toile de Manchester. Il lui restait une perruque ronde, qu'il voulait user en même temps que ses nouvelles perruques à queue. Un jour, il se présenta à table avec son ancienne perruque ; personne ne s'en formalisa, excepté monsieur Waldberg, de Vienne. Celui-ci le regarda, et comme il avait appris que Stilling tenait fort à la religion, il lui demanda si, selon lui, Adam avait porté dans le Paradis une perruque ronde. Tout le monde éclata de rire, excepté Salzmann, Gœthe et Troost. Stilling frémit de colère, et dit : « Ayez honte : une telle platitude ne vaut pas qu'on en rie. » Mais Gœthe ajouta : « Il faudrait d'abord s'assurer qu'un homme mérite d'être raillé : c'est une chose diabolique de se moquer d'un honnête garçon qui ne fait de tort à personne. » A partir de ce moment, Gœthe prit Stilling sous sa protection, alla souvent le voir, et ne négligea aucune occasion de lui témoigner de l'amitié [1]. »

C'est sur le conseil de Gœthe que Stilling écrivit sa biographie. Le premier volume, revu par Gœthe, parut en 1777. C'est la partie la plus intéressante et la plus littéraire des écrits de Stilling, qui se composent en outre d'un grand nombre d'ouvrages pieux, et même de traités d'économie rurale. Cette biographie, dont la publication se continua jusqu'en 1817, année de la mort de l'auteur, est devenue un livre populaire par le ton religieux et par la touchante simplicité du récit. Après que Stilling eut quitté Strasbourg, il s'établit à Elberfeld, et se rendit célèbre comme médecin oculiste; il fut plus tard professeur à Heidelberg et à Marbourg; enfin le grand-duc de Bade

1. *Heinrich Stilling's Wanderschaft;* Berlin et Leipsick, 1778. — Page 158.

l'appela, avec le titre de conseiller, à Carlsruhe, où il termina sa vie. Dans ses dernières années, il reçut encore des témoignages d'estime de l'empereur Alexandre, qui le considérait comme l'un des maîtres de la philosophie mystique vers laquelle il se sentait attiré lui-même.

Jung-Stilling n'est pas ce qu'on peut appeler un grand écrivain, mais c'est un des hommes qui expriment avec le plus de vérité le caractère de son temps et de son pays. Il montre ce qu'il y avait encore, en plein dix-huitième siècle, de simplicité et de bonhomie, de croyance ingénue et de confiance religieuse, au sein de la nation allemande; et l'on comprend, en le lisant, comment ce siècle, âge de scepticisme en France, a pu être ailleurs un âge d'enthousiasme, comment enfin, lorsque tout un ordre de choses finissait, lorsqu'en littérature, en philosophie, en politique, tout semblait courir vers un terme fatal et prochain, l'Allemagne s'apprêtait au contraire à tout créer et à tout recommencer.

A Jung-Stilling et à Gœthe se joignit un homme qui, à ce moment, leur était supérieur à tous deux, et qui exerça sur eux une grande influence : c'est Herder. Il était venu à Strasbourg avec son élève, le prince de Holstein-Eutin, et il y passa l'hiver de 1770 à 1771. Herder avait cinq ans de plus que Gœthe; il s'était déjà fait connaître par ses *Fragments sur la littérature allemande moderne;* et il s'occupait alors de la question de l'origine des langues, qui avait été mise au concours par l'Académie de Berlin. Gœthe l'aborda avec la franchise confiante du jeune homme qui reconnaît un maître, et il se lia étroitement avec lui, non sans profit pour son éducation littéraire.

« Herder, dit-il, avait dans ses manières une certaine douceur pleine de convenance et de dignité. Il avait le visage rond, le front expressif, le nez un peu aplati, la bouche un peu relevée, mais d'un dessin caractéristique et gracieux. Sous ses noirs sourcils brillaient deux yeux d'un noir de charbon, qui ne manquaient jamais leur effet, quoique l'un fût ordinairement rouge et enflammé [1]. Il s'initia par différentes questions à tout ce qui me concernait, et sa puissance d'attraction agit toujours plus fortement sur moi. J'étais, en général, d'une nature très-confiante, et pour lui en particulier je n'eus point de secret.... Comme toutes ses paroles, ses questions, ses réponses, touchaient à des choses importantes, il faisait naître en moi journellement et presque à chaque heure de nouvelles idées et des vues nouvelles. A Leipsick, j'avais vécu dans un cercle très-étroit; je n'avais connu qu'imparfaitement la littérature allemande; et l'état dans lequel je m'étais trouvé à Francfort n'avait pas contribué à me la faire mieux connaître : au contraire, les études mystiques et alchimiques m'avaient entraîné dans des régions ténébreuses, et j'étais resté à peu près étranger aux derniers événements qui s'étaient passés dans le monde littéraire. Herder me fit donc entrer tout d'un coup dans le mouvement des esprits et dans toutes les directions nouvelles [2]. »

Herder familiarisa Gœthe avec les littératures classiques; il lui fit connaître l'Orient; il le tourna vers l'étude du moyen âge, et lui montra le parti qu'on pouvait tirer de la poésie primitive des peuples modernes; il lui enseigna

1. Herder se faisait opérer d'une fistule.
2. *Vérité et Poésie*, livre X.

enfin, ou du moins il acheva de lui faire comprendre que ce n'étaient point des raffinements de pensée et de style qu'il fallait à l'Allemagne, mais au contraire ce qu'il y avait de plus simple, de plus naturel et de plus vrai. Et, pour joindre l'application à la théorie, ils recueillirent ensemble les chansons populaires de l'Alsace, qui furent insérées plus tard dans l'ouvrage de Herder, les *Voix des peuples*.

Gœthe avait désormais une méthode et un but. Sur la fin de son séjour à Strasbourg, on le voit livré à une activité extraordinaire. Il étudie Shakspeare et Ossian, le premier surtout, dont il parle avec enthousiasme dans un long article. Il se porte déjà vers les sciences naturelles, qui l'occuperont toute sa vie. Il trouve même moyen d'en finir avec la jurisprudence, et il envoie à son père ses thèses en latin, dont le conseiller fut plus satisfait qu'il ne l'aurait été du meilleur début littéraire. Enfin sa verve poétique fut excitée par un événement qui lui laissa une longue et profonde impression, par cet épisode de Sesenheim qu'il ne faudrait lire que dans ses Mémoires, et qu'il est difficile de raconter après lui.

Un jour, dans une promenade aux environs de la ville (c'était au mois d'octobre 1770), un de ses amis, nommé Weyland, le conduisit chez un pasteur de village, portrait vivant, disait-il, du vicaire de Wakefield. Le village s'appelait Sesenheim; le presbytère ressemblait à une maison de paysan, était d'humble apparence, entouré de jardins, vêtu de charmille. — « La maison est vieille à l'extérieur, dit Weyland à son ami lorsqu'ils approchèrent, mais l'intérieur te paraîtra d'autant plus jeune. » — Gœthe, cédant à son goût pour les mystifications, s'était habillé en

paysan : à peine fut-il entré, qu'il eut honte de son déguisement comme d'un mensonge.

« Tout était silencieux, raconte-t-il : personne dans le village ni dans la cour. Nous trouvâmes le père seul, un homme petit, pensif, mais affable; la famille était aux champs. Il nous salua, nous offrit des rafraîchissements, que nous refusâmes. Mon ami courut à la recherche des dames, et je restai seul avec notre hôte. — « Vous vous étonnez peut-être, dit-il, de me voir si mal logé, dans un village riche et avec un bon revenu : cela vient de ce que rien ne se décide. Il y a longtemps que la paroisse et les autorités m'ont promis que la maison serait reconstruite ; plusieurs plans ont été dressés, contrôlés, modifiés, sans qu'on en ait rejeté ni exécuté aucun : voilà des années que cela dure ; c'est à perdre patience. » — Je lui répondis ce que je jugeai convenable pour ne pas le décourager. Il me dépeignit ensuite les personnes de qui l'affaire dépendait; et, quoiqu'il ne fût pas très-habile dans la peinture des caractères, je compris parfaitement d'où venaient les obstacles. Il me témoignait une confiance particulière; il me parlait comme si nous nous étions connus depuis dix ans, et sans que rien dans son regard pût me faire supposer qu'il m'observât.

« Mon ami rentra enfin avec la mère. Celle-ci me regarda avec de tout autres yeux. Son visage était régulier, et avait une expression intelligente. Elle devait avoir été belle dans sa jeunesse. Elle était grande et élancée, autant qu'elle pouvait l'être à son âge. Vue de derrière, elle avait encore l'air jeune et agréable.

« La fille aînée entra ensuite précipitamment, et demanda où était Frédérique. La mère et Weyland avaient déjà

fait la même question. Le père assura ne l'avoir pas revue depuis qu'elle était sortie avec la famille. La jeune fille repartit aussitôt pour chercher sa sœur; la mère apporta des rafraîchissements, et Weyland continua de causer avec les deux époux sur les affaires et les personnes de leur connaissance, comme il arrive entre amis qui se revoient et qui se communiquent réciproquement leurs nouvelles. J'écoutai, et j'appris ainsi tout ce que je pouvais me promettre de la société où je venais d'être introduit.

« La fille aînée rentra brusquement, inquiète de n'avoir pu trouver sa sœur. On se tourmentait; on blâmait chez Frédérique telle ou telle mauvaise habitude. Mais le père disait tranquillement : « Laissez-la, elle ne tardera pas. » En ce moment, elle parut sur le seuil : c'était un astre charmant qui se levait sur ce ciel champêtre. Les deux sœurs étaient vêtues à l'allemande, comme on disait; et ce costume, qui ne se portait plus que rarement, allait fort bien à Frédérique. Une petite jupe à falbala, ronde, blanche, assez courte pour laisser paraître un joli pied jusqu'à la cheville; un corset blanc, très-juste, et un tablier de taffetas noir : telle je la voyais devant moi, moitié dame, moitié paysanne. Elle s'avançait, svelte et légère, comme si son pied n'avait eu rien à porter; et les tresses blondes qui tombaient de sa tête mignonne semblaient trop lourdes pour son cou délicat. Ses yeux bleus regardaient gaiement autour d'elle; et son petit nez retroussé humait l'air avec liberté, comme s'il n'avait pu y avoir au monde aucun souci pour elle. Son chapeau de paille pendait à son bras; et j'eus ainsi le plaisir d'apprécier du premier coup d'œil tout ce qu'il y avait en elle d'aimable et de gracieux [1]. »

1. *Vérité et Poésie*, livre X.

La journée et le lendemain se passèrent au milieu des simples divertissements que le pasteur pouvait offrir à ses hôtes : la musique, le chant, la promenade. Un bosquet ornait les entours de la maison, avec une éminence d'où l'on découvrait, par des ouvertures pratiquées dans le feuillage, la ville, les îles boisées du Rhin, et au loin les montagnes. Le bosquet s'appelait, dit Gœthe, *Repos de Frédérique*[1] : on s'y arrêta quelques heures. Un berceau était à l'entrée du presbytère : Gœthe y raconta une nouvelle, qu'il inséra plus tard dans la seconde partie de *Wilhelm Meister*, sous le titre de : *la Nouvelle Mélusine;* mais il lui sembla, dit-il, que, mise par écrit, elle ne produisait plus le même effet, et que l'écriture n'était qu'un abus de la parole. Le jeune poëte oubliait les heures : son ami lui rappela enfin qu'il fallait être à l'École de droit le lendemain matin. Ils s'en retournèrent, mais ils se perdirent en voulant éviter un détour, dans des lieux coupés de bois et de marécages; et ils n'arrivèrent à Strasbourg que dans la nuit. Gœthe écrivit à Sesenheim pour raconter les détails du voyage ; il déclara que Strasbourg lui paraissait à la fois vide et bruyant; il demanda la permission de revenir. Il envoya des livres à Frédérique; il dressa des plans pour la reconstruction du presbytère; puis il composa des vers, meilleurs que ceux qu'il avait faits à Leipsick. Et ce ne fut, pendant tout l'hiver suivant, que voyage sur voyage, et poésie sur poésie.

Au printemps, une fête de famille fut célébrée au presbytère : Gœthe y assista. Une nombreuse société se trouvant

1. *Friederiken-Ruhe*. Il faut se souvenir, en lisant le récit de Gœthe, d'une parole qu'il prononça beaucoup plus tard : « Tout ce qui est raconté dans les *Affinités électives* s'est passé dans la réalité, mais rien ne s'est passé absolument ainsi : il en est de même de l'épisode de Sesenheim. » (Eckermann, *Conversations de Gœthe;* 17 février 1830).

réunie dans le bosquet, que les paysans appelaient le Bosquet des Rossignols, on grava les noms des invités sur un tronc d'arbre, et Gœthe y ajouta une strophe qui a été conservée parmi ses poésies :

« Que vers le ciel s'élance
Cet arbre, orgueil de la terre !
Que les vents et l'orage
Respectent son bois sacré !
Mais si un nom doit périr,
Que les premiers noms durent,
Et que le poëte meure seul,
Qui a rimé cette strophe ! »

Ces sortes de fêtes se passaient dans les jardins et les bois, autant que dans la maison du pasteur ; et la population du village y était plus ou moins associée. Frédérique elle-même, dit Gœthe, ne paraissait avec tous ses avantages qu'au grand air ; elle plaisait moins dans la maison ; pour être témoin de toute sa grâce, il fallait la voir cheminer dans un sentier fleuri. Lorsqu'elle se mettait au piano, elle n'avait aucun talent pour faire valoir un air d'opéra ; mais à la promenade elle chantait à merveille ses chansons d'Alsace.

On voit comme tout s'accorde dans le tableau déroulé par Gœthe, et comme il n'y a pas un ton qui sorte de l'harmonie. La scène et les personnages forment un ensemble parfait, et le poëte lui-même va se mettre à l'unisson. La fête terminée, il resta ; il resta tout un grand mois, marchant en pleine idylle. Quand le mauvais temps le retenait au village, il se mettait chez un paysan qu'on appelait Philippe le Perclus, et qui lui apprenait à faire des paniers avec les roseaux du Rhin ; ou il s'occupait à peindre des fleurs sur la vieille calèche du pasteur. Les beaux jours se passaient

en promenades ; on visitait alors les îlots du fleuve, et l'on trouvait toujours de quoi admirer et de quoi chanter :

« Il n'y avait qu'à s'abandonner à l'heure présente, pour jouir, à côté de la bien-aimée, de cette pure clarté du ciel, de ces riches couleurs de la terre, de ces tièdes et longues soirées. Pendant des mois, nous eûmes des matinées splendides, où le ciel déployait toute sa magnificence, après avoir abreuvé la terre d'une abondante rosée. Et, pour varier le spectacle, les nuages s'amassaient sur les montagnes, à l'orient et à l'occident. Ils s'arrêtaient des jours, des semaines, sans altérer la pureté du ciel ; même les orages qui passaient rafraîchissaient la campagne et ravivaient la verdure ; mais le soleil avait déjà repris son éclat quand les dernières gouttes de pluie brillaient encore sur les feuilles. Le double arc-en-ciel, ruban foncé à double bordure éclatante, était plus lumineux, plus coloré, plus vif, mais aussi plus éphémère, que partout ailleurs.

« Dans ces circonstances, ma verve poétique, longtemps endormie, se réveilla. Je composai des poésies pour Frédérique. On en aurait pu faire un joli volume. Il en est resté un petit nombre ; on les reconnaîtra sans peine parmi les autres [1]. »

Mais en même temps que Gœthe retrouvait sa verve poétique, il sentait sa liberté lui échapper. Il avait composé une charmante idylle ; mais il avait oublié que dans cette idylle des personnages vivants jouaient des rôles. Entraîné par son penchant idéal, il s'était plu à comparer la famille du pasteur du Sesenheim à celle du vicaire de Wakefield.

1. *Vérité et Poésie*, livre XI.

Rien n'y manquait, pas même le petit Moïse; car Frédérique avait un jeune frère. Il s'aperçut enfin qu'il n'avait point affaire à des créations de sa fantaisie, mais à une jeune fille qui l'aimait, et devant laquelle lui-même ne se sentait plus libre. Il fut pris alors d'une anxiété profonde, qui ne perce qu'à demi dans ses Mémoires, mais qui se trahit dans ses lettres, surtout dans celles qu'il écrivit à son ami Salzmann. Ainsi s'écoula, du reste, sa vie entière. Identifier la poésie avec la réalité, tel fut son but constant. Il y réussit, autant qu'on peut y réussir; mais il en souffrit toujours.

Les lettres que Gœthe écrivit à Salzmann, pendant le séjour prolongé qu'il fit à Sesenheim, ne portent point de dates ; mais on voit qu'elles se sont suivies à de courts intervalles. En voici quelques extraits : on y remarquera l'agitation croissante, et la vague qui monte, toujours plus tumultueuse :

« Je viendrai, je ne viendrai pas : qu'en sais-je ? Il pleut, il pleut partout, et le vent d'ouest agite la treille qui entoure la fenêtre; et mon esprit est inquiet, comme la girouette qui tremble au haut du clocher voisin. Cela tourne, tourne, du matin au soir... Mettons ici un point : je ne sais plus construire une phrase. Les femmes ne mettent ni point ni virgule, et il ne serait pas étonnant que je prisse des habitudes de femme.

« Cependant je travaille. J'apprends le grec. Je commence à lire Homère, presque sans traduction.

« Et puis, je suis vieilli de quatre semaines, ce qui est beaucoup dire ; car, si je ne fais pas grand'chose, je fais cependant énormément de choses.

« Que Dieu conserve mes chers parents !
Que Dieu conserve ma chère sœur !
Que Dieu conserve mon cher greffier ! Amen. »

« Il serait bien temps que je partisse, et je veux partir ; mais que peut ma volonté contre toutes les personnes qui m'entourent ? Mon cœur est dans une singulière situation. Je ne sais si je suis malade ou bien portant ; et cependant la terre est si belle autour de moi, que je ne me souviens pas de l'avoir vue ainsi. Une contrée superbe, des gens qui m'aiment, un cercle d'amis.... Je me dis souvent, en promenant mes regards sur cet horizon de félicités : Les rêves de ton enfance ne sont-ils pas réalisés ? N'est-ce pas ici le jardin féerique que, tout jeune, tu voyais dans ton imagination ? — Et pourtant, lorsqu'on a obtenu tout ce qu'on désirait, on n'en est pas plus heureux ; car le sort ajoute toujours, à ce qu'il nous donne, une chose que nous ne lui demandions pas. »

— Quelle est cette chose, ce malencontreux surcroît de la fortune ? Une autre lettre nous l'apprend :

« ..... La gaieté diminue autour de moi. Frédérique paraît malade, et toute la maison en est triste : sans compter que je m'accuse de toute la tristesse que je vois...»

« ..... Hier soir je rêvais encore, ce matin j'ai pris des résolutions. Il y a autant d'ordre dans ma tête qu'il y en a dans ma chambre, où je trouve à peine un papier pour vous écrire.... Demain matin, mon cheval sera sellé [1]. »

1. August Stœber, *Der Actuar Salzmann*. Francfort, 1853.

Voilà Gœthe de retour à Strasbourg. Mais il se remit en route presque aussitôt, et, pour donner une autre direction à ses pensées, il parcourut le pays en tous sens. Il visita d'abord, avec son ami Weyland, la Lorraine allemande et les mines de Saarbruck, où se déclara son goût pour la minéralogie ; ensuite il traversa toute la partie centrale de l'Alsace. Les antiquités romaines et les souvenirs du moyen âge l'attirèrent tour à tour. Il garda une vive impression d'un monastère élevé sur un sommet des Vosges ; il se fit conter la légende de la sainte, Odile ou Ottilie, fille d'un duc d'Alsace, qui s'était retirée dans cette solitude et y avait fondé un hospice : type de résignation et de dévouement, dont il se souvint plus tard, lorsqu'il traça le personnage d'Ottilie dans les *Affinités électives*.

Les visites de Gœthe à Sesenheim devinrent plus rares. Des amis pensèrent lui faire plaisir en invitant Frédérique, sa sœur aînée et sa mère à venir à Strasbourg. Elles acceptèrent à regret, dit-il, la mère étant par habitude très-attachée à la maison, et les deux jeunes filles n'ayant aucun goût pour la ville. Lui-même, qui les avait toujours vues au milieu de scènes champêtres, avoue qu'il les trouva différentes dans un salon. La fille aînée surtout, Olivia (ou Marie Salomé, comme elle s'appelait en réalité) se débattait, dit-il, dans sa nouvelle sphère comme un poisson jeté sur le sable. La journée se passa en divertissements qui ailleurs auraient produit la gaieté, mais qui ne purent même chasser l'ennui ; et quand les invitées repartirent, ce fut pour Gœthe un soulagement. Il avait gardé dans son esprit le frais tableau de Sesenheim : il lui fut impossible de retrouver les mêmes images dans la ville. Le poëte avait repris chez lui la place de l'homme passionné.

Gœthe venait de terminer ses études, à la fin du mois d'août 1771. Il allait rentrer à la maison paternelle, tout autre qu'il n'était revenu autrefois de Leipsick. Il avait l'esprit rempli de projets qu'il allait exécuter rapidement. La vie littéraire commençait pour lui : dans un an, toute l'Allemagne devait connaître son nom. Il fit une dernière visite à Sesenheim ; il n'en dit que peu de mots dans ses Mémoires : « Tout ce que je sais, c'est qu'au moment où, monté à cheval, je tendis la main à Frédérique, elle avait les larmes aux yeux, et que moi-même je souffrais beaucoup. » De Francfort, il lui écrivit; la réponse, dit-il, fut déchirante. Deux ans après, il lui envoya *Gœtz de Berlichingen.*

Six années s'écoulèrent encore. Gœthe, en voyage pour la Suisse, voulut revoir Sesenheim; et il rend compte, dans une lettre à madame de Stein, de la journée qu'il y passa :

« Frédérique ne fit pas la moindre allusion qui fût de nature à réveiller d'anciens sentiments dans mon cœur. Elle me conduisit au Bosquet, nous y restâmes quelques instants, et elle fut contente. Il faisait un beau clair de lune. Je m'informai de tout. Un voisin qui m'avait aidé autrefois à faire des travaux dans la maison fut appelé ; il déclara qu'il avait demandé de mes nouvelles quelques jours auparavant. Je retrouvai la calèche que j'avais peinte; je retrouvai d'anciennes chansons que j'avais fait chanter aux paysans. On rappela maint trait du temps passé. Je trouvai mon souvenir aussi vivant que si j'étais revenu d'un court voyage. Les vieillards disaient que j'étais rajeuni. Je passai la nuit, et je repartis le lendemain au lever du soleil. Je ne vis, au départ, que des visages amis. Et main-

tenant, je puis penser de nouveau avec tranquillité à ce coin de terre, et je suis réconcilié en moi-même avec le souvenir de ces êtres chéris [1]. »

Frédérique, après la mort de ses parents, vécut quelque temps à Paris et à Versailles, dans la famille d'un secrétaire d'ambassade qui avait épousé une sœur de Weyland. Quand la Révolution éclata, elle alla demander un asile à sa sœur aînée, femme d'un pasteur de village dans le duché de Bade. C'est là qu'elle termina sa vie, en 1813. Son tombeau se trouve dans le cimetière du village, avec cette inscription :

Un rayon de poésie est tombé sur elle,
Et lui a conféré l'immortalité.

Frédérique vivait encore quand parut la seconde partie des *Mémoires*, où est raconté le commencement de ses relations avec Gœthe [2]. »

L'épisode de Sesenheim et le séjour à Strasbourg terminent une période de la vie de Gœthe qu'on pourrait appeler ses *Années d'apprentissage*. Nous l'avons vu passer par tous les degrés et toutes les initiations dont se compose, selon lui-

1. Schœll, *Gœthe's Briefe an Frau von Stein;* 2e édition, Weimar, 1857 : Ier vol., page 245.

2. On peut consulter, sur Frédérique Brion et sur Sesenheim : August Stœber, *Der Dichter Lenz und Friederike von Sesenheim;* Bâle, 1842. Cette publication contient quelques-unes des *Chansons de Sesenheim*, retrouvées dans un manuscrit qui appartenait à la jeune sœur de Frédérique, nommée Sophie, établie à Niederbronn en Alsace. — Næcke (*Wallfahrt nach Sesenheim;* Berlin, 1840) a donné une description des localités. — L'ouvrage de Freimund Pfeiffer (*Gœthe's Friederike;* Leipsick, 1841) est une mystification; c'est le travail d'un homme qui prétend compléter le récit de Gœthe et recomposer le recueil des *Chansons de Sesenheim*.

même, un bon stage littéraire. Que demande-t-il à l'écrivain qui débute dans la carrière ? D'abord, de chercher à connaître le monde et la vie, d'entrer hardiment dans la réalité, de faire provision d'expérience personnelle ; ensuite de se remplir, en quelque sorte, des idées de son siècle, et, pour cela, d'étudier les maîtres vivants, soit dans leurs écrits, soit dans leur caractère personnel ; enfin, de se former l'esprit et la main par un travail incessant. Telle a été jusqu'ici la voie suivie par Gœthe : désormais il est en pleine possession de son talent, et nous allons le voir produire rapidement ses premiers chefs-d'œuvre.

X

PREMIER GROUPE LITTÉRAIRE DE GŒTHE

GŒTZ DE BERLICHINGEN

Retour de Gœthe à Francfort; relations à Darmstadt; les *Annonces Littéraires*. — La *Période d'Assaut* dans la littérature allemande. Merck. Klinger. Lenz. — *Gœtz de Berlichingen*. Rédactions successives; caractère historique de la pièce. Rapports avec Shakspeare.

Au moment où Gœthe quittait Strasbourg, il sentait combien ses connaissances littéraires avaient gagné en précision et en étendue. Le commerce plus intime des grands maîtres lui avait fait apprécier à leur juste valeur ses contemporains. Il s'était éclairé aussi sur les moyens de développer son propre talent. D'après le conseil de Herder, il lisait assidûment Homère et Shakspeare. Ces deux poëtes devinrent pour lui l'objet de la plus vive admiration; ce furent ses modèles à l'entrée de sa carrière. En se formant sur Homère et Shakspeare, sur le dernier surtout, Gœthe était conduit par un sentiment très-vrai des nécessités de son temps. Ces poëtes appartenaient l'un et l'autre à des âges relativement peu cultivés, presque semblables à celui où était l'Allemagne. Offrir à l'Allemagne, encore empreinte d'une certaine rudesse, les raffinements de la littérature française, expression de la société la plus élégante qui fût jamais, c'eût été une erreur : erreur que les écrivains allemands du dix-septième et de la première moitié du dix-

huitième siècle avaient trop longtemps commise, et qu'ils avaient payée par le succès éphémère de leurs œuvres. Ce qu'il fallait pour le moment, c'était la simple et franche nature. Ainsi du moins l'entendait Gœthe lorsqu'il s'écriait : « Nature, nature! tout est nature dans Shakspeare! » Ce fut donc sous le patronage du grand poëte anglais que la littérature allemande s'éleva d'abord. Gœthe lui-même revint plus tard à la France; mais l'intelligence profonde des besoins littéraires de l'Allemagne le fit persévérer longtemps dans une autre direction.

Cependant Gœthe avait déjà compris que, pour fonder une littérature, l'intelligence critique ne suffisait pas, et qu'il fallait des œuvres. Deux sujets l'avaient occupé à Strasbourg : *Faust* et *Gœtz de Berlichingen*. Le premier, qui prenait des proportions de plus en plus vastes, mûrissait avec lenteur; le second avait déjà une certaine forme, quoique l'auteur se proposât d'y faire de fortes retouches. Si l'on s'en rapportait au récit des *Mémoires*, le *Gœtz* n'aurait été écrit qu'après le retour de l'auteur à Francfort; mais il existe une lettre d'envoi de Gœthe, laquelle accompagnait un manuscrit du drame, et était adressée à un officier français en garnison à Neu-Brisach. La lettre, qui a été retrouvée dans les papiers de Salzmann, se termine par ces mots : « La pièce peut-elle plaire à des soldats? Plaira-t-elle à des Français? c'est ce que je saurai par vous. » Il y avait donc dès lors une première forme de *Gœtz* : nous disons une première, car on verra qu'elle fut suivie de plusieurs autres. Gœthe garda son manuscrit encore deux ans, le corrigeant sans cesse, jusqu'à ce que Merck le lui arrachât des mains pour le publier.

Gœthe revenait donc de l'Alsace non-seulement avec un

jugement plus sûr, mais avec un talent plus exercé. Il regretta longtemps ce pays où il s'était senti excité et encouragé de tant de manières, et où il laissait des amitiés littéraires que Francfort ne lui rendait pas. Francfort était une ville essentiellement bourgeoise, d'esprit pratique et municipal, et de peu d'activité scientifique ; séjour excellent pour un jurisconsulte, mais non pour un écrivain. Les centres littéraires de l'Allemagne étaient alors ou les capitales, à cause de la société que les souverains y attiraient, ou les villes d'universités, qui se distinguaient toujours par un certain mouvement d'idées et d'études. Francfort n'avait ni cour ni hautes écoles. L'homme de lettres y était dépaysé, presque considéré comme un oisif. Gœthe trouva néanmoins un dédommagement dans la ville voisine de Darmstadt. Il y avait là une petite cour qui cherchait les plaisirs de l'esprit avec d'autant plus d'empressement que c'étaient les seuls qu'elle pût se donner. La cour de Darmstadt était réduite à une véritable pauvreté, dont les causes remontaient jusqu'au siècle précédent. Les guerres avaient commencé la ruine du Palatinat, d'abord celles de Louis XIV, ensuite la guerre de Sept ans. Les folies de quelques princes avaient continué l'œuvre des armées étrangères : l'un avait eu le goût de l'architecture, l'autre la passion de l'opéra et du ballet. Vers l'année 1770, les finances se trouvèrent dans un tel état, que la landgrave Caroline fut obligée de vendre ses bijoux pour envoyer ses fils à l'université. Cependant la pauvreté est quelquefois un bien, même pour les princes : elle éloigna de Darmstadt les plaisirs qui corrompaient parfois les petites cours allemandes, et elle rapprocha de l'aristocratie ce qu'il y avait de distingué dans la classe bourgeoise. L'inégalité de fortune

étant moins grande, d'autres contrastes s'effaçaient aussi, ou du moins s'adoucissaient. Il se forma donc à Darmstadt un petit groupe littéraire, dont quelques dames étaient le centre : la landgrave d'abord, qui avait reçu, selon l'usage, une éducation toute française, et qui aimait cependant la jeune littérature allemande (c'est elle qui fit faire le premier recueil des Odes de Klopstock, qui jusque-là avaient paru isolément dans des Revues, ou qui circulaient en manuscrit); ensuite Caroline Flachsland, la fiancée de Herder, qui se disait élève de Rousseau; enfin une dame d'honneur, Lila de Ziegler, pour laquelle Gœthe écrivit quelques pièces de vers, et qui avait beaucoup de charme, s'il faut en croire Caroline Flachsland : « Il est difficile, dit celle-ci dans une lettre, pour peu qu'on ait le cœur sensible, de résister à cet ange à figure de femme; et il paraît que Gœthe pense beaucoup à elle. » On voit quel était l'esprit de ce petit groupe. On était sentimental, mais d'une façon aimable et gracieuse, et presque sans affectation. Chacune de ces dames avait son poëte, l'une Klopstock, l'autre Herder, l'autre Gœthe; chacune était un écho, qui, comme l'écho naturel, répétait la voix avec un certain retentissement plus doux.

Gœthe allait souvent à Darmstadt. On faisait là du dessin, de la gravure, de la peinture même, soit chez Merck, soit chez le conseiller Hess, beau-frère de Caroline Flachsland. Merck était, à part Gœthe, l'homme le plus important du groupe. Il était employé au département de la guerre, avec le titre de conseiller; sans talent spécial, il avait quelques notions de tout, et une certaine universalité de vues qui le rendait très-propre à la critique journalière. Après lui, c'étaient les frères Schlosser qui marquaient le plus :

l'aîné, Jérôme, bon jurisconsulte ; l'autre, George, plus littéraire, qui épousa plus tard la sœur de Gœthe. Ces hommes se réunirent pour créer une Revue, qui dura deux ans : les *Annonces Littéraires de Francfort*[1]. Les articles fournis par Gœthe furent plus tard recueillis par Eckermann. Quant aux principes, la Revue s'appuyait sur Herder ; elle avait pour but, sans imposer aucune théorie, sans défendre aucune école, de ne faire alliance qu'avec le talent, de ne combattre que la médiocrité, de signaler enfin les écrivains de vrai mérite dans la masse confuse qui envahissait le champ de la littérature allemande.

Cette littérature offrait alors un spectale des plus animés. C'était la période qu'on a appelée du nom de *Sturm und Drang* , deux mots dont le premier signifie un assaut, et le second un mouvement pressé et tumultueux. C'était la période révolutionnaire de la littérature allemande. Un bataillon serré de jeunes gens s'élançait à l'assaut du Parnasse : bataillon mêlé, où l'on combattait avec des armes diverses et sous toutes sortes d'enseignes, mais où l'on ne connaissait qu'un mot d'ordre : avancer toujours. Tous les assaillants étaient braves, mais tous n'étaient pas également forts, et la plupart tombèrent sans avoir atteint le but. Quand le calme fut rétabli, et qu'on vit les résultats, quelques grands noms s'offrirent : le reste était couvert par le flot révolutionnaire. La France a connu un mouvement semblable aux approches de 1830. La *Période d'Assaut* en Allemagne ne fut pas moins agitée. Tout ce qui rêvait alors une grande Allemagne venait, au sortir de l'uni-

1. *Frankfurter Gelehrte Anzeigen*, 1772, 1773.

versité, apporter son drame ou sa chanson. Les uns avaient du talent, même du génie ; d'autres n'avaient que de l'ambition ; beaucoup étaient entraînés par l'exemple et par l'ardeur commune ; mais ceux qui ne produisaient rien par eux-mêmes agissaient du moins sur le public et exerçaient encore une utile influence.

De toute la folle bande, Gœthe était le plus sage, peut-être parce qu'il était le plus fort. On le trouvait dès lors un peu froid ; et il l'était en effet, comparé à la plupart de ses compagnons. Parmi ceux-ci, quelques-uns finirent par la folie ; d'autres se tournèrent vers l'industrie, pour innover encore, plutôt que pour faire fortune ; d'autres enfin devinrent très-positifs dans leur vie, tout en continuant de délirer dans leurs vers. Ce furent là les travers de l'école, qui eut ses côtés nobles et sérieux. Quand l'assaut eut réussi, et que l'enceinte fut forcée, on se trouva une dizaine de vainqueurs : Gœthe, Schiller, Herder, et quelques hommes de talent qui se groupèrent autour d'eux. C'est alors que Weimar s'éleva, et offrit un asile aux survivants de la grande bataille littéraire qui venait de se livrer.

Plaçons-nous un instant au fort de la mêlée ; tâchons de saisir quelques profils d'écrivains, non pas de ceux qui dominèrent le mouvement, mais de ceux qui furent entraînés, et qui, par cela même, nous feront connaître l'époque dans sa vraie physionomie. Parmi ces écrivains d'ordre inférieur, une des premières places appartient à Merck.

Merck était né à Darmstadt ; il avait huit ans de plus que Gœthe. Il fit d'abord des études très-irrégulières, et s'occupa ensuite successivement de littérature, d'art, de philosophie, de sciences naturelles. C'était un esprit curieux et investigateur, mais incapable de se donner une direction

quelconque. Avec un grand fonds de connaissances, il n'arriva jamais à mûrir son talent, faute de se porter sur un point précis et d'avancer par degrés. S'il y avait en lui une aptitude spéciale, c'était la critique. Il fut l'un des principaux collaborateurs des *Annonces Littéraires de Francfort* et du *Mercure Allemand* de Wieland ; il prit part à toutes les grandes entreprises de son temps. Gœthe aimait à le consulter. Il y avait cependant une différence de nature entre ce poëte qui, jeune encore, sentait en lui des talents multiples et s'efforçait de les développer avec harmonie, et ce critique qui, ayant traversé tous les genres d'études, ne pouvait trouver sa place nulle part. Cette différence se remarque dans le jugement que Gœthe porta plus tard sur Merck :

« Merck était grand et maigre. On voyait d'abord son nez long et pointu. Son œil gris-bleu et son regard fureteur lui donnaient quelque chose du tigre. Son profil a été conservé dans la *Physiognomonie* de Lavater. Une singulière dissonance faisait le fond de son caractère : naturellement bon, noble et loyal, il s'était aigri contre le monde, et il cédait tellement à ses noirs caprices, qu'il se rendait, de gaieté de cœur, méchant et pervers. D'ordinaire sensé et d'un commerce facile, il s'avisait tout d'un coup, comme la limace qui avance ses cornes, de quelque procédé indélicat ou malveillant. Mais, comme on se plaît à manier un objet dangereux que l'on ne craint pas pour soi-même, j'étais d'autant plus porté à vivre avec lui et à jouir de ses qualités, que je me disais intérieurement qu'il ne tournerait jamais contre moi les mauvais côtés de sa personne. Tandis que, par cet esprit remuant, par ce besoin d'ironie et de

malice, il faisait tort à ses relations dans le monde, une autre sorte d'inquiétude qu'il nourrissait en lui s'opposait à son propre contentement. Par suite de son dilettantisme littéraire, il s'était essayé à écrire ; et il pouvait bien prétendre à une place honorable parmi les beaux esprits de son siècle, car il s'exprimait facilement en prose et en vers. J'ai gardé de lui des épîtres, d'une violence inouïe, et débordantes de fiel. On y remarque une façon originale de saisir les hommes et les choses ; mais le ton en est si agressif, que j'hésiterais à les publier même aujourd'hui, et qu'il faudra ou les détruire, ou les léguer à la postérité comme des témoins de nos déchirements littéraires. Lui-même souffrait de procéder toujours, dans ses travaux, par négation et destruction ; et il m'enviait, disait-il souvent, le bonheur que j'éprouvais à peindre naïvement les choses et à me laisser charmer également par le modèle et par la copie [1]. »

On a pensé que ces lignes, publiées plus de vingt ans après la mort de Merck, avaient pu être dictées par un secret ressentiment. Gœthe se serait souvenu, malgré lui, de quelques piqûres faites à son amour-propre. Une telle supposition s'accorde mal avec le ton d'assurance qui règne dans toute cette page. Gœthe sentait sa supériorité vis-à-vis de Merck; il le maniait, dit-il, comme un instrument dangereux, mais inoffensif pour lui : on ne garde pas rancune à un homme que l'on domine à ce point. D'ailleurs, le trait principal est bien accusé : ce manque d'unité et d'harmonie, de mesure et d'équilibre, par lequel Merck était bien de son époque.

1. *Vérité et Poésie*, livre XII.

Un événement important dans la vie de Merck, ce fut son voyage en Russie, où il accompagna la landgrave Caroline, en 1773 L'occasion de ce voyage fut assez bizarre. L'impératrice Catherine II, cherchant une femme pour son fils le grand-duc Paul, envoya un conseiller d'État, le seigneur d'Assebourg, en tournée dans les petites cours allemandes. L'ambassadeur russe passa d'abord par Meiningen et par Cobourg; il vit là plusieurs princesses, mais elles ne lui semblèrent pas assez belles. Il continua son voyage par Gotha, Stuttgart, Darmstadt, et il envoya à l'impératrice les portraits des princesses qu'il y avait vues. Ces portraits furent agréés; mais une clause rendait la conclusion des fiançailles difficile : il fallait que les personnes qui voulaient prétendre à l'honneur d'une alliance russe fissent le voyage de Saint-Pétersbourg, sauf à revenir, en cas d'insuccès, avec un dédommagement en argent. L'impératrice avait jeté particulièrement ses vues sur deux princesses de Gotha, et elle avait écrit à son ambassadeur: « Si la duchesse voulait faire le voyage avec ses deux filles, elle ne pourrait en retirer que des avantages. Ce qui pourrait lui arriver de pis, ce serait qu'aucune ne fût agréée; et, dans ce cas, elle recevrait un dédommagement suffisant pour les doter toutes les deux. De plus, les frais du voyage seraient à notre charge. — Si la duchesse a encore des scrupules, ajoute Catherine II, dites-lui que c'est de la même manière que je suis venue ici, sous la conduite de ma mère. »

La duchesse de Gotha garda ses scrupules, la duchesse de Wurtemberg aussi. Alors le seigneur d'Assebourg se mit en correspondance avec la landgrave palatine de Darmstadt. Pour que la négociation restât secrète, on employa un langage de convention. On parlait de l'impératrice comme d'un

libraire, et de la négociation même comme d'une souscription ouverte pour un ouvrage; les jeunes personnes étaient autant d'exemplaires de cet ouvrage. Que fit la duchesse de Darmstadt? On a vu qu'elle avait déjà sacrifié ses bijoux pour l'instruction de ses fils : elle mérite donc d'être jugée avec indulgence. Elle souscrivit pour trois exemplaires: elle s'embarqua, avec ses trois filles, à Lubeck. Le voyage dura tout un mois, et ne fut pas heureux; on essuya même une tempête. Mais la seconde des princesses fut accueillie; elle passa à l'Église grecque, et prit le nom d'Alexiewna. Les deux autres reçurent chacune une dot de cinquante mille roubles, et la mère un cadeau de cent vingt mille. Les quatre dames furent décorées de l'ordre de Catherine[1].

Quant à Merck, ce furent des profits d'autre sorte qu'il retira de son voyage. Le cabinet d'histoire naturelle de Pétersbourg l'intéressa beaucoup; il fut surtout frappé des restes imposants, témoins des époques primitives de l'histoire du globe. Pendant quelques années, il fut tout entier aux sciences naturelles. De retour à Darmstadt, il se mit à recueillir des ossements fossiles dans les vallées du Rhin et du Neckar, et il en forma la collection qui se voit encore dans cette ville. Il entra en relation avec plusieurs naturalistes éminents, et il fit exprès un voyage en Hollande pour voir Camper. Il publia trois *Lettres sur les os fossiles*, en français. Les études

1. Voir la Correspondance de Merck, publiée en trois séries par K. WAGNER : I. *Briefe an Johann Heinrich Merck, von Gœthe, Herder, Wieland und andern bedeutenden Zeitgenossen;* Darmstadt, 1835 (avec une Notice biographique et la liste des ouvrages de Merck). — II. *Briefe an und von J. H. Merck;* Darmstadt, 1838. — III. *Briefe aus dem Freundeskreise von Gœthe, Herder, Hœpfner und Merck;* Leipsick, 1847. — Voir aussi, pour le voyage en Russie : W. STRICKER, *Deutsch-russische Wechselwirkungen;* Leipsick, 1819.

auxquelles Merck se livrait alors étaient dans toute leur nouveauté ; mais elles attiraient et captivaient les esprits hardis par la beauté des résultats qu'elles laissaient entrevoir.

Il semblerait que ce fût assez pour un homme de tant de travaux divers. Mais tout à coup la vie de Merck prit encore une autre direction. Il fonda une imprimerie à Allerheiligen, en Suisse, et même plusieurs filatures de coton aux environs de Darmstadt. L'imprimerie ne l'enrichit point; les cotons le ruinèrent. Heureusement Gœthe et le duc de Weimar vinrent à son secours [1]. Pour sortir tout à fait d'embarras, il se fit donner par le landgrave une mission à Paris.

Ses lettres de Paris sont intéressantes en ce qu'elles nous montrent cet esprit habituellement sec et mordant dans une vraie période d'enthousiasme. C'était en 1791 : l'Allemagne avait les yeux fixés sur la France; elle attendait encore plus de la Révolution que la France elle-même ; elle se livrait ingénument au rêve d'un nouvel âge d'or. Merck fut gagné par la flamme révolutionnaire ; il prit à la lettre et au sérieux tous les discours qu'il entendit. Au théâtre, assistant à une pièce de Désaugiers sur la prise de la Bastille, il fut frappé des applaudissements qu'excitaient les tirades patriotiques, et il se crut, dit-il, dans une assemblée de Spartiates. Il se fit présenter par le peintre David au club des Jacobins, « où il n'y a, dit-il, que des gens de cœur et des hommes de génie. » — « Ici se fonde,

1. Le 28 mars 1789, il écrivit au duc Charles-Auguste : « C'est à vous et au prince héréditaire (de Darmstadt) que mes pauvres enfants doivent la conservation de leur père..... Vous ne sauriez croire tout ce que j'éprouve depuis huit jours, me voyant sorti de la honte et de la dépendance, me voyant réuni de nouveau avec mes anciens amis, la mère de Gœthe, madame Laroche et ses enfants, et les amis de Gœthe. » (Lettres de Merck, vol. III, p. 281.)

ajoute-t-il, le bonheur d'une nation, et peut-être de toutes les nations de la terre[1]. »

On remarque dès lors en lui une exaltation qui a quelque chose de maladif. Des maladies réelles s'y ajoutèrent. Il paraît aussi que les affaires de Merck, depuis ses entreprises industrielles, ne s'étaient jamais complétement rétablies. Toutes ces causes contribuèrent sans doute à la résolution suprême qu'il prit dans cette même année 1791, après son retour à Darmstadt : il se tua d'un coup de pistolet, vraie victime de cette période tumultueuse de la littérature allemande où il avait su cependant se rendre utile. Ses écrits se composent de poésies, de romans, d'articles critiques, de traités sur la peinture, sur la sculpture, sur la gravure, d'ouvrages historiques, de voyages, de traités d'histoire naturelle [2]. Sa Correspondance offre, par la variété des noms qui s'y rencontrent, une peinture presque complète de l'Allemagne littéraire de son temps.

Merck avait surtout agi par la critique : mais voici un homme pour qui le mot de critique même était suspect. C'est le poëte dramatique Klinger, aujourd'hui à peu près oublié, et certainement peu lu, mais qui, de son temps, était regardé comme un des principaux représentants de la littérature allemande. C'était un compatriote de Gœthe ; il était né en 1752, et il a donné son nom à la rue de Francfort où se trouvait sa maison paternelle : maison humble et chétive, car le père était bûcheron, la mère

1. Voir une lettre à Schleiermacher, du 23 janvier 1791 : vol. II, p. 279.
2. Un choix de ce qui concerne la littérature et les arts a été publié par A. Stahr, en un volume ; Oldenbourg, 1840.

blanchisseuse. Klinger avait huit ans quand son père mourut; sa mère avait un petit commerce qui faisait vivre pauvrement la famille. L'enfant ne reçut aucune éducation; mais il avait une belle et intelligente figure. Un professeur, le voyant passer dans la rue, l'emmena dans son école, et lui fournit les moyens de s'instruire. Klinger fit ses premières comédies à l'université de Giessen. Ses études terminées, en 1774, il revint à Francfort, et se lia avec Gœthe. Pour tous ceux qui le voyaient alors, il semblait promettre un grand poëte à l'Allemagne. On jugera pas les lignes suivantes de l'impression qu'il produisit sur Gœthe:

« Klinger avait un extérieur avantageux. Il était grand et bien fait; ses traits étaient réguliers. Il était soigneux de sa personne et de son habillement, et, dans sa société, on remarquait son élégance. Ses manières étaient réservées, sans froideur; il se tenait dans une juste mesure, aussi longtemps que l'orage intérieur ne grondait pas en lui.

« On aime dans une jeune fille ce qu'elle est, et dans un jeune homme ce qu'il annonce : voilà pourquoi je me sentis porté vers Klinger, dès que j'appris à le connaître. Il se recommandait par des qualités de cœur et d'esprit, et son caractère décidé lui gagnait la confiance. Sa vie avait pris de bonne heure une tournure sérieuse. Aidé par sa sœur, belle et estimable comme lui, il avait dû faire vivre sa mère, qui, étant veuve, ne pouvait compter que sur ses enfants. Comme il s'était formé en grande partie par lui-même, on n'était pas tenté de lui reprocher la fière indépendance de ses allures. Il possédait tous les dons qui font l'homme supérieur: une conception facile, une excellente mémoire, l'intelligence rapide des langues; mais ce

que lui-même semblait mettre au-dessus de tout, c'était la persévérance et l'énergie dont la nature l'avait doué, et qui avaient subi victorieusement l'épreuve de la vie [1].

Un trait dans ce portrait de Klinger, l'*orage qui grondait en lui*, marque son caractère comme poëte. Il quitta bientôt sa ville natale. En 1775, le théâtre de Hambourg mit au concours un prix de vingt louis d'or pour une pièce en trois ou en cinq actes. Klinger obtint le prix, très-considérable pour ce temps, avec un drame en cinq actes, *les Jumeaux*. Le sujet était la rivalité de deux frères; l'action se passait à la cour des Médicis à Florence. Ensuite la vie de Klinger devint très-aventureuse. Il se mit à parcourir l'Allemagne, en s'arrêtant dans les villes où il rencontrait des comédiens. On le trouve tour à tour à Weimar, à Leipsick, à Mayence, à Zurich. Il composa rapidement un grand nombre de pièces, remplies d'effets violents, de sentiments excessifs, de caractères outrés. L'une d'elles, *Sturm und Drang*, a donné son nom à l'époque. Le sujet de cette pièce, mais le sujet seulement, rappelle *Roméo et Juliette*. Deux familles rivales de l'Écosse sont allées prendre part à la guerre de l'Indépendance américaine. Leurs haines se rallument au delà des mers, et ne s'apaisent que devant l'ennemi commun. Il y a dans ce drame beaucoup d'agitation, et peu d'action; les mêmes situations émouvantes reviennent sans cesse; le tout manque d'unité. Pourtant Klinger se disait disciple de Shakspeare, le plus régulier des poëtes, si du moins il faut appeler régulière une pièce où tout se tient, où tout est nécessaire en son lieu, où l'on ne saurait retrancher une scène sans que la scène suivante

1. *Vérité et Poésie*, livre XIV.

perde de sa clarté. Il n'y a pas, dans toute l'histoire des lettres, de contraste plus frappant que celui de Shakspeare et de ses prétendus héritiers.

Jusqu'à ce moment, la vie de Klinger avait été presque aussi agitée que ses drames. Mais, en 1779, il fut recommandé par Schlosser, le beau-frère de Gœthe, à un prince de Wurtemberg, qui le fit connaître au grand-duc Paul de Russie. Celui-ci, ayant perdu sa première femme, avait épousé une nièce du duc de Wurtemberg. Klinger le suivit à Saint-Pétersbourg, et entra comme officier dans l'armée russe, où il s'éleva peu à peu jusqu'aux grades supérieurs. Il revint en Allemagne en 1781, pour être témoin des fêtes brillantes que la ville de Stuttgart offrait au grand-duc de Russie. On remarqua surtout, parmi les divertissements de la cour, une chasse, la plus extraordinaire dont on se souvînt dans le pays. Des milliers de cerfs furent lancés vers un pavillon construit au bord d'un lac et où se tenaient les chasseurs. Une fête nocturne s'ensuivit, dans le château de la Solitude. Vers minuit, une voiture passa, inaperçue, sous les murs du château ; elle contenait le médecin militaire Schiller, qui avait jugé l'occasion favorable pour échapper à la tyrannie du duc de Wurtemberg, et qui venait, lui aussi, de faire son premier drame, *les Brigands*. C'était encore une pièce tumultueuse ; mais Schiller n'en écrivit qu'une dans ce genre : Klinger n'en fit jamais d'autres.

La dernière partie de la vie de Klinger se passa en Russie, d'où il envoya successivement en Allemagne ses nombreux drames et romans. Il assista encore aux événements du premier quart de ce siècle. Il prit part, comme général, à la campagne de 1812, et il vit son fils unique, aide de camp du maréchal Barclay de Tolly, mourir d'une blessure reçue

à la bataille de la Moscova. Lui-même vécut, comblé d'honneurs, jusqu'en 1831. Son buste a été placé récemment dans une salle de la Bibliothèque de Francfort, à côté de celui de Gœthe [1].

Klinger, plein d'extravagance dans ses œuvres, avait su mettre du moins de l'ordre dans sa vie; mais voici un dernier profil, celui d'un homme dont la vie et la poésie furent également troublées : Lenz. Fils d'un pasteur protestant de la Livonie, il fit d'abord ses études à Kœnigsberg. Il se trouva dans cette ville en même temps que Herder; mais ils ne se connurent que plus tard. N'ayant pu prendre goût à la théologie, à laquelle son père le destinait, il s'attacha comme précepteur aux deux fils d'un seigneur de la Courlande, avec lesquels il visita l'Allemagne. Étant arrivé à Strasbourg, il fut reçu dans la société de table présidée par Salzmann, où il se fit remarquer tout à la fois par la douceur de ses manières et par l'excentricité de ses opinions. « Petit et bien fait, dit Gœthe, une tête presque mignonne, de jolis traits un peu écourtés, des yeux bleus et des cheveux blonds, tel était Lenz : un petit personnage comme on en trouve parmi les jeunes gens du Nord. Il s'avançait doucement et discrètement; sa parole n'était pas très-coulante, mais agréable; ses manières, qui tenaient le milieu entre la réserve et la timidité, convenaient à un jeune homme. Il lisait fort bien de petites pièces de vers, surtout quand elles étaient de lui; et il avait une plume facile. Je ne saurais mieux définir son caractère que par le mot anglais de

1. Ses Œuvres choisies ont été publiées en douze volumes; Stuttgart, 1841. — Voir, sur son séjour en Russie : *Zwei Jahre in Petersburg*, de Fanny Tarnow; Leipsick, 1833.

whimsical, qui résume toutes sortes de singularités. Aussi personne n'était plus capable que lui de sentir et d'imiter les excentricités du génie de Shakspeare [1]. »

Lenz exprima ses idées sur la littérature dans un traité intitulé : *Remarques sur le théâtre,* où il défendit ce principe, que le génie n'obéit qu'à ses propres lois. Lui-même ne sut jamais à quelle loi il obéissait. Ce qui lui réussit le mieux, ce fut la poésie lyrique. Ses pièces de théâtre contiennent des scènes éloquentes, mais elles sont toutes également défectueuses par la composition. Lenz resta six ans en Alsace, perdit sa place de précepteur, et se rendit ensuite à Weimar, où il retrouva Gœthe; mais il y commit de telles extravagances, qu'il reçut l'ordre de quitter la ville. Alors il revint en Alsace. Une pensée le préoccupait sans cesse, et le fascinait presque : faire comme Gœthe, être Gœthe. Il poussa l'esprit d'imitation jusqu'à essayer de plaire à Frédérique. Il était allé autrefois à Sesenheim; il y avait même fait, en sa qualité de théologien, des prédications. Il y retourna, jusqu'à ce qu'il s'aperçût que ses visites devenaient importunes. Ce ne fut là que le commencement de ses malheurs. Il s'arrêta encore quelque temps à Strasbourg; mais bientôt ses amis le perdirent de vue, et ils apprirent enfin qu'il errait dans la montagne : sa raison s'égarait. Nature douce et fine, une sensibilité excessive et une imagination sans frein l'avaient poussé à la folie. Il fut d'abord recueilli par le pasteur Oberlin, du Ban-de-la-Roche; puis on le vit successivement à Emmendingen chez Schlosser, et à Zurich chez Lavater. Son frère le ramena enfin dans sa patrie; mais il n'y resta point, et ses voyages le conduisirent en-

1. *Vérité et Poésie,* livre XI.

core, par Saint-Pétersbourg, jusqu'à Moscou ; ce fut là qu'il mourut, en 1792 [1].

Tous les écrivains de la même école ne finirent pas comme Lenz ; mais tous avaient même audace, et même confiance dans leur talent. Chaque esprit suivait sa pente, et s'y précipitait. Les opinions et les systèmes se heurtaient confusément. C'étaient tantôt des raffinements de sensualisme, comme dans les romans de Heinsé, tantôt des tendresses mystiques, comme dans le fameux *Siegwart*, de Miller, qui balança longtemps en Allemagne le succès de la *Clarisse* de Richardson ; ou enfin la recherche de l'horrible, dont Gerstenberg donna l'exemple dans son drame d'*Ugolin*. Les théories les plus contraires se partageaient la littérature allemande ; mais elles s'accordaient toutes en un point : elles étaient également outrées. Elles firent sur Gœthe l'effet d'un préservatif ; elles le repoussèrent par leur excès même. Le drame de *Gœtz de Berlichingen* fut un résultat des idées et des théories du temps, mais un résultat obtenu par un travail d'épuration successive, dont nous pouvons nous rendre compte par les remaniements que l'ouvrage subit avant d'arriver à la publicité.

Le drame de *Gœtz*, longuement médité et préparé, probablement rédigé une première fois à Strasbourg, fut repris et enfin terminé à Francfort. Voici ce que Gœthe écrivit à Salzmann, trois mois après son départ d'Alsace :

« Vous me connaissez bien, et cependant vous devineriez difficilement la cause de mon long silence : c'est une pas-

1. Ses Œuvres ont été recueillies par Tieck, en trois volumes ; Berlin, 828. — Voir aussi : August Stœber, *Der Dichter Lenz und Friederike von Sesenheim* ; Bâle, 1842.

sion nouvelle qui m'a envahi. Vous savez comme ces sortes de choses me font oublier le ciel et la terre; mais elles sont nécessaires dans ma vie, et, coûte que coûte, je m'y précipite toujours de nouveau. Cette fois-ci, du moins, il n'y aura pas de suites fâcheuses. Toutes les forces de mon âme sont concentrées dans une entreprise qui me fait négliger Homère et Shakspeare. Je convertis en drame l'histoire d'un homme, l'un des nobles et des plus purs que l'Allemagne ait produits. Ce travail me procure une distraction bien nécessaire ici; car il est triste de vivre dans un lieu où l'on est obligé de retourner sans cesse ses idées dans sa propre tête, sans pouvoir les communiquer à personne. »

Il envoya son ouvrage à Salzmann, qui en parut satisfait. Une autre opinion, qu'il avait encore plus à cœur de connaître, c'était celle de Herder. Il lui adressa son manuscrit, avec une lettre d'un ton tout différent, pleine de réserve et d'humilité :

« Voici, dit-il, un fruit de ma solitude. C'est une esquisse, finie peut-être en quelques endroits, mais qui n'en est pas moins une esquisse. Je ne veux point vous expliquer plus longuement mon travail, ni même vous dire l'impression que j'en ai gardée après l'avoir quitté; car j'aurais l'air ainsi de craindre votre jugement, et de vouloir le déterminer d'avance. Mais ce que je puis dire, c'est que je m'y suis employé de toute mon âme; car j'avais dès l'abord l'intention de demander votre avis, étant sûr qu'il m'éclairerait non-seulement sur cet ouvrage, mais encore sur mes travaux à venir [1]. »

1. *Herder's Nachlass*, 1er vol. Francfort, 1856, p. 34.

Nous n'avons plus la réponse de Herder, mais nous en connaissons le sens général par une autre lettre de Gœthe, postérieure de six mois, où il dit : « Un mot sur *Berlichingen*. Votre lettre m'a rassuré ; car je commençais à déprécier ma pièce encore plus que vous ne le faites. J'ai senti la vérité de ce que vous me dites : *Shakspeare vous a gâté.* Bref, ma pièce sera refondue ; j'ôterai les scories ; je purifierai le métal ; ensuite je vous retournerai l'œuvre dans sa nouvelle forme [1]. »

« Shakspeare vous a gâté, » Gœthe comprit le conseil qui se cachait sous ce mot. Il retrancha quelques scènes épisodiques, en diminua d'autres, resserra le dialogue, donna plus d'harmonie à l'ensemble. Ce n'était point Shakspeare qui l'avait gâté, mais plutôt l'exemple des faux disciples de Shakspeare. Sa pièce refondue, il la mit de côté, espérant la reprendre plus tard. Ce fut alors que Merck intervint, trouvant que c'était trop corriger, et qu'il fallait voir enfin ce que dirait le public. Ils se réunirent pour les frais d'impression, et c'est ainsi que parut, au commencement de l'année 1773, un mince volume avec ce titre : *Gœtz de Berlichingen à la Main-de-fer, Drame,* sans nom d'auteur. Le succès fut tel, qu'une contrefaçon parut presque aussitôt : ce qui ôta même aux deux éditeurs le faible bénéfice qu'ils auraient pu retirer de leur entreprise [2].

1. Même publication, page 42. — Herder cependant ne jugeait pas défavorablement la pièce. Il en disait du bien partout, excepté dans ses lettres à Gœthe. Écrivant à Caroline Flachsland, et lui recommandant la lecture de *Gœtz,* il disait : « Vous passerez quelques heures divines ; il y a là de la vérité, de la vigueur, de la profondeur. » (*Nachlass,* III, p. 299.)

2. La pièce, telle qu'elle fut soumise à Herder, se retrouve dans les Œuvres complètes de Gœthe. Un dernier remaniement a été fait plus tard, en commun avec Schiller, pour le théâtre de Weimar.

Le drame de *Gœtz* est un tableau historique ; il montre une des grandes transformations de la société chrétienne, la fin du régime féodal. Le personnage qui donne son nom à la pièce est un des derniers représentants de cette chevalerie du moyen âge, également brillante dans les tournois et sur les champs de bataille, mais que l'habitude de guerroyer rendit dangereuse pour l'ordre public. Elle résista pendant plusieurs siècles aux efforts des rois et des empereurs. Elle céda, lorsqu'ils eurent trouvé un allié dans la bourgeoisie des communes. Alors les châteaux forts tombèrent l'un après l'autre ; mais la noblesse elle-même fut plus lente à disparaître. Elle se divisa en deux partis : les plus habiles et les moins braves passèrent au camp opposé ; mais les vrais chevaliers refusèrent de se soumettre, aimant mieux mourir sur la brèche de leurs manoirs.

Gœtz de Berlichingen appartient à la dernière classe. Il vivait au temps de la Réforme. Il avait son domaine au bord d'une petite rivière qui s'appelait la Jaxt, dans le Wurtemberg ; le château portait le nom de Jaxthausen. Ayant perdu sa main droite au siége de Landshut, il se servit d'une main de fer, à laquelle son épée était fixée par des ressorts. Il passa sa vie à batailler contre des voisins qui avaient manoir comme lui, ou contre des évêques dont le faste le blessait. Un de ses ennemis fut l'évêque de Bamberg. Gœtz soutint une longue guerre, comme allié du duc de Wurtemberg, contre les villes confédérées de la Souabe ; il fut fait prisonnier, et paya une forte rançon aux bourgeois d'Heilbronn. Il prit part aussi à la guerre des Paysans, et, chose remarquable, il fut l'allié des paysans, contre des seigneurs, ses voisins, qu'il re-

doutait. Il fut pris une seconde fois, et retenu quelques années à Augsbourg. On lui rendit sa liberté à une dure condition : il dut s'engager par serment à ne plus sortir de son château. Comme il était loyal, il tint son serment pendant onze ans. Enfin l'empereur l'en délia, et aussitôt il recommença ses aventures. Dans sa vieillesse, sans se reposer tout à fait, il eut assez de loisir pour écrire ses Mémoires, ouvrage sans art, où l'on sent vraiment l'empreinte d'une main de fer, mais dont la rudesse naïve est elle-même un trait caractéristique dans la peinture de l'époque.

C'est d'après ces Mémoires que Gœthe composa son drame. Mais il entoura le héros principal de figures secondaires, les unes historiques, les autres de son invention, et qui représentent chacune un côté des mœurs du temps. C'est d'abord l'évêque de Bamberg, avec sa cour mondaine, plus intrigante que guerrière, opposée au groupe loyal et vaillant qui entoure Gœtz. Le château de Jaxthausen et le palais de Bamberg, c'est l'ancien monde et le nouveau, le premier s'offrant volontairement à la mort, le second cherchant adroitement à lui succéder. Un personnage à part, c'est le transfuge Weislingen, ami d'enfance de Gœtz, et qui a toujours combattu à côté de lui, mais que l'ambition a poussé dans le parti contraire. Weislingen commande les troupes de l'évêque ; Gœtz le fait prisonnier, et l'amène dans son château. Là, on le reçoit, non comme un prisonnier, mais comme un hôte. Gœtz le regagne, ou du moins il croit le regagner pour sa cause, et il le fiance avec sa sœur Marie. Mais Weislingen est un caractère faible et indécis : il retourne à Bamberg; une comtesse de Walldorf, ambitieuse comme lui, et coquette, l'y fixe

définitivement. Il entre si bien dans les vues de l'évêque, qu'il obtient de l'empereur un décret de bannissement contre Gœtz. Celui-ci, incapable de déjouer une intrigue, est assiégé et pris dans son manoir par les troupes impériales réunies à celles de l'évêque. Il meurt, prisonnier à Heilbronn, au milieu d'un petit groupe fidèle, avec la conviction que l'ancienne chevalerie meurt avec lui. Quant à Weislingen, il a une fin encore plus tragique, mais moins glorieuse : il est empoisonné, sur l'ordre de la dame de Walldorf, devenue sa femme, par un petit page, son rival.

C'était certes un sujet intéressant que de retracer les derniers faits d'armes de cette chevalerie qui avait longtemps régné sur l'Europe, et qui gardait encore dans sa chute le souvenir de son ancienne grandeur. D'une sèche chronique, Gœthe a fait un tableau plein de vie. Il a déroulé devant nos yeux toute une période de l'histoire, offrant les aspects les plus variés et les contrastes les plus imprévus. Toutes les classes de la société, et celles qui dominent, et celles qui disparaissent, et celles qui s'annoncent de loin, seigneurs, conseillers de l'Empire, évêques et moines, paysans, soldats et marchands, font tour à tour une courte apparition sur la scène. La variété des épisodes rend la vérité historique plus frappante; mais, d'un autre côté, elle disperse l'attention, et elle nuit à l'effet dramatique. On oublie facilement les intérêts des personnages pour les intérêts plus considérables qui s'agitent autour d'eux. C'est là le propre de toute pièce historique; et c'est par là surtout que *Gœtz de Berlichingen* se distingue des drames de Shakspeare, auxquels on l'a souvent comparé. Shakspeare ne cherche pas à peindre le caractère d'une époque; il s'attache uni-

quement aux passions et aux caractères. L'effet dramatique lui importe avant tout ; et c'est ce qui le rapproche de Racine, de Sophocle, et de tout grand poëte ayant vécu dans un siècle peu savant en histoire.

A l'époque où *Gœtz de Berlichingen* parut, et au milieu de la tourmente révolutionnaire où la littérature allemande était entraînée, on appelait *shakspearien* tout ce qui s'écartait de la tradition française. On avait besoin d'un grand nom qui personnifiât les théories et les aspirations nouvelles : on prit celui de Shakspeare, comme un drapeau et un signe de ralliement. Parmi les poëtes allemands du dix-huitième siècle, les uns croyaient imiter Shakspeare en lui attribuant la responsabilité de leurs folles imaginations; les autres, après s'être formés d'après lui, retrouvaient d'eux-mêmes leur indépendance. *Gœtz de Berlichingen* fut en réalité une œuvre nouvelle, par le sujet qui était national, et par les qualités de la composition et du style. Il fut, avec *Minna de Barnhelm*, de Lessing, le point de départ du théâtre classique en Allemagne. Il devint à son tour un objet d'imitation. Gœthe raconte qu'un libraire voulut lui commander, aussitôt après la publication, une douzaine de pièces dans le même genre, offrant de les payer généreusement. Gœthe refusa cette offre, que d'autres acceptèrent : lui-même avait déjà donné une nouvelle direction à sa pensée; déjà le roman de *Werther* l'occupait.

XI

WERTHER

Gœthe à Wetzlar. Ses relations avec Kestner. Les origines de *Werther*. Charlotte Buff. — État des esprits. Suicide du jeune Jérusalem. Composition du roman de *Werther;* les caractères; l'idée morale.

Gœtz de Berlichingen parut en 1773; mais, dès le printemps de l'année 1772, Gœthe avait de nouveau quitté Francfort. Sur le désir de son père, qui ne le considérait toujours que comme jurisconsulte, il s'était rendu à Wetzlar pour se perfectionner dans la pratique du droit. La Chambre Impériale siégeait alors dans cette ville. C'était un tribunal d'appel, composé d'assesseurs et de délégués de tous les États de l'Allemagne : institution excellente, dit Gœthe, mais qui ne reçut pas le développement nécessaire. Les assesseurs étaient trop peu nombreux, et convoqués à de trop longs intervalles. Les dossiers s'accumulaient : il y avait, en 1772, vingt mille procès arriérés à juger, et chaque année on ne pouvait expédier que la moitié des procès nouveaux qui s'y ajoutaient. Mais le tribunal lui-même était une excellente école pour les jeunes gens qui cherchaient à connaître la législation compliquée de l'Allemagne.

Wetzlar n'offrait d'ailleurs aucun moyen d'étude ni de distraction. C'était une petite ville, mal bâtie, n'ayant ni hautes écoles ni théâtre. Elle occupait le milieu d'une large vallée, traversée par un affluent de la Lahn; et des vil-

lages s'échelonnaient dans des sites pittoresques sur les hauteurs voisines. Gœthe ne s'était promis, en arrivant, d'autres plaisirs que les impressions d'un séjour nouveau et d'un beau paysage. Mais il rencontra d'abord, réunis autour d'une table d'hôte, un certain nombre de jeunes gens, que la pratique du droit n'avait pas rendus plus graves : c'étaient les attachés de légation. Ils avaient eu recours, pour égayer la monotonie de leur vie, à une fiction romanesque : ils s'étaient constitués en Chevaliers de la Table-Ronde. Au haut de la table siégeait le Commandeur de l'Ordre; à côté de lui, le Chancelier; puis venaient les Officiers, et enfin les Chevaliers : on laissait le bas bout de la table aux étrangers de passage. Les nouveaux initiés recevaient l'accolade traditionnelle, et prenaient le nom d'un des chevaliers célèbres du moyen âge. Dans les grandes occasions, on lisait solennellement des passages de l'*Histoire des quatre fils Aymon*, qui avait été déclarée livre canonique. Gœthe choisit le nom de Gœtz de Berlichingen; mais cette parodie d'un autre âge ne le divertit pas longtemps. Il en profita seulement pour se lier avec quelques-uns des membres les plus distingués de la société, tels que le secrétaire de la légation hanovrienne, Gotter, déjà connu en Allemagne comme poëte et comme critique, l'un des rédacteurs de l'*Almanach des Muses* de Gœttingue. Gotter était un esprit fin et net, qui n'approuvait pas les audaces de la littérature nouvelle, et qui connaissait beaucoup la France et l'Angleterre. Il mit Gœthe en relation avec ses amis de Gœttingue, Voss, Bürger, les frères Stollberg; et eux-mêmes traduisirent ensemble le *Village abandonné* de Goldsmith. Ce petit poëme fut pour Gœthe, à Wetzlar, ce que le *Vicaire de Wakefield* du même écri-

vain anglais avait été pour lui à Sesenheim : un confident poétique qui lui renvoyait l'écho de ses propres pensées et de ses propres impressions.

Parmi les attachés de légation se trouvait un autre Hanovrien, nommé Kestner, que l'on remarquait pour l'ordre et la précision qu'il portait en toute chose. Son activité lui ayant fait promettre un avancement rapide, il s'était fiancé à une jeune personne de Wetzlar, dont le nom est aujourd'hui universellement connu par le roman de *Werther*. Charlotte Buff habitait la *Maison-Allemande;* son père étant bailli de l'Ordre Teutonique.

Les documents relatifs au séjour de Gœthe à Wetzlar et aux origines de *Werther* ont été publiés, en 1854, par le fils de Kestner [1]. Dès les premières pages, nous trouvons un fragment de lettre, où Kestner exprime l'idée qu'il se forma d'abord de Gœthe :

« Gœthe a beaucoup de talent, dit-il; c'est un vrai génie, et un homme de caractère. Il a l'imagination extrêmement vive, et il s'exprime le plus souvent par comparaisons et par images. Il déclare lui-même qu'il parle improprement, qu'il ne sait jamais employer le mot juste, mais qu'il espère, en avançant en âge, arriver à concevoir et à expliquer les choses par elles-mêmes.

« Toutes ses impressions sont très-vives; cependant il a beaucoup d'empire sur lui-même. Il pense noblement; il est assez exempt de préjugés pour agir à sa guise, sans se soucier de l'opinion, ou de la mode, ou des convenances. Toute contrainte lui est odieuse.

1. A. Kestner, *Gœthe und Werther;* 2e édition, Stuttgart, 1855. — Avec cette épigraphe : *Vérité sans Poésie.*

« Il se plaît avec les enfants, et il aime à s'occuper d'eux. Il est *bizarre*[1], et il y a bien des choses, dans son extérieur et dans sa manière d'être, qui pourraient le rendre désagréable. Cependant il est bien vu, surtout des femmes et des enfants.

« Il a beaucoup de considération pour les femmes.

« Il n'est pas encore *solide sur les principes*, et il cherche encore un système.

« Il fait grand cas de Rousseau, mais il ne pousse pas l'admiration pour lui jusqu'au fanatisme.

« Il n'est pas ce qu'on appelle *orthodoxe*. Mais ce n'est pas l'orgueil, ou le caprice, ou l'ostentation qui détermine ses opinions. Il est très-réservé sur certaines matières, et il n'aime pas à déranger les tranquilles idées des autres.

« Il hait le scepticisme; il cherche la vérité, et la solution des grands problèmes. Il se croit déjà fixé sur les points les plus importants; il m'a semblé cependant qu'il ne l'était pas encore. Il ne va pas à l'église, ni à la communion, et il prie rarement. « Je ne suis pas, dit-il, assez menteur pour faire cela. »

« Il vénère le christianisme, mais non dans la forme que nos théologiens lui ont donnée.

« Il admet la vie future et un état meilleur, comme un objet de croyance.

« Il aspire à la vérité, mais il croit qu'on l'atteint mieux par le sentiment que par la démonstration.

« Il a déjà beaucoup fait, beaucoup appris, beaucoup lu; mais il a encore plus pensé et raisonné. Il a fait son occupation principale des belles-lettres et des beaux-arts, et

1. Ce mot est en français.

il cultive toute science, excepté les sciences qui sont des gagne-pain. »

— Sur la marge de ce brouillon, dit l'éditeur, Kestner avait encore ajouté ces mots : « J'aurais voulu tracer de lui un portrait d'ensemble; mais ce serait trop long. On pourrait parler de lui longuement : c'est, en un mot, un homme très-remarquable. »

Gœthe avait commencé à se détacher des faux Chevaliers de la Table-Ronde. Il cherchait, par des travaux poétiques, par de longues promenades, par le dessin et la lecture, à rompre la monotonie de la vie de Wetzlar. « Je me plaisais, dit-il, à observer le monde extérieur. Je laissais toute créature agir sur moi, chacune à sa manière, depuis l'homme jusqu'aux êtres les plus infimes qui nous sont perceptibles. Il en résultait pour moi une si merveilleuse parenté avec chaque objet de la nature, et une si parfaite harmonie avec la nature en général, que tout changement de lieu, d'heure, de saison, m'affectait intérieurement. Le coup d'œil du peintre s'unissait en moi au sentiment du poëte. La belle contrée de Wetzlar, animée par un cours d'eau, augmentait mon penchant à la solitude, et favorisait mes tranquilles méditations qui s'étendaient sur toutes choses. Mais depuis que j'avais quitté le cercle de Sesenheim et mes amis de Francfort et de Darmstadt, il me restait dans le cœur un vide que je ne pouvais combler. Je me trouvais dans cet état moral où une inclination, se produisant sous une forme déguisée, peut nous surprendre à l'improviste et anéantir nos meilleures résolutions [1]. »

1. *Vérité et Poésie*, livre XII.

A une demi-lieue de Wetzlar, sur une des pentes qui dominent la vallée, est situé le village de Garbenheim. En avant du village, à l'endroit le plus pittoresque, d'où l'œil embrasse toute la contrée, s'élevait alors une église rustique. La place qui s'étendait devant l'église était plantée de tilleuls. C'était là le but fréquent des promenades de Gœthe. Tout le paysage se retrouve dans *Werther;* car Gœthe a transporté dans ce livre tous les souvenirs et toutes les impressions de son séjour à Wetzlar, et en particulier cette nature peu grandiose, mais gracieuse et douce, qui convenait à la situation de son héros. Le village s'appelle Wallheim dans le roman; on peut le voir encore, car il a peu changé; seulement les tilleuls ont disparu.

C'est sur la colline de Garbenheim que Gœthe et Kestner se rencontrèrent pour la première fois. Kestner, homme exact, qui prenait note de tout, nous a transmis le détail de cette rencontre. «Je trouvai Gœthe, dit-il, couché sur le dos dans l'herbe, sous un arbre, et philosophant avec quelques amis, un épicurien, un stoïcien, et une sorte d'éclectique. Il paraissait très à son aise. Il s'est amusé plus tard de ce que je l'aie connu d'abord dans une telle position.» Gœthe et Kestner se lièrent bientôt plus étroitement, et un nouvel incident les rapprocha encore davantage.

Une partie de la jeune société de Wetzlar s'était donné rendez-vous à un bal champêtre. Kestner, retenu par ses occupations, n'y arriva que le soir. Charlotte s'y rendit dans la journée, avec quelques amies, et Gœthe se trouva dans la voiture qui les conduisait. Jusque-là, dit Kestner, les dames de Wetzlar l'avaient laissé assez indifférent : Charlotte le charma par ses manières simples et sa gaieté naturelle. Ce ne fut point une passion subite qu'elle lui ins-

pira; mais elle le gagna insensiblement, et d'autant plus sûrement, dit encore Kestner, qu'elle ne se donna aucune peine pour cela. La scène du bal est décrite avec beaucoup d'animation dans le roman, mais aussi avec un mélange de poésie sentimentale qui n'était pas dans le caractère de Charlotte, tel que Gœthe lui-même l'a peint dans les *Mémoires*. La valse fut sans doute un peu moins tournoyante dans la réalité. Quant à l'orage qui, dans le roman, interrompt le bal, et aux jeux qui s'ensuivent et où Charlotte montre qu'elle est sensible aux attentions de Werther, ce sont de purs ornements poétiques.

Charlotte avait en elle-même assez de vertus naturelles pour se passer des qualités d'une héroïne de roman. Elle était de ces femmes, dit Gœthe, qui, sans inspirer de passion violente, tiennent tout le monde sous le charme. Il n'y avait en elle rien de rêveur ni d'exalté, mais de la grâce, de la délicatesse, une bonté empressée, enfin une simplicité qu'elle poussait à l'excès : c'était le seul genre d'affectation qu'elle se permît. Gœthe ajoute un dernier trait, qui achève de la peindre : elle donnait, dit-il, à son fiancé, par sa mise habituelle, l'assurance qu'elle ne se parait que pour lui, et qu'elle pourrait toujours ainsi se parer à peu de frais.

Le lendemain de la fête, Gœthe se rendit à la Maison-Allemande. Il vit alors Charlotte au milieu de ses devoirs de famille; car elle en avait de très-sérieux à remplir. Sa mère était morte; et elle la remplaçait avec un dévouement qui ne paraissait pas lui coûter, et qu'on admirait d'autant plus. C'est encore à la réalité qu'est empruntée cette scène du roman, ce frais tableau de mœurs champêtres, où l'on voit Charlotte tenir le pain bis au milieu des enfants, et

toutes les petites mains s'élever ensemble, et chacun recevoir sa part de souper. En Allemagne, l'intimité vient vite : Gœthe fut bientôt reçu à titre d'ami dans la famille. Les enfants le traitaient presque comme un frère aîné, surtout les plus petits, qu'il amusait par des contes. Mais pendant ce temps le charme dont il parle continuait d'agir, et après quelques mois il se trouva tellement enlacé, dit-il, que lui-même ne se reconnaissait plus. Il partageait les promenades des deux fiancés, qui, sûrs d'eux-mêmes, et l'appréciant pour les qualités de son esprit, ne voyaient en lui qu'un ami commun. Peut-être aussi l'enthousiasme du jeune poëte leur venait-il en aide à eux-mêmes. Toujours est-il que cette vie à trois, cette idylle allemande, comme l'appelle Gœthe, dura tout l'été, sans que rien troublât ses rappports avec Kestner. Voici, à ce sujet, ce que Kestner écrivit plus tard à un de ses amis, nommé Hennings :

« Cette conformité de goût, et une connaissance plus intime, nouèrent entre Gœthe et moi un lien solide d'amitié, de telle sorte que je le place immédiatement après mon cher Hennings. Cependant, quoiqu'il dût renoncer et qu'il renonçât en effet à tout espoir sur Charlotte, il ne put, avec toute sa philosophie et sa fierté naturelle, prendre assez d'empire sur lui pour vaincre sa passion. Il possède des qualités qui peuvent le rendre dangereux à une femme ayant du sentiment et du goût; mais Charlotte sut le traiter de manière à ne laisser germer en lui aucune espérance, et à se créer encore, en agissant ainsi, de nouveaux titres à son admiration. Son repos, à lui, en souffrit; je fus témoin de scènes singulières, où Charlotte gagna dans mon estime, et

où lui-même me devint plus cher comme ami, mais où je fus étonné des changements bizarres que l'amour peut opérer même dans les hommes les plus forts et les plus indépendants. Le plus souvent j'eus pitié de lui, et je fus en proie à des luttes intérieures; car, d'un côté, je doutais que je fusse aussi capable que lui de rendre Charlotte heureuse; mais, d'un autre côté, je ne pouvais souffrir la pensée de la perdre. Ce dernier sentiment finit par l'emporter en moi. Quant à Charlotte, je n'ai jamais pu découvrir en elle l'ombre d'une pareille réflexion. Bref, après quelques mois, il comprit que son repos exigeait qu'il se fît violence. Dans un moment de détermination, il partit sans prendre congé, après avoir fait plusieurs fois déjà de vaines tentatives de fuite [1]. »

La séparation lui coûta. La veille de son départ, il passa la soirée entière dans la maison du bailli. La conversation prit une tournure sérieuse : on rappela le souvenir de la mère de Charlotte; on demanda si l'on se reverrait dans une autre vie. Gœthe s'éloigna; mais il n'eut pas le courage de dire que c'était sa dernière visite. Le lendemain matin, il quitta la ville, en laissant deux lettres, dont la première était adressée à Kestner :

« Il est parti, Kestner; au moment où vous recevez ce billet, il est parti! Donnez à Charlotte le billet ci-inclus. J'étais très-calme hier, mais votre conversation m'a ébranlé. Je ne puis en ce moment que vous dire adieu. Si j'étais resté auprès de vous un instant de plus, je n'au-

1. *Gœthe und Werther*, n° 24.

rais pu me contenir. Maintenant je suis seul, et demain je pars. Oh! ma pauvre tête! »

Voici le billet qui était destiné à Charlotte :

« J'espère bien revenir, mais Dieu sait quand. Charlotte, comme chacune de vos paroles me troublait! car je savais que c'était la dernière fois que je vous voyais. Non pas la dernière cependant, quoique je parte demain. Oui, il est parti! Pourquoi avez-vous commencé cette conversation? Quand vous me permettiez d'exprimer tout ce que je sentais, c'était de la vie présente, hélas! qu'il s'agissait pour moi, et de votre main que je baisais pour la dernière fois. Cette salle où je n'entrerai plus! Et le cher père qui me reconduisait encore! Me voilà seul, et je puis pleurer. Je vous laisse heureuse; mais je ne sortirai pas de vos cœurs. Je vous reverrai; mais ne pas se revoir demain, c'est ne se revoir jamais. Dites aux enfants : il est parti. Je ne puis continuer [1]. »

Un chemin pittoresque conduit de Wetzlar vers le Rhin, par une suite de vallées que traverse la Lahn. Gœthe prit sa route le long de la rivière, par une fraîche matinée de septembre. Deux influences, celle de la nature et celle de la jeunesse, s'unirent pour chasser, ou du moins pour adoucir en lui les impressions de la veille. La beauté du paysage réveilla ses instincts d'artiste et de poëte. Il se demanda encore une fois si sa vraie vocation n'était pas la peinture. Un instant même, une idée bizarre lui traversa l'esprit. Il portait dans sa main, dit-il, un beau couteau de poche. Une voix secrète, comme

1. *Gœthe und Werther*, nos 5, 6.

celle d'un oracle, lui conseilla de le lancer dans le courant: s'il le voyait disparaître sous l'eau, il serait peintre; si les herbes de la rive lui en dérobaient la chute, il serait poëte. L'oracle, selon l'ordinaire, fut ambigu. Le voyageur ne vit pas le couteau plonger, mais il vit l'eau rejaillir : apparemment la destinée ne voulait pas encore se prononcer. Il ajourna donc lui-même sa résolution, et en attendant il continua de dessiner, de peindre et de faire des vers.

En quelques jours il atteignit Coblence, où il rencontra Merck dans la famille du conseiller de Laroche, que nous connaissons déjà par Wieland. Le conseiller lui-même, intendant du comte de Stadion, était surtout un homme du monde; il lisait de préférence des livres français. Madame de Laroche, l'amie et la correspondante assidue de Wieland, avait au contraire du penchant pour l'esprit sentimental de l'époque; elle venait de publier son premier roman, *Mademoiselle de Sternheim ;* elle s'entourait de gens de lettres, et elle commençait à avoir quelque célébrité. Gœthe fut bientôt admis dans l'intimité de la famille. Son talent de poëte le mit en rapport avec la mère, la vivacité de son esprit avec le père. Peu s'en fallut même que son âme mobile ne fût encore une fois troublée; car l'aînée des filles de monsieur de Laroche, Maximilienne, avait, dit-il, les yeux les plus noirs et le teint le plus frais qu'il fût possible d'imaginer.

Gœthe continua sa route le long du Rhin, étudiant le paysage, et notant ses impressions par le dessin. Car, au milieu des plus grandes émotions de sa vie, il restait toujours poëte; il était toujours occupé à recueillir des idées et des images, à rassembler, pour ainsi dire, les éléments de ses œuvres futures. Les souvenirs de Wetzlar, un instant

effacés par les distractions du voyage, se ranimèrent au milieu de la vie monotone de Francfort. Alors commença la longue et curieuse Correspondance de Gœthe avec Kestner. Tantôt il envoyait à Wetzlar des billets comme celui-ci : « Cher Kestner, dites à Charlotte que je m'imagine parfois pouvoir l'oublier, mais que je retombe aussitôt dans un état pire qu'auparavant. » Tantôt cette image réelle de Charlotte se confondait avec les fantômes éthérés que le jeune poëte évoquait sans cesse devant son esprit. Un mélange perpétuel de réalité et de poésie, tel est le caractère dominant de cette Correspondance, et l'on peut dire, de toute la jeunesse de Gœthe. C'est à la fois ce qui donne tant de vérité à ses créations littéraires et ce qui jette un reflet si poétique sur tous les événements de sa vie.

Gœthe ne fait pas mystère de ses sentiments devant ses amis de Wetzlar; mais il s'efforce, par une sorte de précaution envers lui-même, d'associer constamment le souvenir de Kestner avec celui de Charlotte. Il se charge de leurs emplettes pour les noces ; mais il les supplie de ne pas venir à Francfort. Il commande même les anneaux. Il avait gardé une silhouette de Charlotte : il déclare dans une lettre que, la veille du mariage, il s'en séparera pour toujours. Kestner lui épargna ce sacrifice, comme le prouvent les lignes suivantes : « Merci ! écrit un jour Gœthe, vous m'avez surpris. Je m'étais proposé, le jour du vendredi saint, de faire un saint-sépulcre, et d'ensevelir la silhouette de Charlotte. Mais maintenant, la voici encore pendue au mur, et elle y restera tout le temps de ma vie. Adieu. » Ainsi Gœthe est réconcilié avec ses souvenirs. Une émotion contenue, dont le poëte profitera, a succédé chez lui aux vives inquiétudes dont l'homme souffrait. Il

pourra désormais regarder le passé sans trouble; et, aux heures d'inspiration, il évoquera les images de ses amis de Wetzlar, parmi toutes les ombres chéries qui faisaient déjà cortége à sa jeunesse.

Nous voici arrivés au point où l'histoire finit et où le roman commence.

Si le roman de *Werther* n'était que le résultat des impressions personnelles de Gœthe, il serait encore intéressant à titre de confession; mais il est plus que cela. Il nous retrace une situation morale, que Gœthe n'a fait que traverser, mais où des esprits moins puissants que lui ont péri. On a vu par quelques exemples, comme ceux de Lenz, de Klinger, de Merck, sur quelle pente le siècle glissait. On posait en principe la liberté absolue du génie. Mais cette liberté, on ne prétendait pas seulement l'exercer dans le domaine de l'art; on voulait l'appliquer aussi à la vie et aux habitudes sociales. On rejetait, de parti pris, tout ce qui ressemblait à une règle et à une limite, comme faisant obstacle au libre épanouissement du génie. On ajoutait, il est vrai, que le génie se gouverne lui-même; mais on oubliait presque toujours de remplir cette dernière partie du programme. On se mettait ainsi en conflit avec toute chose établie, non-seulement avec l'ancienne poétique, mais encore avec le monde et la société, et parfois avec la raison humaine.

On peut juger de l'esprit d'une époque par les ouvrages qui sont le plus en faveur. La littérature anglaise était alors très-répandue en Allemagne. On ne se bornait pas à Shakspeare, le peintre énergique et encourageant de la réalité; mais on se plongeait dans de vagues tristesses avec Young, l'auteur des *Nuits*, ou l'on s'égarait dans les plaines

vaporeuses de la Calédonie, à la suite d'Ossian, que l'on comparait à Homère. Gœthe exprime quelque part cette pensée, que la vraie poésie s'élève au-dessus du monde, sans le perdre de vue; qu'elle plane, comme un ballon, dans une région supérieure, et nous fait voir, comme à vol d'oiseau, le labyrinthe confus de la terre. Elle domine le monde et la vie, sans les fuir et sans les haïr; elle aspire, au contraire, à les comprendre, à les embrasser, à en découvrir le sens idéal [1]. Mais ce n'est pas là ce que pensaient la plupart des contemporains de Gœthe, qui cherchaient la poésie le plus loin possible du monde où ils vivaient.

Lorsqu'un homme a commencé à s'isoler du monde, il suit une pente rapide et fatale sur laquelle rien ne le retiendra plus. On peut toutefois, dans le mouvement qui l'entraîne, distinguer deux phases, qui sont nettement marquées dans le roman de *Werther*. L'homme fuit d'abord la société, pour vivre avec la nature. Il reporte sur les êtres inférieurs l'affection dont ses semblables lui paraissent indignes; il a des lieux favoris qui le connaissent, une source, un rocher, un coin de verdure; il s'attache de préférence à ce qu'il trouve de plus infime autour de lui, se plaisant à reconnaître dans toutes les créatures les enfants du même Dieu. Voici ce que dit Werther, dans une des premières pages du roman :

« Quand ma chère vallée élève ses vapeurs autour de moi, quand le soleil étend sa lumière sur le dôme de ma forêt, et que des rayons furtifs traversent seuls l'obscurité

1. *Vérité et Poésie*, livre XIII.

du sanctuaire; lorsqu'étendu dans les hautes herbes au bord d'une eau courante, je découvre plus près de la terre mille variétés d'herbes plus petites; lorsque mon âme s'émeut au spectacle de ce monde infime qui fourmille sous le gazon, de cette multitude innombrable de vermisseaux et de moucherons; lorsque je sens ainsi la présence du Tout-Puissant qui nous a créés à son image, et du Tout-Aimant qui nous tient flottants dans une mer d'éternelles délices, alors, mon ami, au milieu de la douce lumière qui m'environne, la terre et le ciel se reflètent dans mon âme, comme l'image d'une bien-aimée; et je soupire, et je m'écrie en moi-même: Que ne puis-je exhaler et fixer sur le papier cette vie abondante qui m'échauffe, de sorte que le papier soit le miroir de mon âme, comme mon âme est le miroir du Dieu infini ! »

La nature est plus qu'un asile pour Werther; elle est son domaine, elle est sa maison. Là, il est maître et chez lui. Il peut dire *ma forêt*, *ma vallée;* car elles répondent à sa voix, elles ne lui refusent aucune consolation. Mais Werther ne s'arrêtera pas là : il fera un pas de plus, et la solitude sera complète autour de lui. Après avoir fui le monde des humains, il fuira enfin la nature elle-même. Voici, quelques pages plus loin, une autre lettre :

« Il semble qu'un voile soit tombé devant mes yeux. Le spectacle de la vie infinie n'est plus pour moi qu'un tombeau éternellement ouvert. Peut-on dire : « cela est, » quand tout passe? quand tout, avec la rapidité de l'éclair, roule et passe? Est-il un être à qui il soit donné de vivre selon ses forces? Tout sombre dans le courant; tout

est couvert par l'onde, ou brisé contre les écueils du rivage[1]. »

Dès lors Werther n'est plus retenu par rien ; tous ses liens sont rompus; il ne lui reste plus qu'à se retirer de la vie, par la porte toujours ouverte, le suicide.

Gœthe raconte qu'il éprouva lui-même la tentation du suicide, que même il réfléchit aux différents moyens par lesquels on pouvait se donner la mort. Mais il remarqua, dit-il, que d'ordinaire l'homme qui veut se détruire cherche d'abord à tromper l'instinct de la conservation qui est en lui, soit en agissant vite, soit en se mettant dans l'impossibilité de revenir sur sa résolution. Gœthe pensa que, si l'on voulait braver le monde, il fallait du moins se montrer courageux à son dernier moment, et se détruire avec la parfaite conscience de l'acte qu'on accomplissait. Il prit donc, dans la collection d'armes de son père, un beau poignard ciselé, et pendant quelque temps il le plaça tous les soirs près de son lit. Il essaya plusieurs fois d'enfoncer la pointe aiguë dans sa poitrine; mais comme il parvenait à peine à s'égratigner, il finit par se moquer de lui-même, et il consentit à vivre.

Mais ces extravagances mêmes auxquelles Gœthe se livrait montrent qu'il éprouvait encore les vagues inquiétudes de son temps. Il chercha, selon son habitude, à s'en débarrasser par une œuvre poétique. A de certaines heures, les souvenirs de Wetzlar se représentaient devant son esprit; d'autres images, plus anciennes, s'y ajoutaient; toute sa vie passée, encore courte, mais déjà pleine d'expériences, s'offrait à son imagination. Il y avait là bien des sujets

1. *Werther*, première partie, 18 août.

d'émotion poétique; mais c'étaient des éléments épars et incohérents, et il fallait un événement précis pour leur donner un corps. Cet événement fut bientôt annoncé à Gœthe par Kestner. Lui-même n'avait fait que jouer avec le poignard : il apprit qu'un de ses amis, dans une situation semblable, avait eu plus de courage.

Gœthe avait connu autrefois à Leipsick et avait retrouvé à Wetzlar un jeune homme, fils d'un pasteur du duché de Brunswick, nommé Jérusalem. Nature douce, délicate, distinguée, il donna de bonne heure une direction sérieuse à son esprit, et se fit remarquer par des travaux philosophiques. Lessing, qui le connut à Brunswick, et qui lui voua une estime particulière, publia plus tard quelques fragments de lui, qui témoignent d'une singulière élévation d'idées. Le jeune Jérusalem avait été envoyé par son père, comme membre de la légation de Brunswick, à la résidence de la Chambre Impériale; mais là, il n'éprouva que des infortunes. Se trouvant mêlé par sa position à une société aristocratique, il eut à subir des humiliations, que la délicatesse de son caractère lui rendit plus sensibles. Une dernière disgrâce acheva de le décourager. Il s'éprit d'une vive passion pour la femme d'un secrétaire d'ambassade ; et celle-ci, au lieu de le traiter comme un enfant malade, lui fit défendre brusquement sa maison : le jeune homme se tua. Tout Wetzlar s'émut, dit Kestner, à la nouvelle de cet événement. Par une singulière coïncidence, Jérusalem avait emprunté à Kestner, quoiqu'ils n'eussent eu ensemble que peu de relations, l'arme dont il se servit. Le billet qu'il lui adressa est transcrit presque mot pour mot dans le roman de *Werther*. Gœthe s'imagina que cette

arme lui avait été destinée à lui-même ; et, frappé de la conformité qu'il y avait entre sa propre histoire et celle de Jérusalem, il reporta sur celui-ci toutes les impressions qu'il avait ressenties lui-même vis-à-vis de Charlotte : le plan de *Werther* était trouvé.

Mais Gœthe ne mit pas aussitôt la main à l'œuvre : d'autres travaux l'occupaient encore ; le drame de *Gœtz* n'avait point paru. La relation de Kestner sur la mort de Jérusalem est du mois de novembre 1772. Quinze mois s'écoulent encore jusqu'à la publication de *Werther*. Dans l'intervalle, *Gœtz de Berlichingen* reçoit sa forme définitive, tandis que les éléments de *Werther* se groupent peu à peu. La Correspondance de Gœthe avec ses amis de Wetzlar continue ; mais le souvenir de Jérusalem se présentait sans cesse à son esprit : c'est comme une image importune qui se place entre Charlotte et lui. Le mot de suicide se rencontre fréquemment sous sa plume, bien que lui-même soit décidé à vivre. Un jour il dit, à la fin d'une lettre : « J'ai eu l'idée d'écrire à Charlotte ; mais j'ai pensé que sa seule réponse serait qu'il faut laisser les choses comme elles sont. Et puis, je n'ai pas encore envie de me tuer. » Quelques jours plus tard, il écrit à Kestner : « J'ai vu par votre lettre que vous êtes heureux, et que vous n'êtes pas de ceux qui se brûlent la cervelle : chose impossible, lorsqu'on monte chaque jour les trois marches de pierre qui conduisent à la maison du seigneur.... je veux dire du bailli. » Ainsi sa pensée flotte sans cesse entre ces deux idées : se tuer, ne pas se tuer ; entre ces deux hommes : Jérusalem qui aime et qui meurt, et lui-même qui aime aussi, mais qui veut vivre ; de telle sorte que, de ces deux hommes et de ces deux idées, il compose enfin

un être unique, qui est Gœthe par le côté poétique et passionné de son caractère, et qui est Jérusalem par cette sombre mélancolie qui conduit au suicide. Telle est l'origine du personnage de Werther.

Le roman lui-même est très-simple dans sa composition. Il contient deux parties. Dans la première, Albert, le Kestner du roman, ne paraît point; son arrivée prépare la catastrophe qui fait le sujet de la seconde partie. La première, sous forme de lettres, est surtout écrite avec les souvenirs personnels de Gœthe. Dans la seconde, ce sont les notes de Kestner sur la mort de Jérusalem qui servent de base. L'histoire commence au printemps, et finit en hiver. La vie déborde dans les premières pages; deux sentiments remplissent l'âme de Werther: son amour pour Charlotte, et son admiration pour la nature : « Je ne sais, dit-il, si des génies trompeurs errent dans cette contrée, ou si le prestige vient d'un délire céleste qui s'est emparé de moi; mais tout ce qui m'entoure a un air de paradis. » C'est une des beautés du roman de *Werther* que cet accord intime qui règne entre l'homme et le monde extérieur, entre les sentiments du héros et la nature qui l'environne. A mesure que la nuit se fait dans l'âme de Werther, le paysage s'assombrit aussi; et l'hiver, qui dépouille *sa vallée*, emporte aussi sa dernière espérance.

Les autres caractères ne sont là que pour mettre Werther dans son vrai jour, et en quelque sorte pour lui servir de repoussoirs. En traçant ces caractères, Gœthe ne s'en est pas tenu aux modèles que lui fournissait la réalité. Albert n'est plus Kestner; c'est, d'une manière générale, l'homme positif, en contradiction avec l'idéalisme du hé-

ros principal. Albert ne sait pas seulement se plier aux circonstances, il est encore très-adroit pour en profiter. Trop pénétré de l'importance de tout ce qu'il fait, il est impitoyable pour les fautes d'autrui. Il gagne le pain de sa famille, mais il ne rend personne heureux. Quelles que soient ses autres qualités, il lui manque toujours quelque chose du côté du cœur. Quant à Charlotte, elle n'est pas non plus la fille du bailli de Wetzlar. Celle-ci savait très-bien que Gœthe ne se tuerait point ; elle n'éprouvait, en le repoussant, aucun remords, ou plutôt elle n'avait jamais été assez faible vis-à-vis de lui pour avoir besoin de le repousser ensuite. Tout autre est la position de Charlotte dans le roman : celle-ci a devant elle un homme qu'elle a réduit au désespoir, et à qui elle doit donner le dernier coup ; elle ne peut, du reste, s'empêcher de voir combien cet homme est supérieur à Albert. Elle prend, elle aussi, une résolution, mais après bien des luttes, et trop tard ; et le jour où elle ordonne à Werther de partir, au lieu de le sauver elle achève de le perdre. Dans le roman, Charlotte et Albert sont complétement sacrifiés à Werther, sur lequel se rencontre tout l'intérêt.

Mais pourquoi Werther nous intéresse-t-il ? non pas de cet intérêt banal, ou de cette pitié, qu'on accorde au malheur, mais de cette sympathie qu'on éprouve pour tout sentiment noble. C'est que Werther n'est pas un simple amoureux : c'est l'homme qui poursuit un idéal irréalisable. Là est sa maladie ; là est aussi sa grandeur. Albert ne nous touche point : il a des vertus qui le conduisent sûrement à son but, et ses défauts mêmes lui sont utiles. Mais Werther souffre à la fois de ses vertus et de ses défauts. Son amour pour Charlotte n'est qu'une des formes de son enthousiasme ;

c'est le dernier de ses désenchantements, mais ce n'est pas le seul. Werther est une âme non satisfaite. Charlotte serait à lui, qu'il n'en serait pas plus heureux; car l'idéal qu'il poursuit fuira toujours devant lui. Une seule chose lui manque pour être un caractère tout à fait grand et un homme complet, cette chose que Gœthe possédait au plus haut degré : l'énergie nécessaire pour accomplir au moins une partie de son rêve. Mais tel qu'il est, avec ses vagues ambitions et ses tristes faiblesses, il est encore préférable à l'homme qui n'a point d'idéal et qui se contente à peu de frais. Le roman de *Werther* est donc empreint d'une haute moralité; mais il a son complément nécessaire dans la vie de Gœthe et dans l'ouvrage qui s'appelle *Vérité et Poésie*. On peut apprendre de Werther à placer son idéal le plus haut possible; mais il faut apprendre de Gœthe ce que Werther n'a jamais su : à puiser dans le sentiment de la vie qui nous pénètre et nous environne assez d'énergi pour réaliser au moins une partie de son idéal.

XII

TRANSFORMATION DE LA POÉSIE DE GŒTHE

Influence du roman de *Werther*. Opinion de Kestner. Imitations et parodies. — Nouvelles idées de Gœthe sur l'art. Études philosophiques ; Spinosa. — Le drame de *Clavigo*. Projet de drame sur Mahomet. Fragments du *Juif-errant*. *Prométhée*.

Le premier résultat de la publication de *Werther* (en septembre 1774) fut de jeter du trouble dans les relations de Gœthe avec ses amis de Wetzlar. Kestner et Charlotte se reconnurent aussitôt dans les personnages du roman. Gœthe pensa leur faire plaisir en leur envoyant un des premiers exemplaires : quel fut son étonnement quand il reçut la réponse suivante !

« Votre *Werther* aurait pu me faire grand plaisir, en me rappelant quelques scènes intéressantes ; mais, tel qu'il est, il m'a peu édifié à certains égards. Vous savez que j'aime à parler franchement.

« Il est vrai que vous avez mêlé à chaque personnage un élément étranger, ou fondu plusieurs personnages en un seul. Ce n'est pas ce que je désapprouve ; mais si, dans ce travail d'arrangement et de fusion, vous aviez voulu un peu consulter votre cœur, les personnes vivantes dont vous avez emprunté les traits ne se trouveraient pas ainsi *prostituées*. Vous avez voulu peindre d'après nature, pour peindre avec vérité ; mais vous avez mêlé tant de choses con-

tradictoires, que votre but est manqué. Monsieur l'auteur va se récrier ; mais je juge d'après la réalité et la vérité mêmes, en affirmant que la peinture est fausse. La véritable Charlotte serait désolée de ressembler à celle que vous avez peinte. Je sais bien que c'est un portrait composé d'après un double modèle ; mais madame H... [1], le second de vos modèles, n'aurait pas été capable non plus de se conduire comme votre héroïne. Il n'était pas besoin de tant de frais d'invention pour atteindre votre but, et pour rester dans le naturel et dans le vrai ; car, pour que Jérusalem se brûlât la cervelle, il n'était point nécessaire qu'une femme se conduisît comme votre héroïne : conduite toujours déshonorante pour une personne de son sexe, même pour la plus ordinaire.

« La véritable Charlotte, dont vous voulez être l'ami, est, dans votre peinture qui contient trop d'elle pour ne pas la désigner clairement, est, dis-je — mais non, je ne dirai pas ce dont la seule pensée m'afflige. Et son mari, que vous appeliez votre ami (et Dieu sait s'il l'était)... !

« Cet Albert, quelle misérable créature ! Un portrait fictif, et non fait d'après nature, je le veux bien ; mais il renferme des traits qui rappellent trop certain modèle pour ne pas laisser deviner le véritable Albert. La ressemblance est tout extérieure sans doute, et Dieu merci ! Mais fallait-il donc faire de lui un tel *lourdeau* ? Vous pensiez apparemment, par là, vous rehausser vous-même, et vous présenter ensuite devant le public en disant : « Mais moi, voyez quel *gaillard* je suis [2] ! »

1. Kestner désigne par cette initiale la femme pour laquelle le jeune Jérusalem se tua.

2. *Was Ich für ein Kerl bin !* — *Gœthe und Werther*, n° 106.

L'indiscrétion du public rendit la situation encore plus délicate. On sut que des événements semblables à ceux qui étaient racontés dans le roman de *Werther* s'étaient passés à Wetzlar, et que Charlotte vivait. On voulut savoir qui était Albert. Il fallut que Kestner donnât des explications à ses amis, qui l'interrogeaient de tous côtés. Une longue lettre qu'il écrivit à Hennings montre que l'attention publique était assez vivement excitée pour que lui-même n'eût plus d'autre soin que de faire connaître la vérité tout entière :

« Vous comprendrez, dit-il, que Gœthe, sans mauvaise intention, dans son exaltation ou son *étourderie* d'auteur, m'a blessé en publiant les *Souffrances du jeune Werther.* Il y a dans ce livre des choses qui nous affligent ma femme et moi ; et le succès du livre nous afflige doublement. Cependant je suis disposé à pardonner à Gœthe; mais il n'en doit rien savoir, pour qu'il soit plus circonspect à l'avenir. Je vais vous expliquer confidentiellement cette affaire, vous priant de faire de mes révélations un usage prudent, sans les tenir tout à fait secrètes.

« Dans la première Partie du roman, Werther c'est Gœthe. Pour Charlotte et Albert, il a pris des traits à ma femme et à moi. Beaucoup de scènes sont historiques, sauf quelques détails; d'autres sont étrangères à notre histoire. Pour motiver la seconde Partie et préparer la mort de Werther, il a dû introduire dans la première des circonstances qui ne nous touchent point. Par exemple, Charlotte n'a jamais eu, ni avec Gœthe ni avec qui que ce soit, les relations intimes qui sont décrites dans le roman. En cela, Gœthe nous a fait grand tort; car certains traits accessoires sont trop vrais et trop connus pour qu'on n'ait pas

dû penser qu'il s'agissait de nous. Il le regrette maintenant; mais à quoi cela nous sert-il? Il tenait ma femme en grande estime, cela est vrai; mais il aurait dû savoir qu'elle avait l'âme trop élevée pour lui laisser prendre jamais les libertés qu'il attribue à Werther dans la première Partie...

« Il y a beaucoup, dans le personnage de Werther, du caractère et des idées de Gœthe. Le portrait de Charlotte est, en général, celui de ma femme. Albert aurait pu être moins froid.

« Voilà pour la première Partie. La seconde n'a aucun rapport avec nous. Ici, Werther est le jeune Jérusalem; Albert est le secrétaire de la légation palatine, et Charlotte la femme de ce dernier. Tel est du moins le fond historique; mais les caractères de ces trois personnages sont en grande partie fictifs....

« Gœthe, ayant fait imprimer son livre, pensa faire merveille en nous envoyant un exemplaire. Mais nous vîmes aussitôt quelles seraient les suites, et votre lettre a confirmé nos prévisions. Je lui écrivis; je le grondai. Il comprit alors qu'il avait mal fait. Mais le livre était distribué aux libraires; et lui-même persistait encore à croire que nous pouvions nous être trompés.

« Je vous prie instamment de brûler cette lettre; car si elle se perdait, nous aurions une nouvelle édition avec des notes. Je me suis proposé d'être dorénavant sur mes gardes, et de ne plus rien écrire à un auteur, qui ne puisse être su du monde entier [1]. »

Kestner envoya à Gœthe la lettre qu'il avait reçue de Hennings, pour lui montrer combien ses plaintes étaient

1. *Gœthe und Werther*, 108.

légitimes. Gœthe offrit toutes les réparations possibles; il promit même de changer, dans une édition nouvelle, les passages les plus incriminés: ce qu'il fit en effet, en partie du moins (les mêmes motifs n'existant plus), dans l'édition de 1787. « Si vous pouviez sentir, dit-il dans sa réponse à Kestner, ce que *Werther* est pour des milliers de cœurs, vous ne regretteriez pas la part qui vous en revient. » Et plus loin : « Il faut que *Werther* existe ! Il le faut ! Vous ne le sentez pas *lui* : vous ne sentez que *vous* et *moi*, et ce que vous appelez les choses *ajoutées*.... Dis à Charlotte que de savoir son nom répété avec vénération par mille lèvres pieuses, c'est une riche compensation à quelques faibles ennuis, dans une vie où l'on est exposé à tous les commérages. »

Au moment où cette lettre fut écrite, Kestner avait déjà quitté Wetzlar, et s'était établi à Hanovre. Ses relations avec Gœthe se prolongèrent jusqu'à sa mort, en 1800; mais l'ancienne cordialité ne se retrouva plus. Gœthe et Charlotte se revirent une dernière fois en 1816. Charlotte était allée rendre visite à une de ses sœurs qui était mariée à Weimar : elle avait soixante ans, et élevait assez difficilement une nombreuse famille. Elle mourut en 1828.

A cette date, la fièvre *werthérienne* était passée. Mais, cinquante années auparavant, Charlotte et Werther étaient des noms que toute la jeunesse allemande répétait. La première impression que le livre produisit fut immense. Tout l'esprit sentimental de l'époque déborda encore une fois, avant de s'écouler à jamais. Des jeunes gens et des jeunes filles écrivirent à Gœthe, pour lui rendre grâces des larmes qu'il leur avait fait répandre; mais des mères l'accusèrent aussi d'avoir poussé leurs fils au désespoir. Le frac bleu de

Werther fut longtemps à la mode, non moins que la robe blanche avec des nœuds rose pâle de Charlotte. Enfin, les suicides se multiplièrent. Gœthe lui-même raconte, dans une lettre à madame de Stein (du 19 janvier 1778), la tragique aventure de la *pauvre Christel*, comme il l'appelle, ou de mademoiselle de Lassberg, qui, se croyant abandonnée de son fiancé, chercha la mort dans la rivière qui coule derrière le parc de Weimar : on trouva sur elle un exemplaire de *Werther*. La ville de Wetzlar devint presque un lieu de pèlerinage. En 1776, une procession solennelle se rendit au tombeau de Jérusalem. Pères, mères, jeunes gens, jeunes filles, s'y joignirent, vêtus de noir, portant des cierges. Ils se rangèrent autour du tombeau, et entonnèrent un cantique, dont les premiers mots étaient : « Tu as fini de souffrir, tu as fini de lutter [1]. » Ensuite l'un des assistants fit un discours, on pourrait dire un sermon, où il prouva que le suicide par amour était sinon permis, du moins fort excusable ; et la procession rentra dans la ville, après que la tombe eut été couverte de fleurs.

Ce n'est pas tout : l'histoire de Werther se développa et se ramifia comme une légende. On avait les *Souffrances de Werther*, à l'usage des jeunes gens : un fade écrivain, nommé Stockmann, écrivit, en 1775, les *Souffrances de Werthérine* [2]. Cette fois, c'était Charlotte qui mourait, après Werther. Un auteur anglais publia, en 1786, les *Lettres de Charlotte* [3], qui furent traduites deux fois en français. Le

1. « *Ausgelitten hast du, ausgerungen.* » C'est un cantique de la Passion.

2. *Die Leiden der jungen Wertherinn* ; Eisenach, 1773.

3. *Letters of Charlotte during her connexion with Werther* ; Londres, 1786.

second traducteur français ajouta l'*Épisode d'Éléonore* [1] : cette *pauvre Éléonore*, qui éprouva une passion malheureuse pour Werther, et à laquelle Gœthe consacre cinq lignes au commencement de son livre. Déjà ce livre lui-même avait été traduit et retraduit en français, en anglais, et dans toutes les langues de l'Europe.

D'un autre côté, les gens sages s'élevèrent contre ce débordement de littérature sentimentale. Les uns se bornèrent à des plaisanteries, à des satires, ou à des vers burlesques qui furent chantés dans les foires. D'autres se fâchèrent, et se rendirent eux-mêmes ridicules. Parmi ceux-ci, on remarqua le fameux pasteur Gœtz de Hambourg, qui s'attaqua plus tard à Lessing. Cet homme zélé entreprit une véritable croisade contre Werther. Il appela Gœthe un meurtrier, au même titre que Shakspeare, qui avait commis le crime de *Roméo et Juliette;* et, en attendant la damnation éternelle, il invoqua contre lui la censure civile. Ses opuscules anti-werthériens ont été publiés, avec d'autres productions pareilles, dans un recueil intitulé : *Werther en enfer* [2].

De tous les ouvrages écrits pour ou contre le roman de Gœthe, un seul eut un réel succès; il eut plusieurs éditions, et l'on en fit des contrefaçons. Ce sont les *Joies du jeune Werther*, de Nicolaï, le théologien rationaliste, qui fut d'abord l'ami de Lessing, et qui poussa enfin le rationalisme jusqu'à ne plus comprendre ni la poésie ni le sentiment religieux. Dans cet ouvrage, Werther, après une ridicule ten-

1. *Lettres de Charlotte pendant sa liaison avec Werther, traduites de l'anglais par* M. D. D. S. G., *avec un extrait d'Éléonore, autre ouvrage anglais, contenant les premières aventures de Werther ;* Londres, 1788.
2. *Werther in der Hœlle ;* Francfort, 1775.

tative de suicide, épouse Charlotte, qu'Albert lui abandonne généreusement; il devient père d'une nombreuse famille, et finit très-bourgeoisement sa vie [1].

On voit comme ce petit livre de deux cents pages que Gœthe écrivit dans l'effervescence de sa jeunesse agita profondément les esprits. Encore aujourd'hui, les souvenirs qui s'y rattachent sont vivants à Wetzlar. La place qui s'étend devant l'église de Garbenheim s'appelle la *place Werther*. En 1849, le 28 août, jour anniversaire de la naissance de Gœthe, on y éleva une petite pyramide en marbre blanc, avec cette inscription : *Lieu de repos du poëte Gœthe;* et l'on replanta des tilleuls, à l'endroit où il avait aimé à s'asseoir [2].

Werther appartient, ainsi que *Gœtz de Berlichingen*, à la *Période d'Assaut* de la littérature allemande. Si l'on compare entre eux ces deux ouvrages, on y reconnaît, malgré la différence de la forme, une inspiration commune : ils ont tous deux le caractère d'une protestation. Gœtz et Werther sont en contradiction avec le monde où ils vivent. Gœtz, dernier et glorieux représentant de la noblesse du moyen âge, s'oppose à l'avénement d'une société nouvelle, monarchique et bourgeoise, qui lui semble dégénérée de l'ancienne grandeur chevaleresque. Il est seul dans cette lutte; il persiste néanmoins, et il succombe. Quant à Werther, ce n'est ni le passé ni le présent qu'il attaque : il est en conflit avec la société humaine tout entière; tout contact avec le monde

1. *Die Freuden des jungen Werther's;* Berlin, 1775.
2. On peut consulter, sur l'influence du roman de *Werther* et sur la littérature qui s'y rattache : Appell, *Werther und seine Zeit;* nouvelle édition, Leipsick, 1865.

extérieur le blesse; il n'est heureux que dans la sphère idéale qu'il s'est créée. Gœtz et Werther sont de vrais représentants de la *Littérature d'Assaut*. Ils ne se distinguent des héros poétiques leurs contemporains que par leurs qualités personnelles, Gœtz par sa vaillante énergie, et Werther par les traits généreux et désintéressés de sa nature.

Gœthe avait donc payé son tribut à son siècle; et il l'avait payé par des œuvres où se montrait déjà un génie supérieur. Mais *Gœtz* et *Werther* ne donnent encore qu'une idée bien imparfaite de l'art, tel que Gœthe l'entendait, de cet art dont il formula plus tard le programme, lorsqu'il parla de la littérature werthérienne dans ses Mémoires : « S'élever au-dessus de la réalité, sans la perdre de vue; découvrir l'ordre et l'harmonie sous les apparences confuses de la vie; en un mot, transformer la réalité en poésie. » Pour cela, il fallait réconcilier l'art avec la vie, se réconcilier soi-même avec le monde et la société; quitter des héros qui, comme Werther, s'isolent dans leur désespoir; embrasser d'un regard calme et sûr la nature et l'humanité; laisser tomber enfin sur toute chose un reflet de cette lumière qui est dans l'âme des poëtes, et qui est le signe éclatant de la vraie poésie. La littérature werthérienne avait jeté un voile de tristesse sur le monde : Gœthe s'en sépara pour toujours après la publication de son roman, et il aborda un genre de poésie à la fois plus large et plus vrai, à égale distance entre la réalité vulgaire et les purs caprices de l'imagination.

Il fut aidé dans cette transformation de son génie par une étude nouvelle. D'ordinaire, c'étaient des hommes qui agissaient sur lui : cette fois-ci, ce fut un livre, l'*Éthique* de Spinosa. Lorsque Gœthe ouvrit ce livre pour la pre-

mière fois, Spinosa était mort depuis un siècle, mais on ne lui épargnait encore ni les critiques ni les calomnies. Les théologiens le traitaient d'athée, et les philosophes de sophiste. Gœthe avait vécu longtemps dans une société de croyants où le Juif hollandais n'était pas tenu en grande estime. Il voulut connaître un écrivain que tout le monde lui signalait comme dangereux pour la religion et la morale, et il fut d'abord frappé, dit-il, de la sincérité et du désintéressement qui respiraient dans chaque ligne de ses écrits. A mesure qu'il avança, il s'aperçut que ses propres idées sur le monde et l'humanité se fixaient. Toutes ses passions maladives s'apaisaient, sous l'influence de cette parole simple et grave, et faisaient place à des sentiments plus tranquilles et plus nobles. Pour combien les idées de Spinosa furent-elles dans cette conversion? Gœthe déclare n'avoir jamais su, en le lisant, ce qu'il prenait dans le livre, et ce qu'il tirait du fond de lui-même. Mais il vit s'ouvrir peu à peu devant lui une vaste perspective sur le monde. Le panthéisme a toujours séduit les poëtes : considérer la divinité comme une source de vie répandue dans l'univers, et la nature comme la manifestation visible et active de cette divinité, trouver dans chaque créature, quelque infime qu'elle soit, une parcelle de l'Être suprême, quel point de vue favorable pour la poésie! Et quoi de plus propre à détacher un jeune esprit de la poursuite des formes nuageuses qui l'avaient attiré un instant, et à le ramener vers l'étude des réalités et des choses vivantes! La lecture de Spinosa eut pour Gœthe un double résultat : il y trouva l'apaisement des agitations de sa jeunesse, et quelques idées philosophiques auxquelles il resta fidèle pendant toute sa vie. Sans entrer dans les détails du sys-

tème, il n'en prit que la vérité générale, tout en l'appropriant au caractère de son génie et aux nécessités de son œuvre; car, avant tout, il était artiste et poëte. Il ne devint pas, à vrai dire, spinosiste; mais l'horizon poétique s'étendit devant ses regards, et la nature lui apparut désormais, non plus comme une prison étroite et sombre, mais comme un édifice plein de grandeur et d'harmonie.

Spinosa exerça donc sur Gœthe une influence salutaire au début de la période nouvelle où il entrait. Cette période ne date véritablement que de son arrivée à Weimar, au mois de novembre 1775. La dernière année qu'il passa à Francfort peut être considérée comme une époque de transition. Ce ne fut pas une des années les moins fécondes de la vie de Gœthe. Au contraire, elle fit surgir dans son esprit une masse d'idées et de projets. Il commença tour à tour plusieurs ouvrages; il en acheva quelques-uns, mais la plupart demeurèrent à l'état de fragments. Les uns, surtout ceux qui restèrent inachevés, annoncent déjà une manière nouvelle; les autres sont comme les derniers échos de *Gœtz* et de *Werther*.

Parmi ceux-ci, il faut citer d'abord le drame de *Clavigo*. Nous n'en dirons que quelques mots, non que ce soit un ouvrage sans valeur, mais il ne compte pas dans le développement de l'esprit de Gœthe, que nous cherchons surtout à connaître.

Le sujet est pris dans les Mémoires de Beaumarchais, qui occupaient alors l'attention non-seulement de la France, mais de l'Europe entière. Beaumarchais avait deux sœurs à Madrid : l'une avait épousé un architecte, l'autre avait reçu une promesse de mariage d'un jeune homme nommé

Clavigo, qui cherchait obscurément son avenir dans les lettres. Devenu archiviste du roi, Clavigo refusa d'accomplir sa promesse. Aussitôt Beaumarchais accourt à Madrid; et il propose à Clavigo, ou de déclarer par écrit qu'il a trompé Marie Beaumarchais, ou de donner satisfaction par les armes. Clavigo s'arrête au premier parti ; mais ensuite il implore et obtient le pardon de sa fiancée. Beaumarchais lui rend sa déclaration ; et le mariage est sur le point de se conclure, lorsque Clavigo, revenant encore une fois sur sa parole, fait lancer un mandat d'arrêt contre Beaumarchais. Celui-ci, averti à temps, remet sa cause entre les mains de l'ambassadeur de France, pénètre même jusqu'au roi, et obtient enfin la destitution de Clavigo.

Gœthe tailla son drame dans le récit de Beaumarchais, très-habilement, mais sans beaucoup d'invention. Il transcrivit presque mot pour mot une grande partie de son second acte. Il ajouta un dénoûment tragique, dont l'idée lui fut donnée par une ancienne ballade qu'il avait recueillie en Alsace pour Herder [1]. Marie meurt, dans le drame de Gœthe, en apprenant la seconde trahison de Clavigo. Pendant que le convoi funèbre est arrêté devant la maison, Clavigo passe, cherchant à sortir de Madrid ; il est saisi de repentir à la vue du cercueil de Marie, et il présente sa poitrine à l'épée de Beaumarchais.

Le dernier acte est d'un grand effet au théâtre; mais la pièce elle-même, après *Gœtz de Berlichingen*, pouvait être considérée comme une chute. Le personnage principal,

1. *Das Lied vom Herren und der Magd;* à la suite de la Correspondance entre Gœthe et Herder (*Herder's Nachlass*, I, p. 157. — C'est par une erreur de mémoire que Gœthe parle, dans le XV[e] livre de *Vérité et Poésie*, d'une ballade anglaise.

Clavigo, est un reflet de Weislingen ; ce n'est pas un caractère assez puissant pour remplir un drame. Merck fut très-mécontent de la nouvelle pièce de Gœthe : « Je ne veux plus, lui dit-il, que tu me fasses de ces riens ; d'autres feront cela aussi bien que toi. » C'était un éloge délicatement enveloppé dans une critique ; mais Gœthe trouva la critique injuste. Clavigo lui avait peu coûté : « Si j'avais fait, dit-il dans ses Mémoires, une douzaine de pièces semblables, quelques-unes seraient restées au théâtre, et auraient enrichi le répertoire. » Même à ce point de vue, Merck avait raison ; car le seul *Gœtz de Berlichingen* a certes plus fait pour l'avenir du théâtre allemand que n'auraient pu faire une douzaine de *Clavigos*.

Dans des ouvrages comme *Clavigo*, Gœthe cédait au besoin de produire qui était en lui. Mais sa véritable pensée, à cette époque, et la direction nouvelle qu'il avait donnée à son esprit, se reconnaissent plutôt dans quelques projets de drames qui nous sont connus par ses Mémoires. On y trouve à la fois la recherche d'une forme plus simple et plus régulière, et une manière plus philosophique de traiter l'histoire.

Les polémiques religieuses du siècle, les efforts de propagande des Frères Moraves, les prédications de Lavater, inspirèrent à Gœthe l'idée d'exposer dans un drame ses vues sur l'origine des religions. Il choisit pour sujet *Mahomet*. Voltaire avait fait de Mahomet un imposteur, sans penser que nulle religion, pas même le fétichisme, n'a pu être fondée par l'imposture, et que, pour communiquer une foi nouvelle, il faut d'abord en être pénétré soi-même. Gœthe voulait présenter Mahomet comme un homme qui,

ayant conçu une haute vérité, avait été obligé de la rabaisser pour la mettre à la portée de ses contemporains. Le plan complet de Gœthe se trouve dans ses Mémoires. Au premier acte, Mahomet, après s'être converti au monothéisme, fait partager ses idées à ses plus proches amis. Au second, il essaie de les répandre dans sa tribu ; il rencontre de l'opposition, et il est obligé de fuir : alors commence l'œuvre de la force, et même de la ruse. Mahomet augmente le nombre de ses adhérents, triomphe de ses adversaires, érige sa religion en culte public : c'est le troisième acte. Dans l'acte suivant, la conquête s'étend ; mais l'élément divin recule de plus en plus ; les vues terrestres l'emportent ; des cruautés se commettent ; enfin Mahomet est empoisonné par une femme dont il a fait périr le mari. Au dernier acte, le prophète, sentant venir sa fin, retrouve ses premières inspirations, regagne l'affection de ses disciples, et leur lègue à la fois une doctrine épurée et un empire affermi[1].

Ce plan, qui méritait certes d'occuper un grand poëte, ne reçut qu'un commencement d'exécution. Gœthe composa d'abord quelques chants qui devaient être insérés dans la pièce, et dont un seul figure dans le recueil de ses poésies lyriques, sous le titre de *Chant de Mahomet*. C'est un hymne où Ali, le premier disciple, célèbre les progrès de la religion nouvelle, sous la forme symbolique d'un fleuve qui s'accroît sans cesse en ralliant les sources voisines, et qui coule vers la mer en portant la fécondité sur ses deux bords[2].

1. *Vérité et Poésie*, livre XIV, à la fin.

2. Deux autres fragments ont été publiés par Schœll (*Briefe und Aufsætze von Gœthe* ; Weimar, 1846 : — page 151).

Le projet de drame sur Mahomet peut être considéré comme un résultat de ces préoccupations religieuses qui ont rempli quelques années de la jeunesse de Gœthe. On se rappelle qu'il avait été instruit dans la doctrine des Frères Moraves par une amie de sa mère, mademoiselle de Klettenberg. Il se détacha des Frères Moraves, sans que ses relations avec mademoiselle de Klettenberg fussent changées. « Je revenais toujours, dit-il, auprès de ma noble amie. Sa présence calmait pour un moment mes passions inquiètes ; et elle était, après ma sœur, la personne à qui je confiais le plus volontiers mes projets. S'il m'arrivait parfois de me poser devant elle en profane, ou même en païen, elle n'en paraissait point contrariée. Elle assurait qu'elle m'aimait mieux ainsi qu'au temps où j'essayais d'employer la terminologie chrétienne sans y réussir. Quand je lui lisais les récits des missions, qu'elle entendait avec plaisir, elle me permettait même de prendre parti pour les peuples étrangers contre les missionnaires, et de préférer leur état primitif à celui qu'on voulait leur faire adopter. Elle fut toujours douce et affectueuse, et ne parut jamais en peine de moi ni de mon talent [1]. »

Ce qui séparait Gœthe des Frères Moraves, c'étaient, dit-il, la doctrine du péché originel qu'il ne pouvait admettre, et le titre de chrétien qu'on s'obstinait à lui refuser. Pour s'éclairer sur les raisons qu'on lui opposait, il se mit à étudier l'histoire des dogmes ; et comme toute idée prenait instinctivement chez lui une forme poétique, il fit aussitôt l'esquisse d'un poëme sur le Juif-errant. Ce per-

1. *Vérité et Poésie*, livre XV.

sonnage légendaire a beaucoup occupé les poëtes allemands; on compterait par dizaines les ballades qu'il a inspirées. Gœthe voulait le faire voyager de siècle en siècle, et assister aux transformations du christianisme. Il se proposait aussi de le mettre en rapport avec Spinosa. Quelques courts fragments sont tout ce qui nous reste du *Juif-errant* de Gœthe; ils sont écrits dans le style humoristique du vieux Hans Sachs. Dans un de ces fragments, le Sauveur revient sur la terre, après trois mille ans révolus; il contemple son œuvre du haut de la tour où le démon l'a tenté autrefois, et il s'aperçoit avec douleur que le monde n'a pas beaucoup changé.

Spinosa succéda, dans l'esprit de Gœthe, à la doctrine des Frères Moraves. Il avait été mis, par ce philosophe, en communication directe avec la nature : il ne voulut plus d'autre intermédiaire, et il s'habitua, dit-il, à ne plus compter désormais que sur lui-même et sur le talent de production dont il était doué. C'est avec de tels principes qu'il aborda et renouvela l'antique fable de Prométhée. Le Prométhée de Gœthe n'est point le Titan foudroyé, attaché sur un roc, pour n'avoir pas voulu reconnaître les dieux de l'Olympe. Nulle hostilité ne règne entre Jupiter et lui. Il a quitté le ciel, et il a choisi la terre pour son domaine. Il laisse les dieux siéger dans l'Olympe et respirer l'encens des sacrifices. Lui-même s'entoure d'une race de créatures qu'il a faites à son image et animées de son souffle. Gœthe appelle le *Prométhée* un fragment; deux actes sont terminés, et un monologue ouvre le troisième. Mais la pensée du drame est complète, et l'auteur devait s'arrêter là. Prométhée peuplant la terre d'êtres semblables à lui, sans le

secours des dieux, c'est le poëte animant le monde et la nature par la seule puissance du génie. Ce beau fragment apparaît ainsi comme un manifeste poétique au commencement d'une période nouvelle, la plus féconde de la vie de Gœthe : c'est le programme d'où sortiront *Iphigénie* et *Wilhelm Meister*.

XIII

LAVATER

Direction religieuse de l'esprit de Lavater. Son activité à Zurich. Idée fondamentale de sa théologie et de sa Physiognomonie. Les *Fragments physionomiques*. Voyage en Allemagne. Correspondance avec Gœthe. Dernières années de Lavater.

En même temps que l'esprit de Gœthe se portait vers les sujets les plus divers, le cercle de ses relations s'étendait. On pourrait inscrire à l'entrée de chaque période de sa vie les noms de quelques hommes qui agirent sur lui pendant cette période. Au temps de ses premiers essais littéraires, ce furent Herder et Merck ; plus tard ce sera Schiller ; à l'époque où nous sommes parvenus, ce sont Lavater et Jacobi, deux écrivains qui, indépendamment de leur influence sur Gœthe, méritent d'être cités à côté des principaux représentants de la civilisation allemande au dix-huitième siècle.

Lavater n'est, à vrai dire, ni un poëte, ni un philosophe, ni un savant ; c'est un de ces hommes qui ne peuvent être rangés dans aucune classe, et qui, grâce à une faculté exceptionnelle dont ils ont été doués par la nature, occupent une place à part dans l'histoire de l'esprit humain. Lavater n'est pas, sans doute, une des sommités du dix-huitième siècle ; mais il n'y a pas, dans tout le siècle, un caractère qui lui ressemble. Il n'est pas parmi les plus grands, mais il est unique, et, à ce titre, doublement intéressant.

Il était né à Zurich, en 1741 (le 15 novembre). Son père

était médecin, et membre du Conseil de la ville, ou, comme on disait, du Gouvernement. Lui-même était le douzième enfant de la famille, et en apparence le plus mal partagé de tous. Il était chétif; il apprenait difficilement; sa parole était hésitante et entrecoupée; il avait des étonnements naïfs et des frayeurs incompréhensibles. On l'appelait *le muet*, et l'on disait en plaisantant qu'il faudrait lui donner un tuteur à perpétuité. Sa mère, qui avait des idées pédantes sur l'éducation, et qui, sans chercher à deviner son caractère, lui appliquait inconsidérément une méthode préconçue, acheva de l'intimider; elle ne comprenait pas que des moyens qui lui réussissaient avec ses autres enfants n'eussent aucune prise sur celui-ci. On le mit à l'école. Il fit d'abord peu de progrès; il montra seulement une extrême sensibilité et une piété ardente. Dans ses heures de loisir, il modelait des figures en cire, ou il montait sur les plus hautes tours pour considérer le pays. Ne voit-on pas déjà dans ces traits le futur observateur?

A mesure qu'il avança en âge, ses pensées prirent une direction de plus en plus religieuse. A l'École de théologie de Zurich, il se distingua peu par son travail, mais il se fit remarquer par la rigueur de ses principes et la fermeté de ses croyances. Quelque chose d'enfantin lui était resté, et dans le caractère et dans les idées, et lui resta toujours. Il était convaincu que Dieu, sous une forme plus ou moins matérielle, se tenait à ses côtés, n'attendant qu'une prière pour lui venir en aide en toute circonstance. Cette conviction fut son plus grand stimulant dans la vie; elle fit ce que l'ambition personnelle aurait fait chez d'autres hommes: car Lavater eut du talent, le jour où il pensa que Dieu pourrait à son tour exiger quelque chose de lui.

Il attira d'abord l'attention de ses compatriotes lorsqu'au sortir de ses études il débuta dans le ministère sacré. A vingt ans, dans le premier sermon qu'il prononça, il eut un beau mouvement oratoire. Il prêchait sur l'instabilité des choses humaines et la nécessité de penser à la mort. Au milieu d'un développement, il entend l'heure qui sonne. Il s'arrête, attend que le dernier coup ait retenti, puis s'écrie : « Encore une heure qui vous rapproche de l'éternité ! » Et il commence sa péroraison.

Lavater comprenait son ministère à la façon des prophètes : il se faisait le défenseur des opprimés, l'accusateur public des fonctionnaires infidèles. Il y avait à Zurich un bailli qui se rendait coupable de malversations; mais comme il était puissant et allié aux premières familles de la ville, personne n'osait se plaindre de lui. Lavater lui écrivit pour le sommer de réparer ses torts dans un délai de deux mois; mais il mit pour toute signature les deux premières lettres de son nom et de son prénom (Gaspard). Le bailli n'ayant pas tenu compte de cet avertissement, Lavater rédigea un acte d'accusation, signé de même, et qu'il fit imprimer. Le Conseil de la ville s'émut, invita l'accusateur inconnu à se déclarer, et cita également le bailli. Lavater se présenta, et il obtint justice, bien qu'un blâme lui fût infligé pour avoir gardé d'abord l'anonyme.

Le courage qu'il avait montré en cette circonstance lui valut des éloges, mais lui fit aussi des ennemis. Il se laissa déterminer par ses parents à passer une année loin de Zurich, et il alla visiter quelques villes universitaires de l'Allemagne. Ce fut pour lui un voyage utile, car il sortit du monde étroit où il avait vécu jusqu'alors, et il put suivre le mouvement littéraire de son époque. Voici ce que dit de lui

un théologien alors célèbre, Spalding, chez lequel il demeura quelque temps, dans une petite ville de la Poméranie : « Je n'avais jamais vu et je n'ai jamais retrouvé depuis, dans un homme de son âge, une telle pureté de cœur, une telle délicatesse du sens moral, une telle franchise, et un esprit si naïvement communicatif. Il est vrai que la franchise lui était aisée ; car il n'avait rien à cacher. Il était d'un commerce facile et égal. Sa religion était à la fois noble et douce. Malgré la chaleur de son âme, la raison restait toujours maîtresse chez lui, et je n'ai jamais pu découvrir en lui le moindre penchant à l'exaltation. » Lavater, après son retour, en 1764, prit des fonctions religieuses dans sa ville natale, et il les exerça presque sans interruption jusqu'à sa mort [1].

Le mot de Spalding est vrai : Lavater n'était point un exalté, en tant que l'exaltation suppose un état passionné de l'âme ; mais il concevait froidement les idées les plus extraordinaires. Non-seulement le merveilleux ne l'étonnait pas, mais il avait besoin de merveilleux, comme l'enfant a besoin de contes de fées. Son plus grand plaisir était d'entendre des récits de miracles. Il voyait dans les miracles la vraie preuve de la toute-puissance de Dieu, et il demandait à Dieu d'en faire pour lui. Il poussait la croyance à l'efficacité de la prière jusqu'à la superstition : c'était une idée qui s'était enracinée en lui dès l'enfance. Il raconte lui-même qu'étant à l'école, et ayant un jour livré un devoir à son maître, il se rappela qu'il y avait laissé une faute. A tout

1. Voir, sur la vie de Lavater, principalement sur l'histoire de sa jeunesse et sur son activité religieuse à Zurich, l'ouvrage de son gendre GEORGE GESSNER (*Joh. Gaspar Lavater's Lebensbeschreibung ;* 2 vol. Winterthür 1802).

autre, le mal aurait semblé irréparable ; mais Lavater supplia son Dieu de corriger la faute, avant qu'elle eût passé sous l'œil de personne. Le lendemain, le devoir était rendu comme parfait, et la correction était faite, sans doute par la main complaisante du maître, assez content du reste. La naïve confiance de l'enfant devint la ferme croyance de l'homme : on raconte que Lavater se rendit un jour, avec son vicaire Pfenninger, dans la campagne de Zurich, et que là ils se mirent en prière pour demander à Dieu de transporter le mont Albis de l'autre côté du lac. La montagne ne bougea point ; mais la religion de Lavater et de son ami n'en fut pas ébranlée ; ils pensèrent seulement que leur foi n'était pas encore assez forte pour transporter les montagnes.

Lavater voit dans chaque événement de ce monde une action personnelle et instantanée de Dieu. Il semble craindre que son Dieu ne lui échappe, tant il s'efforce de le tenir près de lui et de le mêler à l'humanité. Il se demanda longtemps quelle figure la Divinité pouvait avoir. N'en trouvant aucune qui le satisfît, il remplaça Dieu, dans sa théologie, par Jésus-Christ, et il prononça cette parole étonnante, que sans Jésus-Christ, c'est-à-dire sans Dieu manifesté en chair et en os, il serait athée. Il se fit envoyer alors par tous ses amis des images du Christ, prises dans des tableaux, ou même inventées, qu'il plaça plus tard dans sa *Physiognomonie*.

Lavater admettait tout ce qui ressemblait d'une manière quelconque à une action de l'esprit sur la matière. Il guérissait par l'imposition des mains. Il s'intéressait aux sciences occultes. Dans ces sortes de sciences, il y a généralement des trompeurs et des dupes : le bon Lavater était

toujours parmi les dupes. Il voulut entrer en correspondance avec Cagliostro, qui refusa bientôt de lui répondre, ne le trouvant pas assez discret [1]. Il se laissa persuader par une sorte de Cagliostro allemand, nommé Kauffmann, que l'apôtre saint Jean vivait encore et lui apparaîtrait ; et il fut tellement préoccupé de cette apparition, qu'il observa les figures des personnes qui passaient devant lui, espérant y découvrir les traits de saint Jean, que déjà, selon son habitude, il se représentait avec une grande précision. Il écrivit à ce sujet au philosophe Jacobi (le 19 mars 1781) : « J'espère et j'attends l'imposition des mains d'un homme dont je ne suis pas digne de délier la sandale, que je ne connais pas encore, que Dieu seul connaît. Je ne l'appelle point, je ne vais point au-devant de lui ; mais je sais qu'il m'apparaîtra ; et, en attendant qu'il vienne, je ne m'estime qu'un pauvre travailleur à la journée. Ce qui est en moi, est plus grand que le monde : si la Divinité n'est pas là, elle n'est nulle part. »

Les dernières paroles sont caractéristiques. Lavater croyait aux incarnations, non-seulement à celle de Jésus-Christ, mais à des incarnations successives. Il était persuadé que Dieu entrait de temps en temps dans le corps d'un homme, et il n'était pas éloigné de penser que cette faveur insigne lui avait été départie à lui-même. Il n'était que sur la pente naturelle de ses idées quand parfois, les âmes pieuses aidant, il prenait les allures d'un prophète.

Nous venons d'indiquer les traits principaux de la théo-

1. Voir le récit d'une conversation entre Cagliostro et un ami de Lavater, dans : Hegner, *Beiträge zur näheren Kenntniss und wahren Darstellung J. K. Lavater's ;* Leipsick, 1836, page 237.

logie de Lavater; mais nous avons esquissé en même temps la théorie fondamentale de sa Physiognomonie. Il y a dans chaque homme une idée mère, qui est la source de toutes ses connaissances et le point de vue général sous lequel il considère le monde. L'idée de Lavater est celle-ci : l'esprit se manifeste et devient visible dans le corps. De même que la plus haute préoccupation de sa théologie était de figurer Dieu, de même, dans la sphère morale, un penchant irrésistible le poussait à chercher l'homme intérieur sous les apparences du corps, l'âme sous la physionomie. La première ligne de son grand ouvrage en exprime toute la pensée : « Dieu créa l'homme à son image. » Si l'homme était pur comme au premier jour, il serait l'image parfaite de Dieu. L'habitude du mal l'a défiguré, mais il n'aurait qu'à revenir au bien, pour réaliser encore le type de la beauté divine. Tel qu'il est, il n'a pas entièrement perdu la ressemblance du créateur : c'était la conviction de Lavater, et il assurait n'avoir jamais vu une figure humaine qui n'eût gardé au moins un reflet de la Divinité.

D'ordinaire les grandes facultés, surtout les facultés spéciales, se révèlent dès l'enfance. L'enfant fait au hasard et par une sorte d'instinct ce que l'homme fera par raisonnement. Lavater, tout jeune, aimait à modeler et à dessiner. Plus tard, il prenait volontiers le profil de ses amis ; mais il fallut qu'une circonstance particulière lui donnât l'idée de recueillir et de compléter ses observations. En 1772, ayant à faire une lecture devant la Société des sciences naturelles de Zurich, il prit pour sujet *l'Art d'observer la physionomie*[1]. Il envoya le manuscrit de son discours à Zim-

1. *Von der Physiognomik*, 1772.

mermann, alors médecin à Hanovre, qui le publia dans une Revue, en l'accompagnant de notes. L'opuscule fit sensation : on le loua, et on le critiqua. Lavater fut amené à expliquer sa pensée dans un second article ; et dès lors il continua, pour en faire part au public, un travail qu'il n'avait d'abord entrepris que par goût personnel. Ainsi parurent, de 1775 à 78, les *Fragments physionomiques pour l'avancement de la connaissance des hommes et de la charité universelle* [1].

Lavater nous donne lui-même, dans le premier fragment, d'intéressants détails sur les commencements de ses études physionomiques :

« Avant ma vingt-cinquième année, dit-il, je ne pensais à rien moins qu'à écrire jamais un mot sur la physionomie. L'idée ne m'était jamais venue d'ouvrir seulement un livre traitant de cette matière, ou de faire moi-même des observations régulières et suivies. Mais il m'arrivait parfois d'être si vivement frappé de certaines physionomies, que mes nerfs en gardaient l'impression et restaient comme ébranlés, sans que je susse pourquoi. D'autres fois, je portais des jugements involontaires, d'après les impressions que j'avais reçues. On se moqua de quelques-uns de ces jugements : j'en devins plus circonspect ; il se passa même des années, pendant lesquelles je m'abstins de juger. Cependant mon œil se reposait malgré moi sur certaines figures, que je dessinais ensuite de mémoire ; car dès ma première jeunesse je m'étais senti un goût très-vif pour le dessin, surtout pour le dessin de portrait, quoique je n'eusse ni le talent ni la persistance nécessaires pour faire des progrès véritables. C'est par le des-

1. *Physiognomische Fragmente, zur Befœrderung der Menschenkenntniss und Menschenliebe.* Leipsick et Winterthür, 1775-78 ; 4 volumes.

sin que mon vague sentiment physionomique se précisa peu à peu. Je réussis à distinguer nettement les traits, les proportions, la ressemblance plus ou moins grande des figures. Je remarquais parfois, dans plusieurs dessins que j'avais exécutés successivement, des traits communs; et j'en étais surtout frappé lorsque je savais d'une manière certaine que les modèles avaient des traits communs dans leur caractère. »

Peu à peu, sa collection de dessins devint considérable. Des dessins caractéristiques lui servaient de types, qu'il appliquait à de nouvelles observations :

« Je faisais faire partout, continue-t-il, des dessins et des études. Je comparais entre eux une grande quantité d'hommes et de portraits. J'étais secondé par mes amis. J'employais des dessinateurs de profession et des graveurs; et leurs fautes m'exerçaient encore davantage, en me forçant à entrer dans les plus petits détails. Mes fonctions me mettaient en rapport avec des gens de toute sorte, remarquables ou seulement curieux. Un voyage que j'entrepris pour ma santé et pour me rapprocher de ceux de mes amis que je ne connaissais pas personnellement, fit passer devant mes yeux déjà exercés un grand nombre de figures. Lors même que je ne me proposais pas d'observer, j'observais malgré moi, et mon regard prenait de jour en jour plus de sûreté. »

Lavater affirme que ces études eurent le plus heureux effet sur ses dispositions morales, parce qu'il observait de préférence ce qui était beau, noble, parfait. Il apprit à estimer et à aimer ses semblables, en même temps que les

difficultés qu'il rencontra lui enseignèrent, dit-il, le discernement et la modestie :

« Malgré les résultats que j'ai déjà obtenus, continue-t-il dans le même fragment, je sens bien que ma vie ne suffira pas pour labourer le vaste champ de la Physiognomonie. Je n'aurai dans la suite que trop d'occasions de reconnaître combien de connaissances essentielles me manquent pour être un vrai physionomiste. Mais je soumettrai dès maintenant aux amis de la vérité les proposition suivantes :

« J'ai entendu de la bouche des moindres hommes des jugements physionomiques dont la justesse faisait honte aux miens ;

« Si d'autres personnes prenaient la peine de noter leurs observations, beaucoup des miennes deviendraient bientôt inutiles ;

« Je vois journellement cent figures sur lesquelles je suis incapable d'exprimer un jugement ;

« Nul ne doit avoir peur de moi, car je ne cherche partout que le bon, et je le trouve toujours ;

« Depuis que j'observe les hommes, je n'ai appris qu'à les aimer davantage [1]. »

On voit que la Physiognomonie, telle que Lavater la pratiquait, n'était pas une science : c'était un simple exercice, une habitude qu'il avait prise d'analyser et de comparer ses impressions. Les contemporains assurent qu'il était arrivé dans cet exercice à un degré de sûreté étonnant. Des personnes mal intentionnées le mirent à l'épreuve. Un peintre

1. Premier Fragment : *De l'infériorité de mes connaissances physionomiques.*

de Francfort, auquel il avait commandé les portraits de plusieurs hommes célèbres, osa lui envoyer, au lieu de Gœthe, le théologien Bahrdt, sur lequel Gœthe lui-même venait de composer une petite scène comique. Lavater protesta, au nom de tous les principes de la Physiognomonie, contre l'exactitude du portrait. On comprend le charme que devait avoir, pour un esprit fait comme le sien, la première rencontre d'un homme remarquable ou d'un correspondant éloigné. Aussi le voyage de Lavater aux eaux d'Ems, en 1774, fut une vraie campagne physiognomonique. Il éprouva des surprises, des admirations inattendues, mais aussi des mécomptes. Sa première entrevue avec Gœthe lui causa de l'étonnement. « Je trouvai Lavater, raconte Gœthe, tel que plusieurs portraits me l'avaient fait connaître. J'avais devant moi, vivant et agissant, un homme unique, distingué entre tous, dont on n'avait jamais vu et dont on ne verra sans doute jamais le pareil. Lui, au contraire, montra, par quelques exclamations de surprise, qu'il s'était attendu à me trouver autre. Je lui dis, d'après mon goût inné pour la réalité, que puisqu'il avait plu à Dieu et à la nature de me faire ainsi, il fallait bien que nous en prissions notre parti [1]. » Même la surprise de Lavater prouvait sa perspicacité. Gœthe était en voie de transformation : Lavater avait dans l'esprit le Gœthe des années précédentes, l'auteur de *Werther*, avec une nuance de sentiment qui n'était qu'empruntée ; mais le vrai Gœthe, qui allait seulement se déclarer à Weimar, lui échappait encore.

A mesure que Gœthe se détachait de l'esprit sentimental de son temps, il s'éloignait aussi, à son insu, du tendre et

1. *Vérité et Poésie*, livre XIV.

mystique Lavater. Un dissentiment profond les séparait déjà; mais il n'éclata que beaucoup plus tard, et les premières entrevues ne laissèrent paraître qu'un intérêt cordial et réciproque. Lavater était très-considéré dans le monde religieux de Francfort; il y fut reçu comme un prophète. On l'attira dans des réunions où il obtenait de faciles triomphes. « Son œil profond et doux, dit Gœthe, sa lèvre à la fois ferme et gracieuse, même le ton honnête du dialecte suisse qui s'entendait à travers le haut-allemand, et d'autres traits encore, faisaient la plus agréable impression de quiétude morale sur tous ceux qui l'approchaient. Comme il avait la poitrine plate et le corps penché en avant, son attitude habituelle contribuait à rendre sa supériorité moins apparente et moins humiliante pour les autres. Avec des gens présomptueux et vains, il montrait beaucoup de calme et d'habileté; car, tout en paraissant leur céder, il leur opposait tout à coup, comme un bouclier de diamant, une grande pensée qui les surprenait; mais en même temps il adoucissait de telle sorte l'éclat de la lumière qu'il faisait jaillir, que ces hommes se rendaient à lui et se sentaient gagnés, du moins en sa présence. Peut-être plusieurs d'entre eux ont-ils reçu de lui une impression durable; car les caractères très-absolus sont ordinairement bons : le tout est de faire céder par une douce pression la dure enveloppe qui renferme le noyau fécond [1]. »

Lavater essaya de convertir Gœthe à sa théologie. Comme il s'était fait du Christ l'idéal de l'humanité, même au sens naturel, il ne pouvait concevoir que l'on fût homme sans être chrétien, ni chrétien sans se mettre à son point de vue. Il

1. *Vérité et Poésie*, livre XVI.

posa devant Gœthe cette alternative : ou chrétien, ou athée. Gœthe déclara que, si on le poussait à bout, plutôt que de céder il se dirait athée : il n'en fallut pas davantage pour effrayer Lavater, et il ajourna la discussion, se promettant bien de la reprendre plus tard. Gœthe, tout en résistant aux enseignements de Lavater, voulut l'accompagner à Ems. Un nouveau compagnon se joignit à eux : c'était un prophète d'une autre sorte, qui se nommait Basedow, et qui se proposait de réformer le système des écoles selon les idées de Jean-Jacques. Il était occupé à recueillir par toute l'Allemagne des souscriptions qui lui permirent d'ériger l'année suivante une maison d'éducation à Dessau. Basedow était un homme de beaucoup de science et d'un esprit hardi ; mais il compromit le succès de son œuvre par des discussions intempestives sur le dogme, et plus tard par la violence de son caractère. Gœthe décrit plaisamment, dans une pièce de vers, un dîner qu'ils firent ensemble à Coblence, et où lui-même était assis entre Lavater, qui expliquait l'Apocalypse à un pasteur de village, et Basedow, qui démontrait à un maître de danse la nécessité d'abolir le baptême[1]. Le voyage se continua par Cologne et Dusseldorf, où l'on rencontra les frères Jacobi, jusqu'à Elberfeld, où habitait Jung-Stilling. Celui-ci parle, dans ses Mémoires, de la société variée qui se trouva un instant réunie chez lui, et où étaient représentées toutes les directions de la littérature allemande. On y voyait, à côté du médecin mystique Jung-Stilling lui-même, le philanthrope rationaliste Basedow, puis les deux frères Jacobi, l'un poëte élégiaque, l'autre philosophe spiritualiste, avec leur ami, le romancier

1. *Dîner à Coblence*, dans les Poésies diverses.

Heinsé, qui inclinait au sensualisme, ensuite Gœthe, que le drame de *Gœtz de Berlichingen* venait de faire connaître, et enfin Lavater, qui, selon l'expression de Stilling, avançait dans ce monde bigarré ses antennes physiognomoniques.

Lavater retourna en Suisse vers la fin de l'été. Gœthe le retrouva, l'année suivante, à Zurich. Il fut surtout question entre eux de Physiognomonie. Le premier volume des Fragments était prêt; Gœthe le fit imprimer à Leipsick, en se chargeant des dernières corrections. Les dissentiments religieux furent passés sous silence; mais ils furent sur le point de reparaître lorsque Gœthe, quatre années plus tard, traversa encore une fois la Suisse en compagnie du duc de Weimar.

Les voyageurs avaient pris par Berne et Genève, pour gagner la Savoie; le retour devait se faire par Zurich. A Genève, Gœthe reçut un envoi de Lavater: c'était le manuscrit d'un ouvrage sur l'Apocalypse, que l'auteur transforma plus tard en un poëme épique appelé *Jésus le Messie ou la Venue du Seigneur*[1]. Gœthe pensa sans doute que c'était le commencement d'une entreprise apostolique sur sa personne; car dans sa réponse, après avoir dit que le manuscrit lui avait fait plaisir comme venant d'un ami; et qu'il en avait déjà lu une partie, il déclara que la poésie apocalyptique n'était pas de son goût, et qu'il préférait la parabole du Semeur et du Fils prodigue à la description des sept lustres, des sept cornes et des sept sceaux. Il ajouta: «Tu vois, frère, que je n'ai pas changé; et il paraît malheureusement que je suis destiné à te faire éternellement

1. *Jesus Messias, oder die Zukunft des Herrn;* 24 chants. Zurich, 1780.

de la peine. Je voulais déchirer cette feuille après l'avoir écrite ; mais enfin, puisque nous devons nous voir bientôt, j'aime mieux que tout soit dit entre nous [1]. »

Cependant le revoir fut cordial. On pouvait, dit Gœthe, être blessé par une lettre ou par un livre de Lavater ; mais dès qu'on le voyait, on revenait vers lui. Gœthe étant retourné à Weimar, le charme de la présence n'agissant plus, les causes de dissentiment existant toujours, leurs liens se relâchèrent de plus en plus. En 1782, Lavater envoya à Gœthe le premier volume d'un ouvrage qui en eut successivement quatre. C'était un mélange confus de toutes ses théories et de tous ses rêves, sous ce titre : *Ponce-Pilate, ou l'Homme sous toutes les formes, ou le Haut et le Bas de l'humanité, ou la Bible en petit et l'Homme en grand, ou l'Ecce-Homo universel, ou Tout en un seul* [2]. Gœthe répondit à cet envoi par une longue lettre : « Si j'étais devant toi, dit-il, en un quart d'heure nous nous entendrions. Nous sommes aussi rapprochés l'un de l'autre par la nature que deux hommes peuvent l'être ; mais ensuite chacun va de son côté, sans s'arrêter, jusqu'aux limites extrêmes du domaine qu'il a choisi ; et, tandis que je garde silencieusement les révélations que je reçois de la nature et de Dieu, je te vois enseigner violemment les tiennes. Alors, nous sommes réellement séparés par un abîme ; alors je ne vois plus mon Lavater que j'estime et que j'aime, et qui savait même me persuader dans l'intimité : je ne vois que

1. Lettre du 28 octobre 1779 : *Briefe von Gœthe an Lavater, herausgegeben von* H. Hirzel. Leipsick 1833.

2. *Pontius Pilatus, oder der Mensch in allen Gestalten, oder Hœhe und Tiefe der Menschheit, oder die Bibel im Kleinen und der Mensch im Grossen, oder ein Universal Ecce-Homo, oder Alles in Einem ;* 4 volumes, Zurich 1782-85.

les lignes aiguës que son épée flamboyante trace dans les airs. » Et plus loin : « Lavater, homme parmi les hommes, écrivain avec des écrivains, est l'être le plus doux et le plus tolérant qui existe; mais tout autre est le Lavater qui enseigne une doctrine à laquelle il s'est voué corps et âme. » Enfin, parlant du *Ponce-Pilate*, Gœthe termine par ces mots : « Lorsque tu provoques tes lecteurs par des apostrophes directes comme celle-ci : qui pourrait? qui oserait? je suis parfois tenté de m'écrier : moi! moi! Je m'étais proposé de te parler de ton livre en détail; j'avais même pris quelques notes; mais vraiment je ne puis te les envoyer [1]. »

Après toutes sortes de tentatives indirectes pour attirer Gœthe dans sa petite Église, Lavater eut enfin recours à des sollicitations pressantes. Sa dialectique n'était pas très-variée : il raisonnait ordinairement par dilemmes. C'est ainsi qu'un jour il envoya au philosophe Mendelsohn une apologie du christianisme, en le sommant, ou de réfuter l'écrit, ou de se faire chrétien. Mendelsohn répondit qu'il avait été élevé dans la religion juive, qu'il prétendait y mourir, et que du reste il ne reconnaissait à personne le droit de l'interroger publiquement sur ses croyances : car l'ouvrage de Lavater était déjà imprimé, et la lettre à Mendelsohn placée en tête comme dédicace. Lavater, chez qui la bonté naturelle reprenait toujours le dessus, reconnut aussitôt ses torts. C'est sans doute à une sommation de ce genre que Gœthe répondit par une lettre qui se trouve dans sa Correspondance avec Lavater à la date du 4 octobre 1782 : « Soyons reconnaissants à la nature, dit-il, de ce

1. Lettre du 9 août 1782 : voir HEGNER, *Beitræge*, etc. p. 147. — La lettre ne se trouve pas dans le recueil de Hirzel.

qu'elle a mis dans chaque être vivant une force de guérison qui lui vient en aide lorsqu'il se sent blessé, et qui le rend capable de fermer la blessure. Que sont les religions, sinon cette force de guérison appliquée de différentes manières ? Mon remède ne prend pas sur toi, ni le tien sur moi : qu'importe, puisqu'il y a plus d'un remède dans la pharmacie de notre Père ? Je n'ai donc rien à répondre à ta lettre, rien à réfuter de ce qu'elle contient; cependant j'aurais beaucoup de choses à y opposer. Il faudra que nous établissions enfin nos deux professions de foi sur deux colonnes parallèles, au bas desquelles nous signerons un éternel traité de paix [1]. »

En pareil cas, le meilleur traité de paix c'est le silence. La Correspondance s'arrête quelques mois plus tard. Gœthe repassa par la Suisse en 1797, mais il évita de voir son ancien ami. Il se souvint encore de lui en écrivant la *Nuit de Walpurgis* dans le premier *Faust*, où il le fit paraître sous la forme d'une autruche [2] : satire amplement rachetée par le beau portrait de Lavater qui se trouve dans les Mémoires de Gœthe.

Lavater mourut victime des guerres de la Révolution. La Suisse avait été convertie en République helvétique; mais les cantons du nord et de l'est, et particulièrement Zurich, hésitaient à reconnaître le Directoire de Berne. Pour intimider la population de Zurich, on arrêta dix des citoyens les plus notables, et on les conduisit à Bâle. Aussitôt Lavater rédigea une protestation, qu'il fit signer par les habitants en masse, et qu'il adressa au Directoire. Alors un décret de déportation fut lancé contre lui-même; mais on n'osa pas, ou

1. *Briefe von Gœthe an Lavater*, page 152.
2. Voir, à ce sujet, les *Conversations* d'Eckermann, à la date du 17 février 1829.

l'on ne voulut pas y donner suite. Lavater fut arrêté, quelque temps après, pour un motif bien plus futile. Une lettre portant son adresse avait été interceptée : il y était question de l'Antéchrist, et d'une somme d'argent due par l'impératrice de Russie. On vit dans l'Antéchrist une allusion à la Révolution française, et dans la somme d'argent une preuve de complot. Mais une enquête prouva que Lavater, ayant fait de trop grandes dépenses pour sa collection physiognomonique, avait été obligé d'en vendre une partie à l'impératrice Catherine. Quant à l'Antéchrist, il s'agissait tout simplement du personnage authentique de la Bible. Lavater fut relâché. Lorsqu'en 1799 les Français entrèrent à Zurich sous la conduite de Masséna, il fut blessé d'un coup de fusil, et il mourut des suites de sa blessure (le 2 janvier 1801). Ajoutons que le soldat qui tira sur lui n'était pas un Français : c'était un républicain vaudois, poussé par le fanatisme politique, et qui connaissait Lavater comme l'un des principaux chefs du parti conservateur.

Lavater, quoiqu'il ait passé sa vie à écrire, n'est point un des grands écrivains de l'Allemagne, mais c'est un des types les plus remarquables de l'époque *werthérienne*. Il a tous les caractères de cette époque : la hardiesse des vues, l'imagination sans frein, le manque de précision et d'harmonie. Ce qui lui appartient en propre, c'est un genre particulier de rêveries sociales et philanthropiques. Lavater était un utopiste de la meilleure espèce, en ce sens qu'il était conduit par un sincère amour de ses semblables. Il avait une confiance illimitée dans l'avenir, et il croyait possible tout ce qui peut contribuer au salut de l'humanité. Il était convaincu que l'homme redeviendrait un jour, au physique et au moral, l'image parfaite de Dieu; et cette espérance le

soutenait dans sa double activité de théologien et de physionomiste. Sa mère lui avait prédit, lorsqu'il était tout jeune, qu'il ne serait jamais qu'un enfant; et, en effet, c'est par certaines qualités enfantines qu'il nous charme encore: esprit aimable et naïf, à qui l'on trouve aisément des ridicules, mais qu'on ne peut s'empêcher d'estimer profondément, parce qu'il montre la nature humaine par un de ses plus beaux côtés, par ce sentiment de charité universelle qui intéresse chacun au bonheur de tous.

XIV

LES FRÈRES JACOBI ET LES FRÈRES STOLLBERG

George Jacobi et sa Correspondance avec Gleim. Frédéric Jacobi ; son séjour à Genève ; ses rapports avec Gœthe ; le roman de *Woldemar ;* la *Correspondance d'Allwill.* — Les frères Stollberg ; leurs premières poésies ; leur zèle révolutionnaire et leur brusque conversion. — Correspondance de Gœthe avec la comtesse Auguste de Stollberg. — Lili Schœnemann. — Départ de Gœthe pour Weimar.

Lavater était considéré comme le chef du petit groupe littéraire dont Gœthe faisait partie pendant la dernière année de son séjour à Francfort. Gœthe, dans sa jeunesse, se subordonnait volontiers. En attendant que l'empire des lettres se trouvât naturellement entre ses mains, il se contentait de faire passer en quelque sorte le siècle devant lui et de l'observer dans ses représentants les plus illustres. Sur cette réunion d'écrivains qui pendant l'été de 1774 s'arrêta tour à tour à Francfort, à Cologne, à Dusseldorf, à Elberfeld, Lavater régnait par l'autorité de l'âge, par une influence déjà établie, et surtout parce qu'il exprimait bien le caractère dominant du groupe, l'exaltation des sentiments et un vague besoin de liberté. Nous trouverons encore le même caractère dans les deux hommes qui vont nous occuper maintenant. Ils furent d'abord amis communs de Lavater et de Gœthe ; mais Gœthe se détacha d'eux, comme il s'était détaché de Lavater, et par des raisons semblables. Ils restèrent dans le *werthérisme,* lui-même en sortit ; et ils ne furent plus pour lui que les représentants d'une époque

qu'il avait dépassée, et même d'une erreur dont il s'était affranchi.

Les deux frères Jacobi étaient originaires de Dusseldorf, où leur père avait un commerce important. L'aîné, George, né en 1740, esprit facile et ouvert, mais sans profondeur, fut destiné aux études, parce qu'on le croyait le mieux doué. La maison de commerce fut réservée au second, nommé Frédéric, plus jeune de trois ans. C'était une erreur : car ce fut le dernier, le philosophe, qui, après avoir quitté le comptoir de son père, illustra le nom de la famille. Frédéric Jacobi était un esprit délicat, distingué, rêveur, et qui, avec plus d'énergie, aurait pu agir fortement sur son siècle.

L'aîné des deux frères a laissé dans la littérature allemande un recueil de poésies légères, du genre anacréontique. Plus tard, sa manière se modifia par l'imitation de Gœthe, à qui l'on a même attribué quelques-unes de ses pièces de vers. Le principal représentant du genre anacréontique, et par conséquent le maître de George Jacobi, était alors Gleim, le patriarche de la littérarure allemande, homme d'un talent moyen, mais à qui une fortune noblement dépensée pour les lettres donnait une certaine influence. Sa maison à Halberstadt était le rendez-vous des jeunes poëtes : il les hébergeait, les recommandait, leur ouvrait la carrière. On l'appelait le père des poëtes (*Vater Gleim*). L'amabilité de son caractère ajoutait à sa considération. Quant à sa poésie, elle était faite d'un mélange d'anacréontisme grec et de sentiment germanique; mais la forme en était presque toujours gracieuse. Gleim tenait de son temps par ses idées sur l'amitié. On exagérait alors tout ce qui avait rapport au sentiment : on ne trouvait plus

d'expressions pour dire combien l'on s'aimait. Gleim entretenait avec ses amis une Correspondance, où les éloges réciproques, qui étaient de rigueur entre gens de lettres, ne variaient guère qu'avec les plus chaudes protestations d'une tendresse mutuelle. Ces protestations n'étaient pas mensongères; mais on ignorait que les sentiments profonds gagnent à être exprimés simplement. Gleim et George Jacobi échangèrent une série de lettres; ils n'eurent que le tort de les rendre publiques. Gœthe et Merck en plaisantèrent; et il en résulta, dit Gœthe, une certaine mésintelligence entre le Haut-Rhin et le Bas-Rhin, c'est-à-dire entre Francfort et Dusseldorf. Mais la première entrevue suffit pour tout réparer; et comme on pardonne d'autant plus aisément que l'on aime davantage, la bonne harmonie fut aussitôt rétablie.

Tandis que George Jacobi grandissait sous l'égide du Père Gleim, son frère avait plus de peine à se frayer un chemin. Il fut d'abord envoyé à Genève, pour y apprendre le commerce. Là, dans un pays français par la langue, il étudia la France. Il connut des amis et des admirateurs de Rousseau; il se vit face à face avec les souvenirs du philosophe de Genève, et il s'en inspira. Disposé par sa propre nature à tout rapporter au sentiment intime et à s'isoler du monde par la méditation, il se trouvait avec Rousseau une certaine parenté d'esprit. Il s'éloigna à regret de cette ville qui était devenue pour lui une seconde patrie, lorsque son père le rappela à Dusseldorf. Puis il quitta peu à peu le négoce, pour lequel il n'était point fait, et passa par diverses administrations, jusqu'au moment où son mariage, l'ayant mis en possession d'une grande fortune, lui permit de se livrer entièrement à ses goûts philosophiques.

Il épousa une Néerlandaise, belle et distinguée, qui fut pendant quinze ans l'âme des réunions littéraires du château de Pempelfort, aux environs de Dusseldorf. Élisabeth Clermont, ou Betty, comme on l'appelait dans son cercle intime, n'était pas Allemande, et n'avait rien d'allemand dans le caractère : c'était une femme de Rubens, dit Gœthe, avec une expression plus idéale. Elle n'avait rien de sentimental, mais plutôt de la gaieté et de la vivacité; elle corrigeait et tempérait utilement la légère affectation qui régnait autour d'elle. Quelques-unes de ses lettres, qui ont été publiées avec la Correspondance de Gœthe et de Jacobi, se détachent agréablement parmi celles des deux correspondants eux-mêmes [1]. Le château de Pempelfort resta un rendez-vous de poëtes et de philosophes jusqu'au moment où les guerres de la Révolution dispersèrent la petite société qui avait l'habitude de s'y réunir.

Gœthe arriva à Pempelfort dans ce voyage qu'il fit le le long du Rhin en 1774, et où il eut tour à tour pour compagons Lavater, Basedow et Jung-Stilling. Ce qui l'attira d'abord vers Jacobi, ce fut leur admiration commune pour Spinosa, et une situation d'esprit semblable, inquiète et troublée :

« Tout fermentait en moi, dit-il (après la lecture de Spinosa) : Frédéric Jacobi fut le premier à qui je laissai voir ce chaos. Lui aussi se sentait travaillé dans les profondeurs de sa nature. Il accueillit parfaitement ma confiance, et, pour y répondre, il m'ouvrit son âme à son tour. Son esprit était tourmenté, comme le mien, de besoins inexprimables; et, comme moi, il ne voulait pas se satisfaire

1. *Briefwechsel zwischen Gœthe und F. H. Jacobi, herausgegeben von* Max Jacobi (le fils du philosophe); Leipsick 1846.

par le secours d'autrui ; il ne voulait trouver qu'au fond de lui-même sa consolation et sa lumière. Ce qu'il me révéla de son intérieur, je ne pus le saisir, sachant à peine ce qui se passait en moi-même; mais comme il était plus avancé que moi dans la recherche philosophique, et même dans la connaissance de Spinosa, il dirigea mes efforts obscurs. Je n'avais jamais connu une telle parenté intellectuelle, et je lui demandais sans cesse de nouvelles confidences. La nuit, quand nous nous étions déjà séparés, et que chacun s'était retiré dans sa chambre, j'allais le trouver encore. Les rayons de la lune tremblaient sur la large surface du Rhin : nous étions debout près de la fenêtre, et nos cœurs s'abandonnaient avec délices à ces épanchements mutuels que la jeunesse fait jaillir avec tant d'abondance [1]. »

Plus tard, l'amitié de Gœthe et de Jacobi menaça plusieurs fois de se rompre; mais le souvenir de ces quelques heures passées en confidences et en encouragements réciproques les empêcha toujours de se quitter tout à fait. Dans la jeunesse, dit Gœthe, les sentiments nous unissent, dans l'âge mûr les opinions nous séparent [2]. En effet, à mesure qu'ils se connurent eux-mêmes, et que ce chaos dont parle Gœthe se débrouilla devant leurs yeux, ils se trouvèrent différents l'un de l'autre. Tandis que Gœthe se tourna vers l'étude du monde extérieur, Jacobi s'enferma de plus en plus dans le mysticisme philosophique. Il combattit plus tard, au nom du sentiment intime, la philosophie critique de Kant et la philosophie de la nature de Schelling. Ses ouvrages plus spécialement littéraires sont

1. *Vérité et Poésie*, Livre XIV.
2. *Briefwechsel*, etc. Page 260.

deux romans, remplis de dissertations morales, et où l'action est presque entièrement sacrifiée.

Le premier, *Woldemar*, parut d'abord dans le *Mercure Allemand* de Wieland, en 1777. Le sujet en est très-simple, si on le sépare des digressions philosophiques. Le héros principal, se voyant repoussé par sa fiancée Henriette, fait un mariage qui le rend malheureux. Plus tard, il apprend qu'Henriette l'aimait, mais qu'elle obéissait aux dernières volontés d'un père. Alors il se livre à un violent désespoir, et il quitte sa maison; mais Henriette le ramène au devoir, le réconcilie avec sa femme, et leur offre son amitié à tous deux. Une question est longuement débattue entre les personnages du roman : à savoir, si la simple amitié est possible entre un homme et une femme; et l'on comprend qu'une pareille question ait pu être posée à une époque où l'on ne savait pas modérer ses sentiments, et où une correspondance, même littéraire, entre personnes de sexes différents prenait aussitôt un ton passionné.

Le second roman de Jacobi, composé d'une série de lettres, et appelé *la Correspondance d'Allwill*, est encore plus irrégulier que le précédent. Il fut publié en plusieurs parties, de 1775 à 1792, dans l'*Iris* de George Jacobi, dans le *Mercure* de Wieland, enfin dans des éditions séparées, sans que l'auteur réussit jamais à lui donner une forme définitive. Allwill devait représenter un génie despotique, abusant de sa supériorité, incapable d'affection et de dévouement, sacrifiant tout à son ambition, même le bonheur de ses semblables. Mais ce caractère est décrit d'une manière abstraite, au lieu de se faire connaître par des actions et des événements. Peut-être le roman d'*Allwill* était-il dirigé contre Gœthe, que Jacobi accusait d'être plus froid d'an-

née en année, et qu'il trouvait supérieur en toute chose, excepté dans l'amour. Toujours est-il que les œuvres de Jacobi n'étaient pas faites pour être goûtées à Weimar. Lui-même s'intéressait médiocrement à certains travaux de Gœthe, en particulier à ses recherches d'histoire naturelle. Mais l'amitié personnelle qui les unissait fut assez forte pour triompher de leurs dissentiments littéraires. Ils se revirent plusieurs fois, soit à Weimar, soit à Pempelfort; et leur Correspondance dura jusqu'à la mort de Jacobi, en 1819.

Pour compléter l'entourage littéraire de Gœthe dans les années 1774 et 1775, il nous reste à citer deux autres frères, les comtes de Stollberg. Ils appartenaient à la petite École de Gœttingue, qui reconnaissait Klopstock pour chef. Ils étaient collaborateurs de l'*Almanach des Muses*, où Gœthe lui-même avait publié quelques articles. Originaires du Holstein, ils étaient venus faire ensemble leurs études à Gœttingue, et, au sortir de l'université, ils avaient été nommés tous deux chambellans du roi de Danemark. Ils arrivèrent à Francfort en 1775, pour continuer de là leur voyage vers la Suisse, et ils se lièrent avec Gœthe, avec lequel ils avaient déjà échangé quelques lettres.

Les frères Stollberg (l'aîné, Chrétien, né en 1748, l'autre, Léopold, en 1750) furent deux des écrivains, sinon les plus considérables, du moins les plus caractéristiques, de la *Période d'Assaut*. L'esprit d'affranchissement prit chez eux dès l'abord une direction politique; et ce fut une des causes de leur popularité. On fut frappé de voir ces deux jeunes gens qui appartenaient à la plus haute noblesse de l'Allemagne réclamer énergiquement la liberté : car c'étaient

deux natures très-passionnées, surtout Léopold, qui avait aussi le plus de talent. Ils publièrent ensemble, en 1779, un volume de poésies, dont le frontispice était orné d'une vignette qui représentait deux Centaures, avec cette épigraphe empruntée à Virgile : « Tels deux Centaures, fils de la nue, descendent du sommet de la montagne[1]. » Ces deux Centaures étaient en effet remplis d'audace : ils ne demandaient pas seulement le sang de tous les tyrans, mais encore le sang des esclaves des tyrans, et des chevaux des tyrans. Cette demande est formulée dans une ode de Léopold, appelée le *Chant de la Liberté au vingtième siècle*, où le poëte décrit dans une vision le torrent de la liberté enfin déchaîné sur le monde et rouge de sang[2]. Léopold ne pensait pas qu'une partie de son rêve serait réalisée avant la fin du siècle. Quand ce moment arriva, il fut épouvanté. Il n'attendit même pas les excès de la Révolution pour se détacher d'elle. Dès qu'il vit l'Assemblée Constituante abolir les titres de noblesse, il devint réactionnaire; et alors les Français, qui faisaient couler un peu de ce sang qu'il avait voulu répandre à flots, ne furent plus pour lui que les Huns de l'Occident (*Die Westhunnen*) : c'est le titre d'une brochure qu'il publia en 1794. Il finit par confondre dans un même anathème « les Jacobins, les illuminés et les philosophes. »

Les frères Stollberg étaient, au fond, très-conservateurs. Ils ne connaissaient la liberté que par les odes de Klop-

1. *Ceu duo nubigenæ quum vertice montis ab alto*
Descendunt Centauri. (Énéide, VII.)

2. *Der Tyrannen Rosse Blut, der Tyrannen Knechte Blut,*
Der Tyrannen Blut, der Tyrannen Blut, der Tyrannen Blut,
Færbte deine blauen Wellen, deine felsenwælzenden Wellen...
(Freiheitsgesang aus dem XX. Jahrhundert.)

stock; ils avaient appris de Klopstock à l'admirer et à la chanter, et dans cette admiration se consuma leur jeunesse : ils auraient regretté qu'on les prît au sérieux. Léopold, le plus ardent des deux, fut aussi le plus immodéré dans sa conversion. Il se tourna brusquement contre ses anciennes illusions ; il déprécia tout ce qu'il avait exalté d'abord : la philosophie, le protestantisme, enfin la poésie elle-même, à moins qu'elle ne servît à un but moral et religieux.

Après leur voyage en Suisse, où Gœthe les accompagna, les deux frères retournèrent dans le Nord. L'aîné vécut retiré dans sa terre aux environs de Sleswig, et y mourut en 1821. Léopold occupa des postes diplomatiques à Copenhague et à Berlin, jusqu'au jour où il renonça aussi à la vie active. Il passa au catholicisme, d'abord secrètement, et enfin publiquement avec sa famille, à l'exception de sa fille aînée qui refusa de le suivre. Il demeura d'abord à Munster, auprès de la princesse Galitzin, à laquelle l'attachaient des croyances communes, et ensuite à Osnabrück, où il mourut, en 1819. A cette époque, ses relations avec Weimar étaient complétement rompues. Il avait appelé les *Dieux de la Grèce* de Schiller un péché : Gœthe déclara de son côté, dans une épigramme, que Léopold Stollberg entrerait peut-être au royaume des cieux, mais que certes le Parnasse lui resterait toujours inaccessible.

Un épisode caractéristique pour l'époque se rattache aux relations de Gœthe avec la famille Stollberg : c'est sa Correspondance avec la comtesse Auguste. Lorsque le roman de *Werther* parut, en 1774, les frères Stollberg en firent à l'auteur des félicitations enthousiastes. Leur lettre en

contenait une autre, écrite par une jeune fille qui ne se nommait point. Gœthe répondit à ses deux amis ; il répondit en même temps « à la chère inconnue ». Celle-ci se déclara bientôt : c'était la sœur des Stollberg, alors âgée de vingt ans. Sa Correspondance avec Gœthe continua, sur un ton très-intime, jusqu'en 1782. Elle devint la confidente du jeune poëte, et elle fut associée, à ce titre, à un événement qui menaça pendant quelques mois de changer toute la carrière de Gœthe.

Un soir, vers la fin de l'année 1774, Gœthe assista, presque par hasard, à un concert qui se donnait chez la veuve du banquier Schœnemann, dans une des maisons les plus riches de Francfort. Il y remarqua d'abord le talent musical d'Élisabeth Schœnemann, qu'il a chantée sous le nom de Lili. Agée de seize ans, spirituelle, avec une certaine franchise enfantine, un peu coquette, aimant le monde et les plaisirs, Lili était l'âme des réunions brillantes qui se tenaient chez sa mère. Dans l'intimité, dit Gœthe, elle ne manquait pas de grâce ; mais elle n'exerçait tout son prestige que dans une société nombreuse : elle semblait alors se multiplier et se diversifier selon les personnes à qui elle cherchait à plaire. On voit, par la peinture que Gœthe nous a laissée de l'entourage de Lili, qu'elle n'appartenait pas à la vraie bourgeoisie de Francfort. Un lien durable entre elle et le fils du conseiller Gœthe n'était guère à espérer ; mais le poëte ressentit encore longtemps le charme qui venait d'agir sur lui d'une manière imprévue, et il partagea tout l'hiver de 1774 à 1775 entre les études poétiques et les soirées de la maison Schœnemann.

Au mois de février 1775, il écrivit à la comtesse Auguste de Stollberg :

« Si vous pouvez vous représenter un Gœthe en habit brodé, et pour le reste assez galamment équipé des pieds à la tête, entouré du vain éclat des flambeaux et des lustres, attiré par deux beaux yeux à une table de jeu où sont réunies toutes sortes de personnes, poussé d'une distraction à l'autre, de la causerie au concert, et du concert au bal, et faisant très-sérieusement la cour à une jolie blonde, — vous connaîtrez le Gœthe du présent carnaval. Mais il en existe un autre, qui, dans les premières brises de février, sent venir le printemps ; qui voit déjà se rouvrir devant lui son vaste monde ; qui, vivant en lui-même, et travaillant sans relâche, exprime tour à tour dans des poésies légères les innocents plaisirs de la jeunesse, et dans des drames les fortes épices de la vie ; qui cherche même à fixer avec un crayon blanc sur du papier gris le souvenir des personnes et des lieux qui lui sont chers ; qui, sans se demander si le monde approuve ou désapprouve ses occupations, et sans vouloir saisir d'un bond son idéal, se contente de s'élever par degrés, de laisser ses sentiments se développer, ses aptitudes se former et grandir : voilà le Gœthe qui pense toujours à vous, et qui regarde comme son plus grand bonheur de vivre en communion d'idées avec les meilleurs hommes de son siècle[1]. »

Gœthe n'oublia jamais qu'il se devait avant tout à la poésie. Il composa pendant cet hiver deux comédies mêlées de couplets, *Erwin et Elmire* et *Claudine de Villa-Bella,* œuvres légères, pleines d'émotions douces et tranquilles,

1. *Gœthe's Briefe an die Græfin Auguste zu Stollberg* ; Leipsick 1839 : — page 27.

et, quant aux sujets, vrais textes d'opéras : des amants s'y retrouvent après avoir surmonté beaucoup d'obstacles. Un compositeur de Francfort, nommé André, fit la musique des couplets. Gœthe mit plus tard tout le dialogue en vers. Les sujets plus sérieux, *Faust* et *Egmont*, étaient abandonnés pour le moment.

Le conseiller Gœthe commençait à s'intéresser aux travaux littéraires de son fils. Il aurait été satisfait de le voir établi à Francfort, traitant les affaires sous la direction paternelle, sans négliger la gloire des lettres. Cependant Lili n'était pas la belle-fille qu'il eût désirée; il aurait préféré une alliance plus bourgeoise. L'aisance solide, mais un peu surannée, qu'il faisait régner autour de lui, n'avait nul rapport avec la splendeur de la maison Schœnemann. Peut-être aussi, avec la sagacité de l'homme de loi, devinait-il que cette splendeur était peu durable; car le banquier Schœnemann avait laissé ses affaires dans une situation douteuse. Quant à Gœthe, il voyait devant lui deux routes ouvertes : d'un côté une vie régulière et toute tracée, de l'autre une carrière encore incertaine, mais pleine de promesses, et dont les hasards mêmes souriaient à son imagination. Il eut un moment d'hésitation pénible, et il regarda, dit-il, comme une faveur de la Providence une occasion qui lui fut offerte d'éloigner, pour quelque temps du moins, les préoccupations qui l'assiégeaient.

Les frères Stollberg arrivèrent à Francfort au mois de mai 1775 : Gœthe partit avec eux pour la Suisse. A Darmstadt, il rencontra le jeune duc de Saxe-Weimar, auquel il avait déjà été présenté à Francfort, et qui venait de se fiancer avec la princesse palatine Louise. A Zurich, il retrouva Lavater. Il remonta la vallée de la Reuss, après s'être séparé

de ses compagnons, et il s'arrêta au passage du Saint-Gothard, d'où l'on découvre l'Italie. Là, il se demanda s'il descendrait à Milan, comme son père le lui avait conseillé. Mais, dit-il dans ses Mémoires, l'athmosphère allemande était encore pour lui, à ce moment-là, un élément indispensable, et l'Italie ne lui était pas encore apparue comme la terre classique de la poésie et de l'art. Il adressa de loin quelques strophes à Lili, et reprit le sentier par lequel il était venu : il fut de retour à Francfort à la fin du mois de juillet.

Autour de Francfort commençaient à s'élever alors quelques petites villes, qui étaient comme des colonies de la grande métropole, composées d'établissements industriels et de maisons de campagne. Lili passait ordinairement l'été à Offenbach, à une lieue de Francfort, sur la rive opposée du Mein. Le compositeur André, musicien par goût, fabricant par état, y demeurait aussi ; et c'est là, au milieu d'une société peu nombreuse et d'autant plus intime, que s'écoula le dernier épisode des amours de Gœthe avec Lili. Lui-même nous en a transmis les détails dans le récit de sa vie, un peu au hasard, tels qu'après cinquante ans ils s'offraient encore à son imagination :

« Lorsqu'on sortait le matin, on avait devant soi un vaste horizon, quoiqu'on ne fût pas précisément à la campagne : des maisons de belle apparence, qui à cette époque auraient fait l'ornement d'une ville ; des jardins, des terrasses, des parterres, une végétation brillante et variée ; les deux bords d'une large rivière ; une navigation active dès le matin, des trains de bois et des canots marchands qui passaient ; tout un monde doucement animé qui glis-

sait sur les eaux, et qui était en harmonie avec une situation d'esprit affectueuse et tendre. Enfin, quand le Mein était solitaire, son mouvement ondulé et le murmure de ses roseaux suffisaient pour répandre une impression de calme infini. Un ciel pur, dans la plus belle saison de l'année, couronnait le tout. Avec quel bonheur une société intime devait-elle se retrouver chaque matin, au milieu de scènes pareilles !

« C'était un de ces états dont on a dit : *je dors, mais mon cœur veille.* Les heures du jour étaient semblables aux heures de la nuit : le jour n'avait pas de lumière aussi pure que celle de notre amour, et la nuit s'éclairait du jour qui était dans nos cœurs. Un soir, nous nous étions promenés très-tard à la clarté des étoiles. Lorsque j'eus reconduit de porte en porte toutes les personnes de la société, et que j'eus enfin pris congé de Lili, je me sentis si peu de sommeil, que je recommençai aussitôt une nouvelle promenade. Je pris la route de Francfort, m'abandonnant à mes pensées et à mes espérances. Enfin je m'assis sur un banc, au milieu du calme pur de la nuit, sous un ciel éblouissant d'étoiles, et je fus tout entier à moi et à elle. Je fus frappé par un bruit mystérieux et rapproché : ce n'était pas un murmure de l'onde ou du feuillage, et je remarquai, en écoutant de plus près, qu'il était produit par des animaux souterrains, belettes, hérissons, ou autres travailleurs nocturnes. En continuant mon chemin vers la ville, j'arrivai au Rœderberg, et je reconnus à leur éclat calcaire les degrés qui conduisent aux vignobles. Je montai là, je m'assis, et je m'endormis. Quand je me réveillai, le crépuscule était au ciel, et je vis que je me trouvais en face du rempart qui avait été construit autrefois pour protéger la ville contre

les hauteurs opposées. J'avais devant moi le faubourg de Sachsenhausen. De légers brouillards indiquaient le cours du fleuve; et la fraîcheur du matin me pénétrait agréablement. Je restai là jusqu'à ce que le soleil, se levant derrière moi, eût éclairé peu à peu la contrée étendue à mes pieds : c'était là que je devais retrouver la bien-aimée, et je retournai lentement vers ce paradis où elle dormait encore [1]. »

Paradis où l'on passe, mais où l'on ne s'arrête pas. La fin de l'été interrompit ces tranquilles plaisirs. Plus de jardins en terrasse sur les bords du Mein, plus de promenades sur les côteaux environnants : c'était dans le salon de madame Schœnemann que l'on se revoyait. Lili était entourée d'hommages comme autrefois; et il faut croire que sa vanité y trouvait son compte, si l'on ne veut pas considérer comme un pur produit de l'imagination de Gœthe une poésie qui a pour titre *Le Parc de Lili*. Elle règne dans ce parc comme une fée dans son domaine. D'un coup de sa baguette magique, elle a enchanté la foule de ses adorateurs, qui la suivent sous les formes variées qu'il lui a plu de leur donner, tandis que le poëte, ours apprivoisé par elle, gronde dans un coin.

Gœthe déclara plus tard que son amour pour Lili avait été le sentiment le plus profond de sa vie, et que jamais il n'avait été si près de son bonheur que pendant cette dernière année qu'il passa dans sa ville natale [2]. Mais les deux familles ne se rapprochaient point. Le père de Gœthe conseillait toujours un voyage en Italie. La sœur,

1. *Vérité et Poésie*, Livre XVII.
2. Voir les *Conversations* d'Eckermann : 5 mars 1830.

Cornélie, qui habitait Emmendingen dans le Brisgau, écrivait des lettres pressantes pour empêcher un mariage qu'elle semblait redouter. Enfin la confidente Auguste de Stollberg commençait elle-même à craindre que mademoiselle Schœnemann n'eût pas les qualités nécessaires pour être la femme d'un poëte. Quant à Gœthe, quelques fragments de lettres à Auguste témoignent de la situation inquiète de son esprit :

Le 14 septembre : — « Ce que vous me dites de Lili est très-vrai ; malheureusement la différence de nos conditions ne fait que resserrer davantage le lien magique qui m'attache à elle. »

Le 18 septembre; à Offenbach, où il avait fait, seul, une dernière excursion : — « Ma barque est prête, et je repars. La matinée est superbe; le brouillard est tombé; tout est frais et lumineux. Et moi, je retourne à la ville, et je reprends le seau des Danaïdes. » — « Mon cœur sentira-t-il enfin la vraie joie et la vraie souffrance, comme il est donné à tout homme de les sentir, et ne sera-t-il plus ballotté entre le ciel et l'enfer, sur les vagues d'une imagination sans frein et d'une sensibilité extravagante? »

Le soir du même jour, à Francfort : — « J'ai erré, j'ai rêvé tout le jour. et demain ma situation sera encore pire. Qu'est-ce que la vie de l'homme, si, entouré de bonté et d'affection comme je le suis, on ne peut pas se dire heureux? J'ai vu Lili après dîner; je l'ai vue au spectacle, et je n'ai pas trouvé un mot à lui dire : nous ne nous sommes point parlé. Ah! que ne puis-je me délivrer de cela! Mais je

tremble à la seule idée qu'un jour pourra venir où elle me sera indifférente et où j'aurai décidément renoncé à elle. En attendant, je reste fidèle à mon propre cœur, et je laisse aller les choses : tout finit une fois. »

Au commencement du mois suivant, sa résolution est prise : il annonce à sa correspondante qu'il partira pour Weimar. Le duc Charles-Auguste venait de célébrer son mariage avec la princesse Louise de Darmstadt. Le jeune couple passa une journée à Francfort, et il fut convenu que Gœthe se joindrait à une partie de la suite qui était attendue de Carlsruhe. Il ne s'agissait pour le moment que d'un voyage, et Gœthe lui-même ne prévoyait pas encore qu'il se fixerait à Weimar pour toute sa vie.

Lili épousa plus tard un banquier de Strasbourg, le baron de Turckheim. Gœthe la revit en 1779, lorsqu'il accompagna le duc de Weimar en Suisse. Il la trouva, écrit-il à madame de Stein, jouant avec un enfant de deux mois, et elle lui parut assez enfant elle-même. Il fut satisfait d'apprendre, continue-t-il, que *la bonne créature* était parfaitement heureuse, ayant un mari honnête et actif, riche et considéré [1]. Lili montra cependant qu'elle était capable de vivre dans une situation moins brillante. La maison de banque de Francfort ayant suspendu ses paiements, la fortune d'Élisabeth Schœnemann fut compromise. Un peu plus tard, la Terreur révolutionnaire apparut à Strasbourg. Le baron de Turckheim fut d'abord obligé de quitter la ville avec deux de ses fils. Ensuite

1. Correspondance de Gœthe avec madame de Stein, publiée par A. Schœll, 1er vol, p. 246.

on rechercha sa femme. Elle prit la fuite, sous un costume de paysanne, portant son plus jeune enfant dans ses bras, et elle arriva jusqu'à Francfort, ayant fait presque tout le chemin à pied. La famille retourna à Strasbourg après la Révolution. En 1804, après la bataille d'Iéna, raconte Bettina d'Arnim, Gœthe reçut la visite d'un jeune officier français : c'était Guillaume de Turckheim, l'un des fils de Lili [1]. Elle-même ne revit plus Gœthe ; elle mourut à Strasbourg, en 1817.

Quant à Auguste de Stollberg, elle resta en correspondance avec Gœthe jusqu'en 1782. L'année suivante, elle épousa le ministre danois comte de Bernstorff. Puis elle perdit successivement son fils unique, son mari, ses deux frères. Dans sa vieillesse, elle vécut retirée aux environs de Hambourg, avec sa nièce, une fille de Léopold; et elle s'attacha de plus en plus aux principes d'une piété sévère.

La comtesse Auguste et Gœthe ne s'étaient jamais vus, et ne se virent jamais. Quarante ans s'étaient écoulés depuis le dernier billet que Gœthe avait adressé à la *petite Stollberg*, lorsqu'il reçut la lettre suivante :

« Bordesholm, le 15 octobre 1822. — Reconnaîtriez-vous, si je ne me nommais, les traits du temps passé, et cette voix jadis bien accueillie? Oui, c'est moi, Auguste, la sœur des deux Stollberg, si tendrement chéris, si amèrement pleurés et regrettés. Que ne peuvent-ils, du sein de la félicité où ils habitent, de ce lieu où ils contemplent celui en qui ils croyaient ici-bas, que ne peuvent-ils se joindre à moi et vous dire : « Cher, cher Gœthe, cherchez

1. Correspondance de Gœthe avec une enfant; 3e éd. Berlin 1846 : 1er vol., p. 100, 137.

celui qui se laisse trouver si volontiers ; croyez en celui en qui nous avons cru tout le temps de notre vie ! » Eux qui jouissent de la contemplation éternelle, ils ajouteraient : « celui que nous contemplons maintenant; » et moi je dis : « celui qui est la vie de ma vie, la lumière de mes sombres jours, et qui a été pour nous trois le chemin, la vérité et le salut, notre Seigneur et notre Dieu !... »

« J'ai relu ces jours-ci toutes vos lettres, *the songs of other times :* — la harpe de Selma retentissait. — Vous aimiez bien la petite Stollberg, et je vous aimais aussi du fond de mon cœur. J'ai souvent pensé que tout cela ne pouvait pas périr, que cela devait subsister pour l'éternité, que notre amitié, fleur de notre jeunesse, devait porter des fruits éternels. Cette idée m'a saisie de nouveau à la lecture de votre dernière lettre, et j'ai pris la plume. Vous me demandez, dans une de vos lettres, *de vous sauver*. Que puis-je par moi-même? Mais tout ingénument je vous supplie : Sauvez-vous vous-même !...

« Il vous a été beaucoup donné, beaucoup confié ; et j'ai été souvent peinée de vous voir, dans vos écrits, faire si facilement du mal aux autres. Réparez cela : il en est temps encore. Implorez le secours d'en haut, qui ne vous sera point refusé, aussi vrai que Dieu existe. J'ai souvent pensé que je ne pourrais pas mourir tranquille, avant d'avoir épanché mon cœur dans le sein de l'ami de ma jeunesse. Maintenant, je m'endormirai doucement, quand mon heure sera venue..... »

En post-scriptum, à la date du 23 : — « Vous me demandez dans une de vos lettres, après un long silence, *de renouer le fil de l'ancienne amitié :* occupation essentiellement féminine, dites-vous. Le voilà renoué ; et puisse-t-il

se prolonger jusqu'au sein de l'éternité ! Au revoir donc : ne méconnaissez pas mes intentions; et que ceci reste entre nous ! »

Comme ces paroles viennent clore solennellement la Correspondance d'Auguste de Stolberg ! Et comme cette preuve d'intérêt, donnée avec tant de franchise et de dignité, relève le caractère de la jeune exaltée d'autrefois ! Que nous voilà loin de *Werther!* Mais le dernier épisode des relations de Gœthe avec la comtesse Auguste montre aussi que tout n'était pas faux dans les sentiments inspirés par *Werther*, puisqu'ils répandaient encore sur les années de la vieillesse une douce chaleur et une tranquille sérénité.

Gœthe répondit ainsi aux pieuses sollicitations de son amie :

« Ce fut pour moi une douce émotion de recevoir, après un long intervalle, une lettre et un tendre souvenir de l'ancienne amie que mes yeux n'ont jamais vue, mais qui est bien connue de mon cœur; et pourtant j'hésite au moment de répondre. Permettez-moi de rester dans les termes généraux, puisque les circonstances particulières où nous avons vécu nous sont réciproquement inconnues.

« Vivre longtemps, c'est survivre à beaucoup de choses, aux amis, aux ennemis, aux indifférents, aux royaumes et aux cités, même aux arbres et aux forêts que nous avons semés et plantés dans notre jeunesse. Nous nous survivons à nous-mêmes, et, pour peu qu'il nous reste quelques dons du corps et de l'esprit, nous en sommes encore heureux. Nous prenons notre parti des choses passagères; et, pourvu

que nous ayons les yeux fixés sur ce qui est éternel, le temps qui passe n'a aucune prise sur nous.

« J'ai toujours été sincère envers moi et envers les autres, et, dans tous les actes de ma vie terrestre, je n'ai pas cessé de regarder en haut. Vous et les vôtres vous avez fait de même. Ainsi, agissons, aussi longtemps que notre jour durera : pour ceux qui viendront après nous, le soleil se lèvera encore ; et ils jouiront de sa lumière, tandis qu'un soleil plus beau luira pour nous.

« N'ayons nul souci de l'avenir. Dans le royaume de notre Père, il y a plus d'une province; et lui qui nous accorde ici-bas une si douce hospitalité, il aura bien soin de nous dans l'autre vie. Peut-être nous sera-t-il donné alors (ce qui nous a été refusé jusqu'ici) de nous voir face à face, et, par là, de nous aimer plus profondément encore. Souvenez-vous de moi avec un cœur tranquille.

« — Ce qui précède a été écrit peu de temps après l'arrivée de votre chère lettre; mais je n'osais vous l'envoyer, car c'est par une déclaration semblable que j'ai blessé autrefois, sans le vouloir, votre noble et digne frère. Mais aujourd'hui, revenant à la vie après une maladie dangereuse, je vous adresse cette feuille, qui vous apprendra d'abord que celui qui régit tout m'accorde encore de voir l'éclat de son beau soleil. Puisse la lumière du jour vous être également favorable ! Puissiez-vous garder mon souvenir en toute bonté et en tout amour, comme de mon côté je pense toujours à ce temps où agissait encore avec harmonie ce qui s'est séparé depuis !

« Puisse tout se retrouver dans le sein du Père tout aimant ! (Weimar, le 15 avril 1823). »

La comtesse de Bernstorff survécut de quelques années à Gœthe; elle mourut à Kiel, en 1835. Sa Correspondance fut publiée en 1838. Cette Correspondance d'une jeune fille avec un poëte qu'elle n'a jamais vu, mais avec qui elle espère se trouver face à face pour la première fois dans l'éternité, forme un chapitre intéressant de l'histoire de la littérature allemande dans la période werthérienne; et elle mérite de clore cette période par la sincérité des sentiments qui s'y expriment et surtout par la noblesse du dénouement.

FIN.

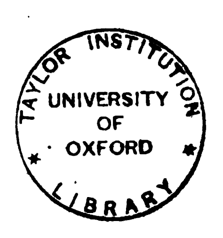


TABLE DES MATIÈRES

III. — KLOPSTOCK ET GŒTHE

LA MESSIADE

IV. — LESSING

V. — HERDER

VI. — WIELAND

VII. — LA JEUNESSE DE GŒTHE

VIII. — LA JEUNESSE DE GŒTHE

(SUITE)

IX. — LA JEUNESSE DE GŒTHE

(SUITE)

X. — PREMIER GROUPE LITTÉRAIRE DE GŒTHE

GŒTZ DE BERLICHINGEN

XI. — WERTHER

XII. — TRANSFORMATION DE LA POÉSIE DE GŒTHE

XIII. — LAVATER

XIV. — LES FRÈRES JACOBI ET LES FRÈRES STOLLBERG

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Corbeil. — Typ. et stér. de Crété fils.

COURS DE LITTÉRATURE ALLEMANDE
FAIT A LA SORBONNE

GŒTHE

SES PRÉCURSEURS ET SES CONTEMPORAINS

KLOPSTOCK, LESSING, HERDER, WIELAND, LAVATER
LA JEUNESSE DE GŒTHE

Avec un discours sur les caractères de la littérature classique en Allemagne

PAR

A. BOSSERT

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1872


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

A LA MÊME LIBRAIRIE

ŒUVRES DE GŒTHE

Traduction nouvelle par Jacques PORCHAT

10 vol. in-8..... 60 fr.

On vend séparément :

Tome I : *Poésies diverses. — Pensées. — Divan oriental, occidental, avec le commentaire*.......... 6 fr.
Tomes II, III et IV : *Théâtre*.......... 18 fr.
Tome V : *Poèmes et romans*.......... 6 fr.
Tome VI : *Les années d'apprentissage de Wilhem Meister*..... 6 fr.
Tome VII : *Les années de voyage de Wilhem Meister.—Opuscules.* 6 fr.
Tome VIII : *Mémoires*.......... 6 fr.
Tome IX : *Voyages en Suisse et en Italie*.......... 6 fr.
Tome X : *Mélanges*.......... 6 fr.
100 exemplaires numérotés ont été tirés sur grand raisin superfin collé. Les 10 volumes.......... 150 fr.
Il ne reste plus que peu d'exemplaires de ce tirage.

ŒUVRES SCIENTIFIQUES DE GŒTHE

ANALYSÉES ET APPRÉCIÉES

Par M. Ernest FAIVRE, professeur à la Faculté des sciences de Lyon

1 vol. in-8....... 6 fr.

ŒUVRES DE SCHILLER

Traduction nouvelle par Ad. REGNIER, de l'Institut

8 vol. in-8.... 48 fr.

On vend séparément :

Tome I : *Vie de Schiller. — Poésies*.......... 6 fr.
Tomes II, III et IV : *Théâtre*.......... 18 fr.
Tomes V et VI : *Œuvres historiques*.......... 12 fr.
Tome VII : *Mélanges précédés du Visionnaire*.......... 6 fr.
Tome VIII : *Esthétique*.
100 exemplaires numérotés ont été tirés sur grand raisin superfin collé. Les 8 volumes.......... 120 fr.
Il ne reste plus que peu d'exemplaires de ce tirage.

Corbeil, Typ. et stér. de Crété fils.

